



POËTIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE DES DAMES.

AVEC DES EXEMPLES.

TOME I.



A PARIS,

Chez HUART & MOREAU, Libraires-Imprimeurs de Monſeigneur le Dauphin, & de la Reine, rue S. Jacques, à la Juſtice.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

NOus avons l'avantage de vivre dans un Siécle éclairé & poli, où toutes les Sçiences ſont cultivées, & où les Arts ſont portés à un degré de perfection inconnu à l'Antiquité. Une noble émulation s'eſt emparé de tous les eſprits, & l'ignorance eſt proſcrite du monde. Les gens de goût, les véritables Amateurs des Lettres voyent avec plaiſir expirer ce préjugé honteux, qui renfermoit l'eſprit des femmes dans l'obſcurité de leurs affaires domeſtiques, & qui leur deffendoit *impitoyablement* d'avoir des graces & des lumieres.

Cette ridicule erreur, invétérée pendant pluſieurs ſiécles, combattue en vain par les armes de la raiſon, & renouvellée (contre l'intention de

l'Auteur), par l'ingénieuſe Comédie des Femmes Sçavantes, alloit inſenſiblement replonger la France dans ſon ancienne barbarie & ramener ces tems de ténébres & d'aveuglement, où les Moines ſeuls avoient le droit de ſçavoir lire.

Car prenons-y bien garde, un des plus puiſſans motifs qui nous engagent à orner notre eſprit, à enrichir notre ame, c'eſt l'heureuſe ambition d'être utile & agréable à un ſexe auquel on ne peut plaire ſans mérite & ſans agrémens. Mais ſi ce noble intérêt perdoit ſa force, ſi les femmes immolant leur eſprit à la plus folle des erreurs, renonçoient abſolument aux Arts & aux belles connoiſſances, comment pourroit-on ſe propoſer de leur plaire par des choſes dont elles n'auroient nulle idée ? Dès-lors plus d'émulation, plus de goût ; les Talens, l'Eloquence s'enſeveliroient pour jamais dans l'ombre des Colléges, & le

Pédantiſme rétabli dans tous ſes droits, imprimant à toutes les Sciences ſon caractere ſauvage & empeſé, feroit renaître ſur leurs débris la ſuperſtition & l'ignorance.

Mais le flambeau de la Raiſon a diſſipé ce preſtige. Les femmes ont reconnu les avantages de l'eſprit & de l'eſprit cultivé; les talens & la beauté *réconciliés déſormais*, s'entreprêtent de nouveaux charmes, & c'eſt autant de gagné pour la ſociété.

Ce goût pour l'inſtruction ſe change en une véritable & ſalutaire avidité; il s'étend à tout, il embraſſe tout. Les arts les plus difficiles, les plus abſtraits, ceux qui exigent l'application la plus continuelle, ne font qu'irriter la louable curioſité des Dames; *Malebranche*, Clarke, Newton, &c. nos Auteurs les plus ſpéculatifs leur ſont devenus familiers. Cette formidable armée de noms Grecs, que les Sçavans avoient rangé en bataille à la porte de chaque Science, pour en

deffendre l'entrée, loin d'épouvanter le beau fexe, ne fert qu'à relever l'éclat de fon triomphe ; de belles mains ofent employer avec fuccès l'Aftrolabe & le Graphometre, & l'on voit des Dames illuftres, Difciples & Rivales des Maupertuis, des Mufschembroeks, des Fontenelles & des Algarottis, pénétrer avec eux, au plus profond du fanctuaire de la Phyfique, à travers une forêt immenfe de calculs, de combinaifons, de Théorêmes & de Corollaires.

S'il fe trouve encore quelques Cenfeurs de cet amour généreux pour l'étude, c'eft qu'il eft bien plus aifé de le blâmer que de l'imiter, mais il feroit bien plus équitable de l'admirer.

Il faut avoüer cependant que la Littérature légere, que les Sciences de goût & d'agrément font celles qui conviennent le mieux aux Dames. La Nature qui les fit pour plaire, leur a prodigué les talens

aimables, & semble nous avoir réservé plus particulierement les talens difficiles. Un discernement fin, une imagination féconde & riante, un goût presque infaillible, une facilité charmante de concevoir & d'exprimer les sentimens les plus vifs & les plus délicats : voilà leur heureux partage, voilà les thrésors infiniment précieux que leur commerce nous communique.

Consultons les plus aimables Poëtes, tant du siécle d'Auguste; que du siécle de Louis XIV. Ils tiennent presque tous le même langage. Ce sont, disent-ils, les femmes, ce sont les sentimens puisés dans leur commerce, qui nous ont rendu Poëtes, c'est ce feu Créateur qui a fait éclorre en nous un génie que nous ignorions. C'est un cri de reconnoissance presque universel.

Tous les hommes polis & galans en sont d'accord; ce sont les femmes qui nous apprennent à penser & à

ſentir, & le Public ne peut que gagner beaucoup, toutes les fois qu'elles voudront bien lui tranſmettre leurs ſentimens & leurs penſées.

Voici le ſecond Ouvrage que j'ai l'honneur de conſacrer à l'uſage de ce ſexe charmant ; je me flatte en ſecret qu'il daignera récompenſer par ſes ſuffrages mes bonnes intentions. L'accueil obligeant qu'il a bien voulu faire à ma Rhétorique, m'a encouragé ; j'eſpere encore qu'il me pardonnera l'indiſcrétion que je commets, en publiant ainſi ſes faveurs.

Pour donner à tout ceci l'eſſence d'une Préface, l'ordre exige que je rende compte de mon travail. Cela peut s'expédier laconiquement. Il s'agit ici d'une eſpéce d'amplification & de développement des excellens principes ſemés dans l'Art Poëtique de Boileau, auſquels j'ai ajouté des exemples, & lorſque j'ai pris quelquefois la liberté de cenſurer Boileau lui-même, je l'ai jugé

ſur ſes propres maximes.

On pourra renouveller contre cet Ouvrage deux objections qu'on a déja faites contre la Rhétorique. Je les réfute bien ou mal en deux mots. Vos exemples, dit-on, ſont trop longs. Qu'importe, pourvû qu'ils ſoient beaux? mais ils ſont trop nombreux, trop accumulés? on peut les paſſer.

TABLE

Des Chapitres & des Matieres contenus dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table du premier Volume.

DISCOURS

DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

De l'excellence de la Poësie.

CE n'est pas sans raison que la Poësie a toujours été appellée le langage des Dieux, du moins est-il sûr qu'elle n'est pas le langage du commun des hommes, non pas même de ceux qui ont *le plus* d'esprit. Les Ouvrages de M. de Saint-Evremont en pétillent par tout : sa prose est admirable, & le seroit sans doute encore plus, si le Madrigal & l'Epigramme y étoient un peu moins prodigués. Mais que ne s'en tenoit-il à ce talent si estimable de bien écrire en prose? Et quelle aveugle manie a pû lui dicter ces Vers insipides, languissans, efflanqués, qui semblent être formés, sinon en dépit du bon sens, comme ceux du bienheureux *Scudery*, du moins en dépit des Muses & du Génie,

On seroit assez porté à croire que ce rare esprit s'est rendu justice, & qu'il a reconnu lui-même avec chagrin le peu de disposition qu'il avoit pour ce genre d'écrire : j'en juge par le petit dépit qui lui a arraché cette dé-

cision ingénieuse, mais téméraire & injurieuse pour la Poësie.

» La Poësie, dit-il, demande un génie
» particulier, qui ne s'accommode pas trop
» avec le bon sens; tantôt c'est le langage
» des Dieux, tantôt c'est le langage des fols,
» rarement celui d'un honnête homme.

Je ne sçais si M. de Saint-Evremond n'eût pas consenti volontiers à être moins honnête homme de ce côté-là, & s'il n'eût pas voulu au prix de la meilleure partie de son bon sens acheter le talent divin de bien parler le langage des foux.

Au reste, lorsque je rabaisse si fort le mérite de sa Poësie, c'est une décision générale qui reçoit des exceptions. Il y auroit de l'injustice à ne pas convenir qu'on trouve dans quelques-unes de ses Stances & de ses Epigrammes beaucoup de sel, d'enjouement & de vivacité.

L'esprit assurement est essentiel, mais il ne suffit pas pour former le Poëte, il est même souvent pernicieux par l'audace & la présomption qu'il inspire.

D'où vient ce déluge d'insipides écrits dont nous sommes inondés, cette foule d'Ouvrages sophistiques dont les Auteurs s'écartant de la belle nature, ne s'expriment que par des antithéses, des expressions entortillées, &

par des jeux de mots affectés ? Quelle est la source de tous ces désordres li teraires ? N'en doutons point, c'est l'esprit.

> Oui, c'est l'esprit qui sur tout ensorcelle
> Nos rimailleurs à petite cervelle.
>
> *Rousseau.*

Tout Homme d'esprit veut être Versificateur, tout Versificateur croit être Poëte; l'amour propre est intéressé à prendre pour le flambeau du génie les foibles éclairs d'une imagination échauffée par le vin ou par la tendresse. Un jeune homme spirituel & galant qui a lû Richelet, & qui a un Dictionnaire de rimes, peut-il résister à la démangeaison de produire un Sonnet, un petit Madrigal, un Bouquet pour Iris ? Iris en est enchantée. L'Auteur applaudi, flatté, honoré des éloges les plus outrés, se laisse aisément persuader qu'il a du talent, qu'il est Poëte; il s'anime, il s'encourage, les entreprises les plus difficiles ne lui paroissent plus au-dessus de ses forces. Il entre, il s'étend dans la carriere du bel esprit. Bientôt intrus dans le Palais de Thalie, ou de Melpomene, chaque pas qu'il y fait, est une lourde chûte : les Brocards, les coups de sifflet tombent sur lui de tous côtés. N'impor-

te. Plus le Public s'obſtinera à le berner ; plus il s'obſtinera à ennuyer avec eſprit ce malhonnête Public.

Quoi ! dira-t'on, l'eſprit à votre compte
Ne peut donc plus ſervir qu'à notre honte ?
C'eſt un fauſſaire, un prévaricateur
De toute regle éternel infracteur,
Et qu'Apollon, *ſuivant votre hypothéſe*,
Devroit chaſſer du Pinde ? à Dieu ne plaiſe !
Je ſçais trop bien qu'un ſi riche ornement
Eſt de notre art le premier inſtrument,
Et que l'eſprit, l'eſprit ſeul peut ſans doute
Aux grands ſuccès ſe frayer une route :
Ce que j'attaque eſt l'emploi vicieux
Que nous faiſons de ce préſent des Cieux.
Son plus beau feu ſe convertit en glace
Dès qu'une fois il luit hors de ſa place,
Et rien enfin n'eſt plus froid qu'un écrit
Où l'eſprit brille aux dépens de l'eſprit.
Rouſſeau.

Cet abus ſans doute eſt auſſi blâmable qu'il eſt fréquent, mais que faire ? L'ardeur de rimer a quelque choſe de ſi ſéduiſant & de ſi doux, qu'on s'y laiſſe aiſément entraîner tous les jours, faute de réfléchir mûrement ſur les avis durs, mais ſalutaires, dont le Miſantrope de Moliere régale l'Homme au Sonnet & ſur cette maxime ſi ſenſée qui

c'eſt la propoſition fondamentale de l'art Poëtique de Boileau.

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'art des Vers atteindre la hauteur ;
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrette ,
Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte ,
Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif ,
Pour lui Phœbus eſt ſourd , & Pégaſe eſt retif.

Il me ſemble que malgré les contradictions que la Poëſie a eſſuyées de tout temps , les bons eſprits ont toujours été perſuadés de ſon excellence.

Perſonne n'ignore que chez les Payens , les Oracles des Dieux ſe rendoient ordinairement en Vers , ce qui prouve aſſez bien que les Prêtres menteurs de ces Divinités chimériques trouvoient mieux leur compte dans l'harmonie majeſtueuſe des Vers , que dans la Proſe , pour abuſer les Peuples , en leur inſpirant une certaine crainte reſpectueuſe , *ſource néceſſaire de ſéduction & de fanatiſme* pour des eſprits qui n'étoient point éclairés comme nous des lumiéres du Chriſtianiſme , & de la droite raiſon. Cette remarque priſe dans un certain ſens pourroit paroître peu avantageuſe à la Poëſie , mais ne ſçait-on pas que les meilleures choſes

ſont ſouvent celles dont on fait le plus mauvais uſage ?

Au reſte, je n'examine point, ſi c'eſt *la* Verſification des Oracles qui a fait donner chez les Grecs & les anciens Romains le titre de langage des Dieux à la Poëſie; mais nous, libres d'erreur & de ſuperſtition, ne pouvons-nous pas ſans hyperbole l'appeller le langage de Dieu même ? N'admirons-nous pas en effet dans les Cantiques de Moyſe, de Debora & d'Ezechias, *dans les* regrets de David *ſur la* mort de Saül & de Jonathas, dans les Livres des Prophétes, & ſur tout dans les Pſeaumes, cette éloquence mâle & nerveuſe, ces métaphores hardies, cette vivacité de ſentimens, cet enthouſiaſme ſagement impétueux, ces idées nobles, ces expreſſions magnifiques, ce raviſſant, ce merveilleux qui caractériſent la Poëſie la plus ſublime ? eh ! plût à Dieu que ces chefs-d'œuvre de l'imagination des hommes, ces Poëmes qui ſont nos délices, & l'objet de notre admiration, fuſſent un peu moins éloignés de la perfection des Livres inſpirés par le Saint Eſprit !

Ajouterai-je à l'avantage de la Poëſie, que nos plus illuſtres Monarques, un Charlemagne, un François I. n'ont point crû que la dignité du Thrône fût avilie par le

commerce qu'ils daignoient entretenir avec les Muſes ? Citerai-je ces Vers adreſſés par Charles IX. au Poete Ronſard ?

L'art de faire des Vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner ;
Ta Lyre qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'aï que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te ſçait introduire,
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Quel autre qu'un Roi Poëte eût oſé avancer un paradoxe auſſi hardi ? Après un témoignage ſi flatteur, les Poëtes n'ont-ils pas lieu de ſe conſoler que Platon les ait bannis de ſa République ? Mais qu'eût donc dit Charles IX, ſi au lieu d'un Ronſard, ſon régne eût été illuſtré par un Corneille, un Racine, un Rouſſeau, un Voltaire ?

Il y a des gens d'eſprit & de goût qui ne ceſſent de s'étonner du peu de cas que certaines perſonnes, peut-être eſtimables d'ailleurs, *ſemblent faire d'un* art auſſi beau. Mais pourquoi s'en étonner ? Pour connoître, pour goûter les charmes de la belle Poëſie, il faut avoir de l'ame & du ſentiment, & tout le monde n'en a pas ; ne pourroit-on pas même dire que peu de per-

ſonnes en ont, du moins juſqu'à un certain point? M. de Fontenelle obſerve que les hommes ſont aſſez portés à décrier les talens qu'ils n'ont pas, & les Arts qui paſſent leur portée; c'eſt (dit-il ingénieuſement) une eſpéce de vengeance. C'eſt ainſi que le Renard de la Fable ne pouvant atteindre aux raiſins qu'il convoite, les abandonne, en diſant:

Ils ſont trop verds & bons pour des goujats.

Quoi qu'il en ſoit, plaignons ces détracteurs inſenſés des talens dont la gloire les opprime; plaignons ceux qui ont aſſez peu d'amour propre pour recourir à une vengeance & ſi baſſe & ſi foible.

L'honnête homme eſt plus juſte, il eſtime en autrui
Le goût & les talens qu'ils ne ſent point en lui

Si la Nature marâtre nous a refuſé ce feu divin, ce génie qui *fait le Poëte*, & dont elle ne gratifie qu'un petit nombre de favoris, mettons du moins à profit ces lumieres, quoique foibles, qu'elle nous a données, & ce goût, quoiqu'imparfait, qu'elle a mis dans preſque tous les hommes pour les bonnes choſes; ſi nous ne nous ſentons ni le courage

ni la force de courir la carriere épineuſe du bel eſprit, ſuivons du moins de l'œil ces athletes généreux qui s'y ſurpaſſent à l'envi, & méritons d'admirer ces travaux illuſtres que nous ne pouvons imiter. Après la gloire de bien faire, celle de bien juger eſt la premiere. En vain un de nos plus fameux Critiques * prétendoit que pour bien juger des Vers, il falloit en avoir fait; il parloit contre lui-même; il avoit effectivement eſſayé de faire ſa Cour aux Muſes, *mais il* devoit pour ſon honneur deſirer que le Public l'oubliât, & le Public l'auroit oublié ſans doute, ou peut-être l'auroit ignoré tout-à-fait, ſi lui-même n'eût pris ſoin d'en avertir de tems en tems ſes Lecteurs. Cependant ſes Oracles ſur les Ouvrages de Poëſie n'en étoient pas moins reſpectables.

Définition de la Poëſie.

La Poëſie, ſuivant la définition d'un Auteur célebre, eſt l'éloquence harmonieuſe. C'eſt *l'art de peindre avec force*, netteté, délicateſſe & harmonie.

La Peinture, la Muſique, l'Eloquence & la Poëſie ſont ſœurs; mais il y a une plus grande reſſemblance, & une union plus in-

* Feu M. l'Abbé Desfontaines, Auteur d'une Traduction des Pſeaumes en Vers, & de quelques Odes.

time entre ces deux dernieres, qui aſſurement ſont les aînées des deux autres.

Le but de la Peinture & de la Muſique eſt uniquement de plaire, & d'enchanter l'une les yeux, & l'autre les oreilles.

L'Eloquence & la Poëſie parlent à l'eſprit, & au cœur ſur tout; mais non contentes de plaire, l'une & l'autre prétend encore à l'honneur d'inſtruire.

Au reſte, l'Eloquence cede ſans peine la gloire de charmer à la Poëſie, dont la cadence & l'harmonie plus marquées flattent plus agréablement l'oreille, & dont les mouvemens plus impétueux & plus rapides ſe font ſentir au cœur avec plus de force.

Mon deſſein dans cet Ouvrage eſt de donner une idée de toutes les différentes ſortes de Poëſie, depuis le Poëme Epique juſqu'au Triolet, perſuadé que chacune a ſon mérite particulier, & que, comme dit M. Boileau.

Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.

Je tâcherai auſſi de faire voir par des exemples tirés de nos meilleurs Auteurs, l'uſage agréable que la Poëſie ſçait faire des plus brillantes figures de Rhétorique, pour exprimer noblement le jeu des paſſions.



POËTIQUE FRANÇOISE, A L'USAGE DES DAMES.

Avec des Exemples.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Verſification.



OUS naiſſons Orateurs & Poëtes, & *nous ne pouvons* le devenir par art ; c'eſt-à-dire, que la nature ſeule peut accorder à ſes enfans chéris cette fécondité heureuſe d'idées, cette imagination vive & ardente, ce feu divin qui élevent les Orateurs, & ſurtout les Poëtes, au-deſſus des autres hommes ;

mais si l'art ne donne point ces dispositions, c'est lui qui les fait germer, qui les fait valoir, qui les perfectionne. Un Poëte livré aux fougues de son imagination ne produit que des monstres; il faut assujettir son humeur indocile au frein des préceptes. En vain l'esprit de liberté qui anime toujours les Enfans d'Apollon, a voulu s'affranchir du joug salutaire de la mesure & de la Rime; en vain quelques Auteurs guidés par cet esprit de révolte & d'indépendance ont prétendu que la contrainte des Vers flétrissoit l'imagination, resserroit le génie, & glaçoit l'entousiasme poëtique; ces Novateurs condamnés au tribunal du bon goût ont reconnu enfin les avantages que la Poësie retiroit de cette captivité apparente, par l'éclat & la force que l'harmonie répand sur les pensées. C'est ce que Montagne dans son style naïf & original fait sentir par une comparaison extrêmement juste.

» Comme la voix contrainte dans l'étroit » canal d'une Trompette sort plus aigue & » plus forte, ainsi la Sentence pressée aux » pieds nombreux de la Poësie, s'élance » plus brusquement, & me fiert d'une plus » vive secousse.

C'est-là la bonne doctrine. Tenons-nous-y, & rejettons toutes les opinions

nouvelles dans les affaires de Littérature, comme dans celles de Religion.

Quant à la Rime, dont quelques rebelles ont proposé d'abjurer l'empire, ce n'est plus aujourd'hui un Problême, de sçavoir si elle est essentielle ou non à la versification Françoise; on nous allégue en vain l'exemple des Italiens & des Anglois, qui se trouvent bien d'en avoir secoué le joug, & d'avoir établi l'usage des Vers blancs; c'est-à-dire, non rimés; jamais le caractère de *notre Langue ne s'accommodera d'un pareil* usage.

M. de Voltaire dans sa Lettre à M. le Marquis Maffei, imprimée à la tête de sa Tragédie de Mérope, s'est amusé à traduire en Vers blancs quelques morceaux de la Mérope Italienne; *l'oreille* ne peut s'accoutumer à cette différence de sons dans des paroles mesurées. On en jugera par ce Morceau.

Polidore trouvant à la Cour de Mérope *le jeune* Eurisés, fils de Nicandre, lui dit, en parlant de *son Pere.*

Oh! qu'il étoit humain! qu'il étoit libéral!
Que dès qu'il paroissoit on lui rendoit d'honneurs!
Je me souviens encor du festin qu'il donna,
De tout cet appareil, alors qu'il épousa

La fille de Glicon & de cette Olympie,
La belle-sœur d'Hipparque. Eurisès, c'est donc vous ?
Vous, cet aimable enfant, que si souvent Sylvie
Se faisoit un plaisir de conduire à la Cour ?
Je crois que c'est hier. Oh ! que vous êtes prompte ;
Que vous croissez jeunesse ; & que dans vos beaux jours
Vous nous avertissez de vous ceder la place !

Il y a quelques années qu'un Homme d'esprit hazarda des raisonnemens sur la Poësie Françoise ; il ne manqua pas de vouloir la reformer, & de proscrire la Rime comme inutile & génante. Pour prouver ce Paradoxe, il mit quelques-uns de ses raisonnemens en Vers blancs.

Oui, la contrainte de rimer
Eloigne bien des charmes,
Et lorsqu'à l'imitation
De nos Voisins les novateurs,
Nous nous affranchirons
De ce despotisme odieux,
Nos Vers n'en deviendront-ils pas
Plus lumineux & plus sensés ?
Pourrai-je croire
Que l'esprit de révolte
Est dangereux
Jusques sur le Parnasse ?

Quoi le gouvernement des Muſes
Eſt-il pour nous
L'Empire de Conſtantinople,
Où le Parlement d'Angleterre ?
Craint-on pour la Rime un Cromwel ?

Il paroît qu'on a voulu dans ces prétendus Vers donner le précepte & l'exemple à la fois. Mais de pareils exemples ne nuiſent-ils pas un peu aux préceptes, & ne pourroient-ils pas ſervir en cas de beſoin à établir l'opinion contraire ?

Ces Vers tout dégagés qu'ils ſont de la contrainte de la Rime, ſont-ils plus *ſenſés* que ceux-ci qui ſont ſi magnifiquement rimés.

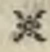
Ainſi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joye & d'ennuis.
Le Ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalités,
Souvent ſa ſageſſe ſuprême,
Sçait tirer notre bonheur même
Du ſein de nos calamités.

Rouſſeau, Ode 4. Liv. 2.

Sont-ils plus *lumineux* que ces Vers du

même Rousseau dans son Ode sur la défaite des Turcs, par le Prince Eugéne à Peter-varadin ?

Ils s'aigrissent de leurs pertes,
Et déja de toutes parts
Nos Campagnes sont couvertes;
De leurs Escadrons épars :
Venez Troupe meurtriere,
La nuit qui dans sa carriere
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre derniere aurore
Les foudroyantes clartés.



Un Prince, dont le génie
Fait le destin des Combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats.
Il tient cette même foudre;
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux,
Où par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes Ayeux.



Quel

. . . .

. . . .

Quel eſt ce nouvel Alcide, *
Qui ſeul, entouré de morts
De cette foule homicide,
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable;
Son ſang eſt déja payé:
Et ſon Ennemi qui tombe,
De ſa Troupe qui ſuccombe,
Voit fuir le reſte effrayé.



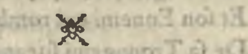
Eugéne a fait ce miracle,
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'infidéle à ce ſpectacle
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces Monſtres pleins de rage
Soutient le dernier effort;
D'un air que Bellone avoue
Les pourſuit, & les dévoue
Au triomphe de *la mort.*



Tout fuit, tout céde à nos armes;
Le Viſir percé de coups

* Le Comte de Bonneval.

Va dans Belgrade en allarmes
Vomir ſon ame en courroux.
Le Camp s'ouvre, & ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent Peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troye
Vont être aujourd'hui la proye
De nos Soldats aſſouvis.



Rendons au Dieu des Armées
Nos honneurs les plus touchans;
Que ces voûtes parfumées
Retentiſſent de nos chants;
Et lorſqu'envers ſa puiſſance
Notre humble reconnoiſſance
Aura rempli ce devoir,
Marchons pleins d'un nouveau zèle
A la Victoire nouvelle
Qui flatte encor notre eſpoir.

Ces Vers, & en général preſque tous ceux de M. Rouſſeau, prouvent, à mon avis, d'une maniere invincible l'agrément de la Rime; & les Vers blancs, quels qu'ils ſoient, en prouvent la néceſſité.

C'eſt en employant avec ſuccès le ſecours de la Rime que M. Boileau de-

clame si éloquemment contre elle.

Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un Vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la Rime enchaîner la raison.

Qu'on ne m'accuse pas cependant de prendre à la lettre cet ingénieux badinage d'un de nos plus judicieux Poëtes; je sçais trop bien que *loin d'avoir voulu combattre sérieusement la Rime, il eût été* dans l'occasion un de ses plus zélés défenseurs. Cette petite incartade n'est tout au plus qu'un de ces dépits, où s'emporte un Amant contre une Maîtresse inhumaine ou perfide.

La Versification n'est que la mécanique du Vers. C'est sans contredit la partie la moins noble de la Poësie, mais elle n'en est pas pour cela moins essentielle.

Le goût pour la belle Poësie, est à peu près *le même chez tous les Peuples* qui cultivent les Arts, mais la Versification dépend du génie des Langues, & du goût particulier des différentes Nations.

Les Grecs & les Romains en faisoient consister tout l'art dans un nombre fixe de pieds, composés d'un certain nombre de

ſyllabes longues ou breves, & cette meſure des ſyllabes étoit ce qu'ils appelloient *Quantité.*

Le François a auſſi ſa quantité déſignée ordinairement par des accens; mais elle ne s'obſerve que dans la prononciation, & n'eſt jamais employée à déterminer la meſure des Vers.

Nous ne connoiſſons donc point dans notre Langue l'uſage des pieds; c'eſt ſeulement le différent nombre de ſyllabes qui fait la meſure des différentes eſpéces de Vers.

Les plus grands ſont compoſés de douze ſyllabes.

Il y en a de dix, de huit, de ſept, de ſix, de cinq, & même de trois ſyllabes. Cette derniere eſpece eſt plus rare que les autres: peut-être auſſi a-t'elle plus de difficulté; elle eſt entiérement conſacrée au ton badin & burleſque. Je vais citer une Piece de Vers toute de ce ſtyle & de cette meſure, pour égayer un peu ces préceptes épineux & ſauvages. C'eſt un reproche que fait Scarron, ce malade enjoué, à ſon ami Sarraſin, ſur ſa négligence à le venir voir.

Sarraſin,
Mon Voiſin,

Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont ma foi,
J'ai dépit,
Un petit;
N'es-tu pas,
Barrabas?
Busiris,
Phalaris,
Ganelon,
Le Felon?
De sçavoir
Mon manoir;
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas,
De ton pas,
Où de ceux
De tes deux
Chevaux gris,
Mal nourris,
Y venir
Réjouir,
Par tes ris,
Et beaux dits,
Un Pauvret,
Très-maigret,

Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit,
Jour & nuit,
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourmens
Véhemens.
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain,
Mal S. Main,
Sur ta peau,
Bien & beau,
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin.
Lors mal-sain
Et pourri,
Bien marri
Tu seras
Et verras

Si j'ai tort,
D'être fort
En émoi
Contre toi;
Mais pourtant
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous
Mon courroux
Finira;
Et cœtera.

Les grands Vers, qu'on appelle Vers Alexandrins ou héroïques (parce qu'on s'en sert ordinairement pour célebrer les Actions des grands Hommes, & pour dispenser l'immortalité aux Heros) sont composés de douze syllabes.

Exemple.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Mal-heur aux cœurs in-grats, & nés pour les
11 12
for-faits,

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Que les dou-leurs d'au-trui n'ont at-t-en-dri ja-mais.

Cependant ce Vers.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Ces-sez mes yeux de ver-ser d'i-nu-ti-les larmes.

Ne seroit point exact, quoiqu'il ait le nombre requis de syllabes. En voici la raison. Il faut toujours qu'il y ait un repos au milieu du Vers ; c'est-à-dire, que le premier hemistiche *ne doit pas enjamber sur le second*. Un hemistiche est la moitié d'un Vers.

EXEMPLE.

1 2 3 4 5 6
Cher A-mant ce ma-tin | l'aurois-je pû prévoir ;
1 2 3 4 5 6
Que je dûsse au-jour-d'hui | redouter de te voir ?

Dans ce Vers que j'ai cité plus haut,

1 2 3 4 5 6 | 7 8 9 10 11 12
Ces-sez mes yeux de ver | ser d'i-nu-ti-les larmes.

Le premier hemistiche enjambe sur le second ; il n'y a point de repos au milieu du Vers.

Ce repos se peut faire de deux façons ; où il arrive que le Vers tombe après les six premieres syllabes.

1 2 3 4 5 6
Je vais au Roi des Rois | demander aujourd'hui
1 2 3 4 5 6
Le prix de tous les maux | que j'ai soufferts pour lui.

Ou

Ou bien il s'y fait une Elision.

L'Elision se fait, lorsqu'un mot finissant par une voyelle & le mot qui suit, commençant aussi par une voyelle, la derniere syllabe du mot qui finit est emportée par la premiere du mot qui commence, & s'identifie tellement avec elle que les deux syllabes n'en font plus qu'une. Un exemple rendra la chose sensible.

1 2 3 4 5 6 7
La ver tu sur le thrô | ne est dans son plus beau jour,

1 2 3 4 5 6 7
Et l'exemple du mon | de en est aussi l'amour.

Il est évident que la septiéme syllabe de ces deux Vers est double, & que le premier E. de cette syllabe est élisé par le second. Ainsi ce Vers ne seroit point exact:

L'horreur & la vengeance rempliront tous les cœurs.

parcequ'il n'y auroit point de repos après l'hemistiche, *la derniere syllabe* du mot, *vengeance*, n'étant point élisée par la premiere du mot qui suit. D'ailleurs il y auroit une syllabe de trop. Il suffit d'avoir de l'oreille pour s'appercevoir de ces défauts.

Remarquez qu'il n'est pas nécessaire pour l'Elision que les deux voyelles soient les

mêmes, mais un E. peut être *éliſé* par un I. ou par un O. &c.

EXEMPLE.

Seigneur, ſi pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.

Remarquez auſſi que c'eſt toujours un E. qui eſt *éliſé*, parcequ'*il n'y a qu'une voyelle* muette qui ſoit ſuſceptible d'Eliſion, & que l'E eſt la ſeule voyelle qui puiſſe être quelquefois muette. La rencontre des autres voyelles ne formeroit pas une éliſion, mais un *hiatus*, défaut abſolument inſupportable dans la Poëſie, & qui fait un très-mauvais effet dans la Proſe même, où cependant il eſt quelquefois inévitable. Nos vieux Poëtes en ſont pleins. On n'en trouve que très-rarement dans les modernes, mais bien plus ſouvent dans les meilleurs Orateurs.

Dans les Vers de dix ſyllabes, le repos ſoit par chûte, ſoit par éliſion, ſe fait après les quatre premiéres ſyllabes, comme dans ce Compliment de *M. de Voltaire* à Mlle Goſſin.

1	2	3	4	
Ce	ſont	tes	yeux,	ces yeux ſi pleins de charmes,
Ton	air	mo-	des	te & tes ſons enchanteurs,
Qui	du	cri-	ti	que ont fait tomber les armes;
Ta	ſeu-	le	vû	e a-doucit les Cenſeurs.

Dans les Vers de huit ſyllabes, & au-deſſous, il n'y a point de repos à obſerver.

Il y a des Vers de neuf ſyllabes, mais ils ont, à mon gré, quelque choſe de ſi traînant, & de ſi proſaïque, que je ne les admets point au nombre des Vers; ainſi je ſuis diſpenſé de donner des Regles pour leur conſtruction. En voici quelques-uns dans l'Idylle de M. Racine ſur la Paix.

De ces lieux l'éclat & les attraits

. . . .

. . . .

Sont des dons de ſes mains bien-faiſantes;

Il me ſemble qu'on en trouve auſſi dans les Opera de Quinault, & dans les Chanſons de Vergier; peut-être ſont-ils favorables pour la Muſique.

Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de donner des exemples des autres eſpeces de Vers qui ne different de ceux-ci que parce que *leur meſure eſt plus* courte.

CHAPITRE II.

De la Rime.

LA Rime eſt la conſonnance de deux terminaiſons de Vers qui frappent l'oreille d'une maniere uniforme.

Il y a des Vers dont les Rimes sont masculines, & d'autres dont les Rimes sont féminines.

Les Vers Alexandrins à rimes masculines sont ceux qui n'ont exactement que douze syllabes, toutes bien ouvertes & bien sonantes; comme, par exemple, ces deux-ci :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
O jour! ô doux es-poir à mon cœur é-per-du!
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Mon-te-ze a-près trois ans tu vas m'ê-tre ren-du.

Les Vers Alexandrins à rimes féminines sont composés de treize syllabes, dont la derniere muette & surnumeraire est formée par un E fermé, qui par conséquent ne sonne pas.

EXEMPLE.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Ce que j'ai-me est peut-être en des mains que
11 12 | 13
j'ab-hor | re;
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 | 13
Je n'ai d'au-tre dou-ceur que d'en dou-ter en-co | re.

La Versification des Poëmes épiques & dramatiques exige ordinairement l'alternative continuelle de deux Rimes masculines, & de deux Rimes feminines.

Dans les Pieces de Vers libres, le Poëte est absolument maître de la distribution de ses Rimes, pourvû cependant qu'il n'entasse point trop de rimes de la même nature, sans en entre-mêler d'autres.

Regulierement on ne doit point voir de suite plus de deux rimes, soit masculines, soit féminines; on en tolere cependant trois, mais il ne faut jamais aller jusqu'à quatre, à moins que ce ne soit par jeu & par un badinage affecté.

Tout ce que je viens de dire sur la Rime convient à toutes les différentes especes de Vers, quelle que soit leur mesure.

CHAPITRE III.

Diverses autres Regles de la Versification.

IL *faut avoir soin de ne jamais placer la* conjonction *&*, devant une voyelle.

Il y a, comme on sçait, deux sortes d'*H*, l'une qui se prononce avec une certaine rudesse, & l'autre qui n'est pas sensible dans la prononciation. La premiere se nomme *aspirée*. Elle a la vertu d'une consonne, c'est-à-dire, qu'elle empêche la voyelle

dont elle est précédée d'être élisée par celle dont elle est suivie, comme dans ce Vers,

Ramenez dans ces lieux *le Héros* que j'adore.

Où l'E muet qui précede immédiatement l'H, n'est point élisé par l'E ouvert, dont l'H est immédiatement suivie dans le mot Héros. Quant à l'autre H, qui ne se fait point sentir dans la prononciation, elle n'empêche point l'élision.

Voilà, je vous l'avoue, un *abominable homme*.

Dit Orgon, en *sortant de la table sous laquelle* il s'étoit caché pour entendre la conversation de Tartuffe & d'Elmire.

Dans ce Vers l'E, qui précede l'H, est élisé par l'O qui le suit.

De même qu'un hemistiche ne doit pas enjamber sur un autre hemistiche, un Vers ne doit pas non plus enjamber sur le Vers suivant. C'est au grand Malherbe que nous avons l'obligation d'avoir établi par son exemple cette Regle judicieuse, dont la pratique donne à nos Vers un air aisé, & les dégage de la contrainte de ces tours forcés, pesans & pedantesques, qui défigurent les Poësies de Ronsard, de Villon, & de tous ces premiers Oisons du Parnasse.

Enfin Malherbe vint (*dit Boileau*) & le premier
en France
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence ;
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir ;
Et réduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.

M. Racine dans ſa Comédie des Plaideurs, pour donner du ridicule au plaidoyer de l'Intimé, lui fait prononcer exprès deux Vers où cette regle eſt enfrainte.

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, & que l'on nous deffend de nous étendre.

Mais gardons-nous bien de confondre avec ce défaut, une certaine liaiſon fine & délicate, qui, ſuſpendant avec art le ſens d'une phraſe, donne aux Vers cette harmonie, ce tour périodique & nombreux, qui eſt leur plus grand ornement. Je vais en donner quelques exemples pour oppoſer aux Vers de l'Intimé.

Dans la Tragédie de Mérope. C'eſt la Reine elle-même qui parle.

L'Empire eſt à mon fils : périſſe la Marâtre ;
Périſſe le cœur dur, de ſoi-même idolatre,

Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang
Le barbare plaiſir d'hériter de ſon ſang.

Dans le Poëme de la Henriade, Chant 10e.

Ce n'étoient plus ces Jeux, ces Feſtins, & ces Fêtes,
Où de myrthe & de roſe ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi cent plaiſirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés
Sous des lambris dorés qu'habite la moleſſe;
De leur goût dédaigneux excitoient la pareſſe.

Dans la Tragédie de Mithridate, ce Héros communiquant à ſes Fils le deſſein qu'il avoit formé de porter la guerre dans le ſein de l'Italie, prononce ces magnifiques Vers, dont la pompe & l'harmonie doivent ſaiſir toute oreille un peu délicate.

La Guerre a ſes faveurs, ainſi que ſes diſgraces;
Déja plus d'une fois retournant ſur mes traces,
Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon Char un vain Peuple occupé;
Et gravant en airain ſes frêles avantages
De mes Etats conquis enchaînoit les images;
Le Boſphore m'a vû par de nouveaux apprêts
Ramener la terreur du fond de ſes marais,
Et chaſſant les Romains de l'Aſie étonnée,
Renverſer en un jour l'ouvrage d'une année.

Quelle aimable facilité dans ces Vers de la Chartreuſe de M. Greſſet, où ce Poëte enjoué, après avoir fait une deſcription agréablement burleſque de ſa Grotte aërienne, ajoûte cette Reflexion ſatyrique & ſenſée:

Quelle caverne eſt étrangere,
Lorſqu'on y trouve le bonheur ?
Lorſqu'on y vit ſans ſpectateur
Dans le ſilence litteraire,
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur.
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes,
Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes cotteries,
Où l'on voit ſouvent réunies
L'Ignorance en petit manteau,
La *Bigotterie en lunettes*;
La Minauderie en cornettes,
Et la Réforme en grand chapeau;
Loin de la figure Chinoiſe,
De ce vieux Druyde empeſé,
Qui, ſous un air ſimmétriſé
Parle à trois tems, rit à la toiſe,

Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité.
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans leurs entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres;
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques;
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques;
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité.

On sent assez combien l'enchaînement de ces Vers leur donne de grace & d'aménité, & combien il est propre à soutenir l'attention du Lecteur.

L'élision contribue aussi à donner aux Vers beaucoup de douceur. J'ai dit plus haut ce que c'étoit que l'élision. Quelques exemples feront voir l'usage qu'on en peut faire pour rendre un Vers coulant & harmonieux.

Titus. Tragédie de Bérénice.

Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime & gagner son vainqueur?

Le même.

Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
L'Empire incompatible avec votre Himenée.

Xipharez. Tragédie de Mithridate.

Rome en effet triomphe, & Mithridate est mort.

Dans le Poëme de la Henriade.

La discorde insulte à sa foiblesse ;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse,
Sa fiere activité ménage ces instans.

Dans l'Epître de M. de Voltaire sur l'égalité des conditions.

L'Aigle fiere & rapide, aux aîles étendues ;
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.

Ces Elisions, lorsqu'elles se rencontrent naturellement dans les Vers, & qu'elles ne sont ni trop fréquentes, ni trop recherchées, ne manquent guéres de produire un bon effet ; mais après tout, c'est un ornement assez peu essentiel à la Poësie, & dont une pensée brillante par elle-même peut tout aussi bien se passer, qu'une jeune & belle

personne peut se passer de mouches, d'aigrettes, & de pendans d'oreilles; il y-a une infinité de beaux Vers où il n'entre pas la moindre élision; perdre son tems à agencer des syllabes propres à être élisées, c'est avilir l'art sublime du Poete, & le réduire à l'ignoble emploi du froid & stérile Grammairien.

On peut dire à peu près la même chose de cet enchaînement dans les Vers, de ce tour périodique, de ce nombre dont je viens de donner des exemples; il n'est nullement essentiel à tous les genres de Poësie; (je dirai dans la suite quels sont les Poemes ausquels il convient le plus particuliérement) ce seroit une erreur ridicule de se figurer que tous les Vers détachés fussent défectueux; au contraire une pensée hardie & sententieuse, une maxime coupée, laconiquement exprimée en un seul Vers, affecte plus fortement l'esprit, & (pour peu qu'il y entre de sentiment) enfonce dans le cœur des traits bien plus perçans que l'*harmonieuse éloquence du style* nombreux. Le vif & délicat enjouement de Cleopatre eût plus de force pour captiver les cœurs des Maîtres du Monde *, que la beauté majestueuse de toutes les Dames Romaines. Ne

* Cesar & Antoine.

perdons jamais l'occasion d'émouvoir le cœur, pour le foible avantage de chatouiller l'oreille.

Nos excellens Poëtes, les Corneilles, les Racines, les Voltaires, les Crebillons sont pleins de ces traits saillans & sublimes, de ces rapides éclairs, de ces axiômes courts & lumineux qui frappent également par leur éclat & par leur solidité. En voici quelques-uns que je cite à l'avanture, à mesure que ma mémoire me les fournit.

César s'entretenant avec Antoine de la farouche humeur de Brutus son fils, & de son acharnement invincible à défendre la liberté, dont il ignoroit que l'oppresseur fût son pere, dit :

Tout homme à son état doit plier son courage,
Brutus tiendra bientôt un different langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.

Le même César dit encore :

Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
La plus haute sagesse en est souvent trompée.
Il peut trahir Cesar, ayant trahi Pompée.
Parmi les Factions, le trouble & les Combats,
Du triomphe à la chûte, il n'est souvent qu'un pas.

Dans la Tragédie de Brutus, Arons Ambassadeur de Porsenna, Roi d'Etrurie,

plaidant, en présence des Sénateurs Romains assemblés, la Cause du malheureux Tarquin banni par ses Sujets en haine de ses injustices & de ses cruautés, fait ces judicieuses réflexions.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur, & quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ses Sujets, vous faits pour obéir?
Un Fils ne s'arme point contre un coupable Pere.
Il détourne les yeux, le plaint, & le révere.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs Enfans, leurs Juges sont les Dieux.

. . . .

. . . .

Instruit par le malheur, ce grand Maître de l'Homme,
Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.

Corneille, Comédie de la Gallerie du Palais.

Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend d'abord sa défense;

L'Amant souffre tout d'elle, & dans son changement;
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours Amant.

Et dans la Tragédie de Cinna.

Qu'une ame généreuse a de peine à faillir!

Racine, Tragédie d'Iphigenie.

Un bien-fait reproché tint toujours lieu d'offense.

M. Gresset dans sa Tragi-Comédie de Sidney, fait dire à la tendre & fidéle Rosalie.

Le plaisir d'être aimé donne une ame nouvelle.

. . . .

. . . .

Est-il quelques ennuis, aimé de ce qu'on aime?

Dans la Tragédie d'Alzire, on voit le malheureux Zamore, dépouillé de ses biens & de ses Etats, & pour comble de douleur privé de sa chere Alzire, par la barbare injustice des avides Espagnols.

Ce déplorable Ynca, devenu libre enfin après trois ans d'un indigne esclavage, où il avoit langui au milieu des tourmens, semble ne revivre que dans l'espérance de revoir Alzire, & de la retrouver fidéle. Cet espoir si doux est troublé par la défiance, compagne naturelle de l'abaissement & de

l'infortune, ſuivant la réflexion de Zamore lui-même.

Alzire, chere Alzire! ô toi que j'ai ſervie;
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie;
Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, ta premiere vertu?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance.

Le même Zamore dit encore.

Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.

Et dans un autre endroit.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.

Dans la même Tragédie d'Alzire, cette généreuſe Americaine, dont le cœur ſincere & haut étoit incapable de diſſimulation, dit fiérement au cruel Général des Eſpagnols.

Qui peut ſe déguiſer, pourroit trahir ſa foi,
C'eſt un art de l'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.

Et ailleurs.

Un cœur peut-il deux fois ſe donner en ſa vie?

Le

Le Comte de Gormas dans le Cid.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

. . . .

Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces.

Dans la Henriade.

Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux,

. . . .

Rarement de ſa faute on aime le témoin.

Dans le même Poëme, M. de Voltaire dit, en parlant du Roi Henri III.

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,
Il devint foible Roi d'intrépide guerrier.

Polyeucte à Nearque.

Sur mes pareils, Nearque, un bel œil eſt bien fort:
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

M. de Crebillon, Tragédie de Rhadamiſthe & de Zenobie, dit:

Laiſſer le crime en paix, c'eſt s'en rendre complice.

Mérope ayant enfin retrouvé ſon fils Egyſthe, & ayant trahi ſon ſecret par un excès de tendreſſe pour lui, dit au tyran Poliphonte qui paroiſſoit douter que le jeune-homme qu'il voyoit fût Egyſthe.

Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture;
Ce n'eſt pas aux Tyrans à ſentir la nature.

Dans une autre Scène, craignant que la jeuneſſe imprudente de ce cher Fils ne s'engageât dans quelque entrepriſe périlleuſe pour s'affranchir du joug du tyran, elle lui tient ce tendre diſcours terminé par une réflexion ſi ſenſée.

Cher objet des terreurs dont mon ame eſt atteinte !
Toi pour qui je connois & la honte & la crainte ;
Fils des Rois, & des Dieux, mon Fils, il faut ſervir !
Pour ſçavoir ſe venger, il faut ſçavoir ſouffrir.

On rencontre dans cette Tragédie pluſieurs autres traits ſemblables.

Dieux ! que plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre !

. . . .

L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.

. . . .

Le témoin le plus vil, & les moindres clartés ;
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.

. . . .

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence.

Dans la Tragédie de Zaïre.

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous ces traits vifs & ſententieux, lorſqu'ils ſont placés avantageuſement jettent

des feux, dont l'éclat frappe d'abord les yeux les moins pénétrans.

J'ai rapporté exprès un assez grand nombre de ces maximes coupées, parce qu'elles sont d'un grand usage, même dans les conversations ordinaires ausquelles elles donnent beaucoup d'agrément lorsqu'elles sont citées à propos, & sans affectation ; il n'y a que l'ignorance & le mauvais goût qui puissent taxer ces citations de pedanterie, pourvû (je ne sçaurois me lasser de le répeter) qu'*elles n'ayent point l'air étudié*, & qu'elles se rapportent parfaitement aux matieres qui sont agitées dans la conversation.

Voilà quelles sont à peu près les Regles qu'il n'est pas permis d'ignorer à ceux qui veulent faire des Vers, & même à ceux qui veulent en lire ; mais l'usage de ces Regles suppose le génie, & ne le donne pas.

Au reste, le véritable & unique moyen d'apprendre à bien versifier, c'est de lire & de relire souvent les excellens modéles, de *les bien* digérer, de se nourrir, pour ainsi dire, de *leur propre substance*, sans être servile imitateur, sans être plagiaire, & d'apprendre d'eux enfin l'art de les égaler, & de les surpasser même, s'il est possible.

LIVRE SECOND.

Des différentes ſortes de Poëmes.

LE nom de Poëme pris dans toute l'étendue de ſa ſignification, eſt un terme général qui convient à tous les Ouvrages en Vers, quels qu'ils ſoient ; mais on s'en ſert plus particulierement pour deſigner les grands Ouvrages, tels que le Poëme Epique, le Poeme Didactique, le Poeme Dramatique, le Poeme Lyrique, & le Poëme Paſtoral.

CHAPITRE PREMIER.

Du Poëme Epique.

LE Poëme Epique tient parmi tous les autres Ouvrages de Poëſie, le même rang que le Lion & l'Aigle tiennent parmi les Animaux. C'eſt le Roi des Poëmes, le Poeme par excellence. C'eſt-là, que ce feu divin, qu'on appelle Génie, éclate dans toute ſa vigueur, & dans toute ſon activité ;

c'est-là que déployant toutes ses forces, & prenant un essor élevé au-dessus de la portée ordinaire de l'esprit humain, il s'élance d'une aîle rapide dans la vaste carriere du sublime; c'est-là qu'il fait éclore ces Peintures animées, ces beautés ravissantes qui échauffent, qui transportent, qui pénétrent l'ame d'admiration & de respect.

Le nombre de ceux qui ont réussi dans ce genre si difficile, n'égale pas à beaucoup près le nombre de ceux qui s'y sont exercé. C'est une mer féconde en naufrages. Heureux qui peut achever cette route brillante sans se briser contre les nombreux écueils dont elle est semée; c'est un avantage bien rare.

Les Grecs ne comptent qu'un Homére; les Romains qu'un Virgile, les Anglois qu'un Milton, les François qu'un Voltaire: les Italiens sont les plus riches. Avant que le seiziéme siécle, (qui a été pour eux le siécle d'or de la Litterature) eût produit l'Auteur de *la Jerusalem délivrée*, ils avoient du moins l'Arioste, dont l'imagination fertile & brillante, mais un peu déreglée, avoit déja enfanté le *Roland furieux*, Poëme, qui malgré tous ses défauts & ses monstrueuses irregularités, pouvoit figurer assez bien au-dessous de la sublime Iliade, & de la divine Eneïde.

Pour nous, nous ne daignons pas mettre au nombre de nos Poëtes épiques, les le Laboureurs, les Chapelains, les Caſſaignes &c. La chûte honteuſe de ces Icares François ne ſert aujourd'hui qu'à relever le triomphe du ſeul de nos Poëtes, qui malgré mille obſtacles, malgré les déclamations malignes de ſes jaloux Concitoyens, a ſçû enrichir la France d'un Poëme épique, qui ne lui laiſſe plus rien à envier à ſes heureux Voiſins, ni peut-être même aux Anciens, dont il a évité ſoigneuſement les défauts, & dont a fait paſſer avec art les principales beautés dans ſon immortel Ouvrage, ſuivant le droit acquis à tous les Hommes ſages, de mettre également à profit les vertus & les vices de leurs Prédéceſſeurs.

Quoique les perſonnes pour qui j'écris, ne ſçachent, pour la plûpart, d'autre Langue que la Françoiſe, elles peuvent cependant connoître les Poëmes dont je viens de parler, du moins par le ſecours des Traductions, toujours inférieures, à la vérité, à leur Original, mais ſuffiſantes pour en donner une juſte idée, & pour mettre le Lecteur en état de juger du mérite relatif de tous ces différens Poëmes. Il y a peu de perſonnes, par exemple, qui ne connoiſſent l'Iliade & l'Odyſſée par la Traduction de la ſça-

vante & laborieuſe Madame Dacier, qui non contente d'avoir élegamment traduit le Pere des Poëtes, l'a encore généreuſement vengé des inſultes de ſes ennemis, & particulierement des railleries de M. de la Motte, qui aſſurément a été plus maltraité par cette infléxible Amazone de la Littérature, que lui-même n'avoit maltraité Homere.

On connoît auſſi l'Eneïde de Virgile, ſoit par les Traductions de M. l'Abbé de Saint Remi & du P. Catrou, ſoit par la Traduction *plus recente*, & *beaucoup* moins imparfaite de feu M. l'Abbé Desfontaines.

La Jeruſalem délivrée du Taſſe, & le Roland furieux de l'Arioſte, ſont connus par les Traductions de M. de Mirabaud de l'Académie Françoiſe.

La Traduction de M. Dupré de Saint Maur a fait connoître en France le Paradis perdu de Milton.

Voici un petit badinage dans lequel *M. de Voltaire* apprécie aſſez bien le mérite de tous ces *Poëtes épiques*. A qui convenoit-il mieux de leur marquer leur véritable place, qu'à celui qui dans la même carriere a égalé les uns, & a ſurpaſſé les autres ?

Parallele des Poëtes Epiques.

Plein de beautés & de défauts,
Le vieil Homere a mon estime;
Il est, ainsi que ses Héros,
Babillard outré, mais sublime.
Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.
Quelques clinquans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne tolere-t'on pas
Pour Armide & pour Herminie?
Milton plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables,
Il semble écrire pour les foux,
Pour les Anges & pour les Diables.
Parler de moi seroit trop fort
Après Milton, après le Tasse,
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

SECTION PREMIERE.

Des Regles du Poëme Epique.

COmme je me suis proposé d'instruire plutôt par des exemples que par des préceptes, je n'entrerai point ici dans un

sçavans

ſçavant & ennuyeux détail de diſcuſſions ſtériles & de régles plus propres à rebuter qu'à éclairr l'eſprit des jeunes perſonnes. Je n'examinerai point, par exemple, ſi le Héros poëtique doit être honnête homme, ni en quoi conſiſte la bonté poëtique des mœurs. Si quelqu'un eſt curieux de voir toutes ces importantes queſtions doctement agitées, il peut recourir à la Poëtique d'Ariſtote, & au traité du Poëme épique par le P. le Boſſu.

SECTION II.

Définition du Poëme Epique.

L'Epopée, ou Poëme Epique, eſt une Fable dont le but eſt de former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous les Allégories d'une action importante racontée en Vers d'une maniere intéreſſante, ſublime, & vrai-ſemblable, quoique merveilleuſe.

Comme dans *l'Epopée*, on fait ordinairement intervenir la Divinité, ce merveilleux n'eſt pas fort difficile à concilier avec le vrai-ſemblable.

L'Arioſte, qui dans ſon Poëme a ſubſtitué la Magie & les Enchantemens à l'inter-

vention de la Divinité, n'a fait qu'un tissu d'avantures absolument dénuées de vrai-semblance, & qui ne passent pour la plûpart qu'à la faveur du ton demi-burlesque dont elles sont racontées, aussi lorsqu'il présenta son Poëme au Cardinal d'Este, ce Prélat ne pût s'empêcher de lui dire : *Eh ! où Diable, Messer Louis, avez-vous donc pris toutes ces badineries ?*

Milton, dans ses fictions, n'est guéres plus vrai-semblable. La Bataille des Anges, l'artillerie infernale qui porte le trouble & la confusion dans l'armée des Esprits célestes, la construction soudaine du Pandœmonium ou Palais infernal, l'admirable allégorie du péché & de la mort, toutes ces productions de l'imagination ardente du Poëte, ne sont que des monstres brillans. Le Cardinal d'Este eût dit à Milton : *Eh ! où Diable, Messire Jean, avez-vous donc pris toutes ces sublimes extravagances ?*

Il en faut dire autant de la Forêt enchantée du Tasse, dans la Jerusalem délivrée, des Vaisseaux d'Enée changés en Nymphes de la Mer, & du Myrthe ensanglanté qu'Enée arrache dans l'Eneïde ; du Vaisseau d'Ulysse converti en Rocher dans l'Odyssée, & des circonstances originales du combat des Dieux dans l'Iliade. Quand on re-

trancheroit de deux Poëmes tels que l'Iliade & l'Eneïde, ces merveilles inutiles & inconcevables, ils n'en ſeroient aſſurément que plus parfaits.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable ;
Il doit regner par-tout, & même dans la Fable.

Lorſque l'on dit que l'Epopée eſt une Fable, cela ne ſignifie point que le ſujet doive être tout entier d'imagination, comme les Fables d'*Eſope* & de *la Fontaine*, ou comme le ſujet de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée*, dont on n'apperçoit guéres de traces dans l'Hiſtoire ; le ſujet peut être purement hiſtorique, & il ſuffit, pour qu'on puiſſe lui donner le nom de Fable, qu'il ſoit orné d'images allégoriques, ſous leſquelles ſe déguiſent des inſtructions ſalutaires (ce qui eſt de l'eſſence du Poëme Epique.)

Ainſi la Fable du Poëme de la Henriade eſt fondée ſur l'Hiſtoire très-véritable des *horribles fleaux*, dont le Fanatiſme, le faux zéle, l'eſprit de rebellion & d'erreur, & la funeſte ambition des Grands accablerent la France ſous les Regnes malheureux de Charles IX. & de Henri III. & qui ne furent terminés que par la réduction de Paris, & de tout le Royaume ſous l'obéiſſance du

plus vaillant, du plus juste, & du meilleur des Monarques.

De même aussi la conquête de la Terre Sainte par les Chrétiens, & l'Etendard de la Croix arboré sur les murs de Jerusalem par Godefroi de Bouillon, sont le sujet du Poëme du Tasse, & la découverte des Indes pas Vasquez de Gama Portugais, est celui de la Lusiade.

Ces faits que l'Histoire se contente de rapporter, tels qu'ils sont arrivés avec cette simplicité qui fait son caractére, reçoivent de la main du Poëte ces fleurs, ces ornemens, ces allégories ingénieuses, ces épisodes récréatifs, ces fictions agréables dont le charme répandu sur la Vérité, sert à la rendre aimable aux hommes qui n'auroient pas le courage de la goûter toute nuë.

Le but du Poëme Epique est donc d'instruire les hommes, & de les rendre meilleurs. Il ne paroît pas que jusqu'à présent il ait encore produit son effet; mais n'importe. Il y a des entreprises qu'il est toujours beau de concevoir, quand même on seroit sûr de ne pas réussir.

M. l'Abbé Terrasson dans sa Critique d'Homere, dit, en parlant du Telemaque, (auquel il ne manque que la versification pour être un Poëme Epique parfait,) *que*

si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là. Il n'en est pas né encore non plus que de l'Eneïde, ni de la Henriade, malgré tous les sentimens de vertu, d'humanité, de piété, & de générosité que ces Poëmes inspirent; mais tant pis pour les hommes, s'ils sont incorrigibles; ils ne doivent pas moins en sçavoir gré à ceux, qui ne les ayant pas crû incapables de résipiscence, ont fait des efforts inutiles pour les corriger, en réussissant à les amuser.

L'Auteur de la Dissertation sur la Poësie Epique, qui est à la tête du Télémaque, définit ainsi l'Epopée.

» C'est une Fable racontée par un Poëte, » pour exciter l'admiration, & inspirer l'a» mour de la vertu, en nous représentant » un Héros favorisé du Ciel, qui exécute » un grand dessein malgré tous les obstacles » qui s'y opposent.

Cette définition convient très-bien à la Fable du Télémaque. Ce généreux fils d'Ulysse ayant conçu le pieux dessein de retrouver son pere, dont il avoit été séparé dès sa plus tendre enfance, & qui pouvoit seul par son retour, arrêter les téméraires prétentions, & les excès insolens des Amans de Pénélope, s'expose à mille dangers, affronte

mille hazards, eſt plongé dans un abîme de diſgraces, ſouffre, ſans ſe laiſſer abattre, les maux les plus cruels, la faim, la ſoif, l'emprisonnement, la ſervitude, eſt enchaîné par les plaiſirs dans une Ile preſque enchantée, acquiert une gloire immortelle dans les combats, & revient vertueux & triomphant goûter dans les embraſſemens d'un Pere tendre & chéri, & dans le bonheur des Peuples dont il eſt l'amour, le prix de ſes travaux & de ſes fatigues.

Elle convient auſſi très-bien à l'Odyſſée, dont la Fable a ſervi de modéle à celle du Télémaque. Ulyſſe, après avoir vû tomber les murs de la perfide Troye, s'embarque pour revoir ſon petit Royaume d'Ithaque, uniquement occupé du déſir de délivrer ſa fidelle Pénélope des perſécutions de ſes Tyrans, & de réparer les déſordres affreux que ſa longue abſence avoit néceſſairement dû cauſer dans ſes Etats. La Fortune & les Vents le traverſent mille fois dans ſon projet; mais ſa prudence & ſa fermeté triomphent de tous les obſtacles: il arrive, il défait les Prétendans, il comble les vœux de ſon Epouſe, de ſon fils, & de ſes Sujets.

Dans le Poëme de Virgile, Enée, après la ruine de ſa Patrie, errant à l'avanture par terre & par mer, chargé de ſes Dieux do-

mestiques ausquels il cherche un asile, arrive enfin, après mille dangers & mille traverses, sur les côtes d'Italie, soutient une guerre difficile contre un Roi vaillant & jaloux, le défait, épouse Lavinie, fille du Roi des Latins, & jette les fondemens d'un Empire qui s'étendit dans la suite sur presque tout l'Univers connu.

Je dis qu'Enée épouse Lavinie, quoique le Poëme finisse à la défaite de Turnus, parce qu'Enée & Turnus ayant combattu pour la possession de cette *Princesse, il est clair* qu'elle dût être *le* prix du Vainqueur.

Dans *la* Jerusalem délivrée, on voit un Héros enflammé du pieux désir d'arracher les Lieux saints à la domination des Infidéles; le Ciel qui *lui* en avoit inspiré *le* courage, le secondoit dans ce projet glorieux; ni les forces formidables des Sarrasins, ni la difficulté de faire la guerre dans un climat inconnu & funeste aux Chrétiens, ni la mésintelligence inévitable entre un grand nombre de *Chefs* entiérement égaux, ni les trahisons du perfide Empereur de Gréce, ne purent l'empêcher d'établir à Jerusalem l'Empire de la Chrétienté sur les ruines de l'erreur & de la barbarie.

Cette définition convient donc admirablement à ces quatre Poëmes; elle convient

auſſi ſort bien à la Henriade ; mais peut-elle convenir à l'Iliade, qui n'eſt que l'*hiſtoire* des malheurs, dont la diviſion des Rois Achille & Agamemnon accabla les Grecs infortunés en les rendant la proye de leurs Ennemis, & les réduiſant preſqu'à la néceſſité d'abandonner lâchement leur entrepriſe, & de retourner honteuſement dans leur Patrie?

Peut-elle convenir au Paradis perdu de Milton, où il n'y a point de Héros qui exécute un projet autoriſé par l'ordre du Ciel, & où au contraire, Satan qui peut paſſer pour le véritable Héros du Poëme, renverſe, pour ainſi dire, les projets de *l'Eternel*, & triomphe de ſon Verbe, en rendant l'Homme indigne des faveurs que la bonté divine lui deſtinoit ?

Il faut donc s'en tenir à la premiére définition que j'en ai donnée, & qui peut s'appliquer à tous les Poëmes Epiques dignes de quelque conſidération qui ſont parvenus juſqu'à nous.



SECTION III.

De l'Action du Poëme Epique.

L'Action eſt ce qui diſtingue la Fable du Poëme Epique, de ces autres Fables, ou Apologues dont l'invention attribuée à Eſope a été perfectionnée par la Fontaine & où la narration eſt ce qui domine; l'action de *l'Apologue, n'ayant rien de comparable à celle du Poëme Epique ni pour l'importance*, ni pour la durée.

Quoique cette différence ſoit aſſez ſenſible par elle-même, je vais eſſayer de la faire encore mieux ſentir, par un exemple qui pourra ſervir d'ailleurs à développer davantage la nature du Poëme Epique.

J'ai dit que dans l'Epopée on ſe propoſoit d'inſtruire les hommes, & de leur enſeigner quelque Vérité. On ſe propoſe auſſi la même choſe dans l'Apologue ou la Fable; mais par des voyes différentes, l'Epopée & l'Apologue arrivent au même but.

Veut-on prouver les avantages de l'Union, & faire voir que la Diſcorde eſt la ruine des plus fortes Puiſſances? Voici comme s'y prend le Fablier, pour me ſervir de l'expreſſion de Madame de la Sabliere.

Toute Puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie
Ecoutons là-deſſus l'Eſclave de Phrygie *
Si j'ajoûte du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non pas par envie,
Je ſuis trop au-deſſous de cette ambition.
Phédre * enchérit ſouvent par un motif de gloire,
Pour moi de tels penſers me ſeroient mal ſéans;
Mais venons à la Fable, ou plûtôt à l'Hiſtoire
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

Quoique ce début n'ait preſqu'aucun rapport au ſujet, il m'a paru trop agréable pour être ſupprimé: d'ailleurs il contient déja la Vérité qu'il eſt queſtion de prouver.

Toute Puiſſance eſt foible à moins que d'être unie.

En voici maintenant la preuve.

Un Vieillard prêt d'aller où la Mort l'appelloit,
Mes chers Enfans, dit-il, (à ſes Fils il parloit)
Voyez ſi vous romprez ces Dards liez enſemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
les rendit en diſant: Je le donne aux plus forts.
Un ſecond lui ſuccéde, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un Cadet tente auſſi l'avanture;

* Eſope.
* Affranchi d'Auguſte, dont les Fables ſont fort eſtimées.

Tous perdirent leur tems, le faiſceau réſiſta
De ces Dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le Pere, il faut que je vous montre,
Ce que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crut qu'il ſe moquoit; on ſoûrit, mais à tort.
Il ſépare les Dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la Concorde.
Soyez joints, mes Enfans, que l'Amour vous accorde.

Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours;
Enfin ſe ſentant prêt de terminer ſes jours;
Mes chers Enfans, dit-il, je vais où ſont nos Peres;
Adieu, promettez-moi de vivre comme fréres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſûre en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt, & les trois fréres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un Créancier ſaiſit, un Voiſin fait Procès.
D'abord notre Trio s'en tire avec ſuccès;
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare;
Le ſang les avoit joints, l'intérêt les ſépare.
L'ambition, l'envie avec les Conſultans,
Dans la ſucceſſion entrent en même tems.
On en vient au partage; on conteſte, on chicanne;
Le Juge ſur cent points tour à tour les condamne;
Créanciers & Voiſins reviennent auſſi-tôt,
Ceux-là ſur une erreur, ceux-ci ſur un défaut;

Les Fréres désunis sont tous d'avis contraire ;
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien
faire.
Tous perdirent leur bien, & voulurent trop tard
Profiter de ces Dards unis & pris à part.

Voilà la Proposition solidement prouvée par une petite histoire claire, précise, agréablement racontée en peu de mots, & imitée sur les décadences qu'on voit arriver tous les jours dans les familles les plus opulentes, par la division des Parens.

Remarquez que presque tout ici est en narnarration. C'est le Poete lui-même qui parle, qui expose le fait, & qui en tire les conséquences que tout homme raisonnable en doit tirer naturellement ; mais dans tout cela il n'y a presque point d'action, le peu qu'il y en a, consiste dans le discours du pere à ses fils.

Dans le Poëme Epique au contraire, le Poëte se tait & interrompt souvent sa narration, pour laisser parler & agir ses Héros. Ce sont eux alors que l'on voit, que l'on entend ; on les suit pas à pas dans toutes leurs démarches, le Lecteur est le Juge immédiat de leur conduite. Ce n'est pas le Poëte qui les peint. Ce sont eux mêmes qui se caractérisent par leurs propres exploits, & par les effets de leurs passions. D'ailleurs l'action est

d'une bien plus longue durée, enveloppée de plus d'allégories, variée par des épisodes, par des histoires incidentes, &c.

Voyons comment Homere s'y prend pour prouver cette même verité que la Fontaine a si bien établie,

Toute Puissance est foible à moins que d'être unie.

Il suppose que tous les Rois & tous les Princes de la Grece s'étoient assemblés pour punir l'attentat du Prince Troyen qui avoit enlevé Helene, Reine de *Lacédémone*, à Ménélas son époux; Agamemnon, Roi de Micene, frere de Ménélas, étoit le Chef de tous ces Guerriers réünis, Achille étoit le plus vaillant de tous les Grecs. Agamemnon abuse de son autorité pour faire à Achille une insulte éclatante; celui-ci n'en prend d'autre vengeance, que de se retirer dans ses Vaisseaux, & de refuser absolument aux Grecs le secours de son bras contre les Troyens; tous ses sujets & ses amis le suivent: ce démembrement affoiblit beaucoup le parti des Grecs, qui se voyent privés dans la personne d'Achille de leur plus ferme appui: ils ne laissent pas cependant de livrer combat aux Troyens, mais ils sont repoussés avec perte & ignominie; le courageux Hector, l'espoir des Troyens, cet homme qui

eût été invincible, s'il n'y eût point eû d'Achille au monde, porte par-tout la terreur & la mort dans l'armée des ennemis; il les attaque & les défait dans plusieurs combats; tout plioit sous ses coups, tout cedoit à l'effort de ses armes; les Grecs consternés cherchent un asile dans leurs Vaisseaux; il les y poursuit, & ne voulant pas qu'aucun lui pût échapper, lui-même un tison à la main monte le premier sur leurs Navires, & y met le feu à la vûe du fier & terrible Ajax, qui lui seul soutient le choc des Troyens, & arrête le progrès du mal.

Agamemnon accablé du poids de ces affreux revers dont il étoit la cause, laisse tomber son orgueil, il envoye à l'implacable Achille une humble ambassade, il lui fait les offres les plus avantageuses. Achille plus brave que généreux, triomphe indignement de la disgrace de son adversaire, & rejette ses offres avec mépris & fierté; aucune considération ne peut le fléchir; il voit d'un œil sec périr ses compatriotes, ses amis, ses parens. Rien ne le touche, ni l'éloquence insinuante d'Ulysse, ni les justes reproches de l'impétueux Ajax, ni les remontrances de son vieux Gouverneur Phœnix, qui lui rappelle tendrement les soins qu'il lui avoit coûté dans son enfance, & les peines qu'il s'étoit

tionnées pour son éducation, ne lui demandant d'autre prix de tous ses services, que de se laisser toucher de pitié, & d'employer pour la défense des malheureux Grecs, ces bras victorieux que lui-même avoit formés dans l'art des combats; Achille toujours inexorable, soutient tous ces assauts avec la fermeté d'un Barbare; il congédie les Ambassadeurs, sans leur donner aucune espérance; seulement le généreux Patrocle pour qui seul ce cruel connoissoit le sentiment de l'amitié, obtient de lui la permission d'aller combattre pour les Grecs, revêtu des propres armes d'Achille.

L'aspect de ces armes dont on connoissoit la vertu, effraye les Troyens, les fait reculer & délivre les Grecs de leur furie.

Cependant Hector combat Patrocle & le tue, Achille reçoit cette horrible nouvelle; alors la fureur s'empare de son cœur, il se résout à faire par un esprit de vengeance, ce qu'il n'eût jamais fait par un mouvement de pitié; il s'arme, il se réconcilie avec Agamemnon, il combat les ennemis, il tue Hector; les Troyens éperdus ne se défendent plus qu'à l'abri de leurs murailles; ils ont perdu leur force, leur appui, leur vangeur; ils succombent aux efforts redoublés & aux artifices des Grecs; Troye est réduite en cendre,

& les immenſes richeſſes de cette ville opulente, ſont partagées par les Vainqueurs.

Quoique l'Iliade ſoit terminée à la mort d'Hector, comme l'Enéide à la mort de Turnus, les circonſtances que je viens d'ajouter s'enſuivent ſi naturellement, qu'on les peut ſuppoſer contenues dans le Poëme.

Dans tous ces évenemens, ce ſont les Héros du Poëme qui parlent & qui agiſſent le plus ſouvent; il y entre cependant auſſi de la narration, ſans quoi il n'y auroit point de Poëme Epique; puiſque le mot Grec *Epique*, ſignifie *Narratif*. Un Poëme Epique eſt un Poëme qui raconte un évenement. Mais, comme je l'ai dit plus haut, il eſt diſtingué du ſimple Apologue par l'action, & j'ajouterai ici qu'il eſt diſtingué du Poëme Dramatique ou Théatral par la narration.

Dans le Poëme Dramatique, ce ſont toujours les Perſonnages qui parlent, & qui agiſſent, & jamais le Poëte; s'il y a quelques récits, ce ſont eux-mêmes qui les font.

Dans l'Epopée au contraire, les vuides de l'action ſont remplis par la narration du Poëte.

La durée que peut avoir l'action du Poëme Epique n'eſt point déterminée. On ne doit ſe forger aucun ſcrupule là-deſſus.

L'unité de l'action dont les Critiques parlent

lent tant, consiste à faire en sorte que l'on ne perde jamais le Héros de vûe, & que toutes les parties soient bien liées, & se rapportent au tout.

Il faut bien prendre garde cependant de confondre l'unité de Héros avec l'unité d'action. Quelqu'un qui feroit l'histoire de la vie entiere d'un Héros, ne feroit pas un Poëme Epique régulier, il faut qu'il choisisse dans cette vie quelque évenement particulier qui soit d'une certaine importance, & dont la durée ait une étendue raisonnable.

Section IV.

Des Episodes.

Il en est du Poëme Epique, comme d'un grand & magnifique tableau, où l'expression de l'action principale n'empêche pas que l'imagination du Peintre ne s'égaye à exprimer certains petits incidens particuliers qui peuvent y avoir quelque rapport.

Les Episodes sont dans l'Epopée, ce que ces accompagnemens sont dans la Peinture.

Ce sont certains évenemens qui ne sont pas nécessairement liés avec l'action principale, mais qui en naissent naturellement, &

en font partie par le rapport qu'ils ont avec elle.

En voici un exemple dans la Henriade; dont l'action principale est le Siége de Paris commencé par Henry III. & achevé par Henry IV.

Voici un évenement qui naît le plus naturellement du monde, du sujet, sans cependant y avoir aucun rapport nécessaire.

Henry III. dans le premier Chant, envoye Bourbon, le Héros du Poëme, en Angleterre, pour demander des secours à la célébre Elizabeth qui y regnoit alors; Bourbon s'embarque à Dieppe; il est battu de la tempête, qui le jette sur le rivage de Jersey..

Un Vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour..
Aux Humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisoit son étude;
C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours..
Sur l'émail de ces Prés, au bord de ces Fontaines,,
Il fouloit à ses pieds les Passions humaines;
Tranquille il attendoit qu'au gré de ses souhaits
La Mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais;
Ce Dieu qu'il adoroit prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son Désert descendre la sagesse;

Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le Livre des Destins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même
Il avoit déposé l'orgueil du Diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa Secte étoit inébranlable,
Prétoit au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux.
De tout tems, disoit-il, la vérité sacrée
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée :
De Dieu dit le Vieillard, adorons les desseins ;
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
Je l'ai vû sans suport, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents, par cent détours obscurs,
Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussiere
Ce fantôme effrayant, lever sa tête altiere ;

Se placer ſur le thrône, inſulter aux mortels;
Et d'un pied dedaigneux renverſer nos autels.
Loin de la Cour alors, en cette grotte obſcure;
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins conſole mes vieux jours
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être;
On le verra perir, ainſi qu'on l'a vû naître,
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux;
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable, en vain notre malice;
De ſa ſainte Cité veut ſapper l'Edifice,
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & du tems.

C'eſt à vous Grand Bourbon qu'il ſe fera connoître,
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être;
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats;
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous, les chemins de la *Gloire*:
Mais ſi la Verité n'éclaire vos eſprits
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris:
Sur-tout des plus grands cœurs, évitez la foibleſſe;
Fuyez d'un doux poiſon, l'amorce enchantereſſe
Craignez vos paſſions, & ſçachez quelque jour
Reſiſter aux plaiſirs, & combattre l'amour,

Enfin quand vous aurez par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un Siége horrible, & célebre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits
Ces tems de vos Etats finiront les miſeres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres;
Vous verrez qu'un cœur droit, peut eſperer en lui:
Allez; qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon apui;

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flame;
Qui pénétroit Henry, juſqu'au fond de ſon ame;
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux;
Où la ſimple vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles;
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux
Des pleurs en l'embraſſant coulerent de ſes yeux:
Et dès ce moment même il entrevit l'Aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore;
Mornay parut ſurpris & ne fut point touché,
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'étoit caché,
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus, l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le Vieillard inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince & parloit à ſon cœur;
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſerent,
Le Soleil reparut, les ondes ſe calmerent;

Bientôt jusqu'au rivage, il conduisit Bourbon;
Le Heros part & vole aux plaines d'Albion.

Le trajet de Dieppe en Angleterre est fort court; l'Auteur pouvoit y faire aborder son Héros tout d'un coup; mais qui ne voit que cette rencontre habilement ménagée en vrai Poëte, donne à sa narration une grace infinie? Je n'ai pas besoin de faire observer que cet épisode est très-naturel; quoi de plus ordinaire à ceux qui voyagent sur la mer, que d'être écartés de leur route par une tempête?

Le Poëte en un autre endroit peint avec force les horreurs de la famine, qui désola Paris pendant le Siége; les Seize alors exerçoient dans cette malheureuse ville une tyrannie insupportable; les soldats alloient de maison en maison, enlever avec violence aux Citoyens désespérés, les alimens les plus vils; toutes ces circonstances entrent dans l'action principale; mais voici une avanture effrayante, qui n'y est liée que par accident, & qui par conséquent est purement épisodique.

Une femme, grand Dieu! Faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,

Un reſte d'alimens, arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à perir comme elle;
Furieuſe elle approche avec un coutelas,
De ce fils inocent qui lui tendoit les bras.
Son enfance, ſa voix, ſa miſere, & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes,
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage & de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main deffaillante;
La rage enfin l'emporte & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen, & ſa fecondité,
Cher, & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auroient bientôt ravie;
Eh! Pourquoi vivrois-tu? pour aller dans Paris
Errant & malheureux, pleurer ſur ſes debris?
Meurs avant de ſentir mes maux, & ta miſere;
Rends moi le jour, le ſang que t'a donné ta mere,
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils, ſa main déſeſperée
Enfonce en fremiſſant le parricide acier;
Elle porte le corps auprès de ſon foyer;
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoyable,

Prépare avidement ce repas effroyable ;
Attirés par la faim les farouches soldats .
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas ;
Leur transport est égal à la cruelle joye ,
Des Ours, & des Lions qui fondent sur leur proye ;
A l'envi l'un de l'autre , ils courent en fureur ,
Ils enfoncent la porte , ô surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée , & de sang dégoutante ,
Oüi , c'est mon propre fils , oüi monstres inhumains ,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains ,
Que la mere , & le fils , vous servent de *pâture* ;
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature ?
Quelle horreur à mes yeux , semble vous glacer tous ?
Tigres ! de tels festins sont préparés pour vous ;
Ce discours insensé , que sa rage prononce ,
Est suivi d'un poignard , qu'en son cœur elle enfonce ,
De crainte à ce spectacle , & d'horreur agités ,
Ces monstres confondus courent épouvantés ;
Ils n'osent regarder cette maison funeste ,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu celeste ;
Et le Peuple effrayé de l'horreur de son sort ,
Levoit les mains au Ciel , & demandoit la mort.

Joseph

Joseph, dans son Histoire des Juifs, rapporte une avanture toute semblable, arrivée au Siége de Jérusalem. Par quelle fatalité les fureurs de la guerre ont-elles ainsi flétri les Regnes des deux meilleurs de tous les Princes?

Dans l'Ouvrage immortel de M. de Fenelon, Telemaque attristé par des songes qui semblent lui annoncer qu'Ulysse ne vit plus, ne peut soutenir cette cruelle incertitude; il conçoit & exécute le dessein audacieux de descendre aux *Enfers*, pour avoir du moins la *consolation* de s'*entretenir* avec l'ombre de son *illustre* Pere, s'il joüit déja dans les Champs Elisées, du repos destiné aux ames bienheureuses: Il s'enfonce dans les ténébres d'une caverne horrible, qui conduisoit jusqu'aux tristes bords du Stix, là, pénetrant au travers d'une multitude innombrable de Manes errants & plaintifs qui demandoient à Caron le passage, il est admis d'abord dans la barque de l'impitoyable *Nocher*.

» En entrant, *Telemaque* entend les gé-
» missemens d'une Ombre qui ne pouvoit se
» consoler: Quel est donc, lui dit-il, votre
» malheur? Qui étiez-vous sur la terre?
» J'étois, lui répondit cette Ombre, Nabo-
» pharzan, Roi de la superbe Babylone:

», tous les Peuples de l'Orient trembloient
» au ſeul bruit de mon nom ; je me faiſois
» adorer par les Babyloniens dans un tem-
» ple de marbre, où j'étois répréſenté par
» une ſtatue d'or, devant laquelle on brû-
» loit nuit & jour les plus précieux par-
» fums de l'Ethiopie ; jamais perſonne n'o-
» ſa me contredire, ſans être auſſi-tôt puni :
» on inventoit tous les jours de nouveaux
» plaiſirs, pour me rendre la vie plus déli-
» cieuſe ; j'étois encore jeune & robuſte.
» Hélas ! que de proſpérités ne me reſtoit-il
» pas encore à goûter ſur le trône? mais une
» femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas,
» m'a bien fait ſentir que je n'étois pas *Dieu* ;
» elle m'a empoiſonné ; je ne ſuis plus rien ;
» on mit hier avec pompe mes cendres
» dans une urne d'or : on pleura, on s'ar-
» racha les cheveux ; on fit ſemblant de
» vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon
» bucher, pour mourir avec moi : on va
» encore gémir au pied du ſuperbe tom-
» beau où l'on a mis mes cendres; mais per-
» ſonne ne me regrette, ma mémoire eſt
» en horreur, même dans ma famille, &
» ici-bas je ſouffre déja d'horribles traite-
» mens.

» Telemaque touché de ce ſpectacle ;
» lui dit, étiez-vous véritablement heu-

„ reux pendant votre régne ? Sentiez-vous
„ cette douce paix, ſans laquelle le cœur
„ demeure toujours flétri & ſerré au mi-
„ lieu des délices ? Non, répondit le Ba-
„ bylonien, je ne ſçai même ce que vous
„ voulez dire. Les Sages vantent cette
„ paix comme l'unique bien, pour moi je
„ ne l'ai pas ſentie, mon cœur étoit ſans
„ ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crain-
„ te & d'eſpérance ; je tâchois de m'étour-
„ dir moi même par l'ébranlement de mes
„ paſſions : J'avois ſoin d'entretenir cette
„ yvreſſe pour la rendre continuelle. Le
„ moindre intervalle de raiſon tranquille
„ m'eut été trop amer, voilà la paix dont
„ j'ai joüi, tout autre me paroît une fa-
„ ble & un ſonge : Voilà les biens que je
„ regrette.

„ En parlant ainſi, le Babylonien pleu-
„ roit, comme un homme lâche, qui a
„ été amolli par les proſpérités, & qui
„ n'eſt point accoutumé à ſupporter conſ-
„ tamment un malheur. Il avoit auprès de
„ lui quelques Eſclaves qu'on avoit fait
„ mourir pour honorer ſes funérailles ;
„ Mercure les avoit livrés à Caron avec
„ leur Roi, & leur avoit donné une puiſ-
„ ſance abſolue ſur ce Roi qu'ils avoient
„ ſervi ſur la terre. Ces Ombres d'eſcla-

„ ves ne craignoient plus l'ombre de Na-
„ bopharzan, elles la tenoient enchaînée
„ & lui faiſoient ſouffrir les plus cruelles
„ indignités; l'un lui diſoit, n'étions-nous
„ pas hommes auſſi-bien que toi? Com-
„ ment étois-tu aſſez inſenſé pour te
„ croire un Dieu? Et ne falloit-il pas te
„ ſouvenir que tu étois de la race des
„ autres hommes? Un autre pour lui in-
„ ſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne
„ vouloir pas qu'on te prît pour un hom-
„ me: car tu étois un monſtre ſans hu-
„ manité. Un autre lui diſoit: Hé-bien!
„ où ſont maintenant tes flateurs? Tu n'as
„ plus rien à donner; malheureux, tu ne
„ peux plus faire aucun mal, te voilà de-
„ venu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les
„ Dieux ſont lents à faire juſtice, mais
„ enfin ils la font.

„ A ces dures paroles, Nabopharzan
„ ſe jettoit le viſage contre terre, arra-
„ chant ſes cheveux dans un excès de ra-
„ ge & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux
„ Eſclaves; tirez-le par ſa chaîne; rele-
„ vez-le malgré lui, il n'aura pas même
„ la conſolation de cacher ſa honte. Il
„ faut que toutes les Ombres du Stix en
„ ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux
„ qui ont ſouffert ſi long-tems que cet im-

„ pie régnât sur la terre. Ce n'est encore
„ là, ô Babylonien, que le commence-
„ ment de tes douleurs, prépare-toi à être
„ jugé par l'infléxible Minos, Juge des
„ Enfers. „

Rien n'est plus heureusement amené, plus ingénieux, ni plus moral que cet épisode. Quelles sublimes instructions! Quelles leçons terribles pour les Rois qui abusent de leur autorité!

Dans le neuviéme Livre de l'Enéïde, Enée étant allé demander du secours aux Arcadiens & aux Toscans; Turnus son rival, Roi des Rutules, profite de son absence, pour attaquer les murs naissans de la nouvelle Troye. Les Troyens à qui Enée avoit expressément deffendu de s'exposer au hasard d'une bataille avant son retour, se voyoient insulter impunément par l'Armée de Turnus qui se disposoit à mettre le feu à leurs retranchemens. Ascagne fils d'Enée assemble le Conseil pour déliberer des moyens de faire sçavoir à son pere le danger & l'embarras où ils se trouvoient; il s'agissoit de s'ouvrir un passage à travers les nombreux Bataillons de l'Armée ennemie; soudain deux Héros paroissent: c'étoient Nisus & Euryale. Ces deux Guerriers unis par la plus étroite amitié, & en-

flammés du même zéle, demandent à être chargés de l'exécution de cette périlleuſe entrepriſe. Aſcagne admire leur mâle courage, il les anime par les plus flatteuſes louanges, & par l'eſpoir des plus glorieuſes récompenſes. Ces deux généreux amis partent pendant la nuit, réſolus de vaincre ou de mourir enſemble. D'abord tout leur réuſſit; les Rutules pleins d'une ſécurité profonde s'étoient livrés à la débauche; ils étoient tous étendus ſur l'herbe, plongés dans l'yvreſſe & dans le ſommeil, leurs armes jettées à l'avanture de côté & d'autre, tout étoit en déſordre, Niſus en fait un carnage affreux; tandis qu'Euryale en ſentinelle obſervoit tout de peur de ſurpriſe, ſans cependant ſe priver du plaiſir de faire auſſi pluſieurs grands coups de main.

Enfin, le ſoleil étant prêt de diſſiper les ombres, Niſus craignant que le ſang & la fureur ne l'emportaſſent trop avant, dit à Euryale: cher ami, il eſt tems de finir ce maſſacre; le jour approche; nous nous ſommes ouvert un chemin à travers les ennemis: pourſuivons notre route. Euryale le ſuivit, mais il eût l'imprudence de ſe charger de butin & de couvrir ſa tête du caſque de Meſſapus, un des Généraux des Ru-

tules que Nisus venoit d'égorger.

Ce casque revêtu d'un panache éclatant, fût cause de la perte d'Euryale. Un gros de Cavalerie envoyée par Amate, Reine des Latins, au Roi Turnus, & commandé par Volscens, vit briller sur sa gauche quelques foibles rayons de lumiere au milieu des ténébres; on tira de ce côté, & on apperçût les deux Guerriers, qui se glissant dans l'ombre, cherchoient à s'échapper.

„ Nous ne nous sommes pas trompez, „ s'écria Volscens. Arrêtez, ô vous qui „ que vous soyez que je vois ainsi armés? „ quel est votre dessein? où prétendez-vous „ aller? Ceux-ci, sans rien répondre, s'en- „ foncent dans une forêt voisine, & atten- „ dent leur salut de l'obscurité de la nuit.

„ Les ennemis, pour les envelopper, „ font occuper par des Gardes toutes les „ avenues du bois. Ce bois lugubre & som- „ bre étoit planté de grands chênes mêlés „ de buissons & de brossailles très-épaisses, „ & entrecoupé de quelques sentiers in- „ connus aux deux misérables Troyens.

„ L'épaisseur des branches entrelassées, „ la pesanteur du butin dont Euryale étoit „ chargé, & la crainte qu'il eût de s'éga- „ rer dans ces routes inconnues, l'empê- „ cherent d'en sortir. Nisus trouva le moyen

„ de se débarrasser, & déja il échappoit à
„ la vigilance des ennemis : tout-à-coup il
„ s'arrête, il s'apperçoit qu'il n'est point
„ suivi de son malheureux Compagnon. O
„ mon cher Euryale, (s'écrie-t'il) en quel
„ endroit t'ai-je laissé ? où pourrai-je te re-
„ trouver ? il rentre, il s'embarrasse de
„ nouveau dans les détours *trompeurs* de
„ cette forêt dangereuse, il cherche de
„ tous côtés dans le silence des bois & de
„ la nuit, cherché lui-même & poursuivi
„ par les Cavaliers Latins ; il entend les
„ pas & les hennissemens des chevaux, &
„ les discours menaçans de ceux qui cou-
„ roient après lui. Tout d'un coup un bruit
„ plus éclatant frappe ses oreilles, il appro-
„ che, il voit le malheureux Euryale en-
„ vironné d'une troupe cruelle qui fondoit
„ sur lui avec un empressement tumul-
„ tueux, & dont il tâchoit en vain de se
„ délivrer. Que fera-t'il ? Comment arra-
„ cher ce jeune homme au danger qui le
„ menace ? s'élancera-t'il (*Nisus*) au mi-
„ lieu des ennemis ? cherchera-t'il dans ce
„ combat trop inégal une mort prompte &
„ glorieuse ? Dans son désespoir, branlant
„ le dard dont il vouloit les frapper, il leva
„ les yeux vers la Divinité dont les rayons
„ nous éclairent pendant la nuit, & *lui*

„ adreſſa cette priere : Puiſſante Fille de
„ Latone, Aſtre brillant, Déeſſe Protectri-
„ ce de ces bois que vous aimez, ſecourez-
„ moi dans ce funeſte moment ; ſi jamais
„ mon pere Hirthacus a chargé vos Autels
„ de préſens, & vous a adreſſé des vœux
„ pour moi ; ſi moi-même j'ai toujours eu
„ ſoin de ſuſpendre aux faîtes ſacrés de
„ vos temples, les fruits de ma chaſſe,
„ guidez vous-même ce trait, & faites qu'il
„ porte le trouble dans cette multitude
„ d'ennemis. *Il dit, & lance ſon dard avec*
„ effort. Le trait vole au travers des om-
„ bres de la nuit, & frappant Sulmon par
„ derriere, lui perce le cœur ; celui-ci
„ roule ſur la pouſſiere, ſaiſi d'un froid
„ mortel, vomiſſant un fleuve de ſang, &
„ pouſſant de longs ſanglots. On s'étonne,
„ on regarde de tous côtés, d'où peut par-
„ tir ce coup inattendu. Niſus encouragé
„ par ce petit ſuccès, lance un ſecond trait
„ qui va en ſiflant percer les deux temples
„ de Tagus, & reſte enfoncé dans ſon cer-
„ veau. Alors le Barbare Volſcens entre en
„ fureur, & n'appercevant point l'auteur de
„ ces deux coups ſi hardis ; traître, dit-il,
„ à Euryale, tout ton ſang va me répondre
„ pour lui. Auſſi-tôt il avance ſur Euryale
„ l'épée nue. Niſus ſaiſi d'horreur & tranſ-

„ porté hors de lui-même à ce ſpectacle ;
„ ſe dérobe aux épaiſſes ténébres qui le
„ couvroient ; il s'élance, il s'écrie : Ar-
„ rêtez cruels : voici celui que vous cher-
„ chez ; voici l'Auteur de ces deux meur-
„ tres. Rutules ! tournez contre moi ce fer
„ homicide. C'eſt moi qui ai tout fait : ce
„ jeune homme n'a rien pû, *ni rien oſé* en-
„ treprendre. J'en atteſte ces Aſtres & ce
„ Ciel qui m'entend. Hélas ! il n'eſt cou-
„ pable que d'avoir trop aimé ſon malheu-
„ reux ami. Il s'efforçoit en vain de les flé-
„ chir par ſes diſcours. Il n'étoit plus tems.
„ Le fer meurtrier avoit déja percé le ſein
„ d'Euryale. Cet infortuné jeune homme
„ eſt environné des horreurs de la mort ;
„ le ſang qui coule ſur tous ſes membres en
„ ternit l'éclatante blancheur ; ſa tête pan-
„ chée tombe ſur ſes épaules. Il tombe tel
„ qu'une belle roſe coupée par le tranchant
„ de la charrue, ou tel que ces pavots
„ chargés de pluie qui laiſſent tomber lan-
„ guiſſamment leurs têtes fatiguées.

„ Niſus alors tranſporté de douleur &
„ de déſeſpoir, s'élance au milieu des en-
„ nemis ; il ne cherche que le ſeul Volſ-
„ cens, il n'en veut qu'à lui ſeul. Les Rû-
„ tules l'entourent & le preſſent ; il les char-
„ ge lui-même avec vigueur ; ſa redouta-

„ ble épée eſt ſemblable à la foudre, ſa ra-
„ ge lui donne des forces ; il ne s'arrête
„ point qu'il n'ait atteint le Barbare Volſ-
„ cens, & que par un coup qui perça d'ou-
„ tre en outre la gorge du Rutule, il ne
„ lui ait enfin arraché l'ame. Alors ſan-
„ glant, percé de coups, il ſe jette ſur le
„ corps expiré de ſon ami, & s'endort
„ avec lui d'une mort tranquille.

„ Heureux & vaillans Guerriers ! ſi ja-
„ *mais mes Vers percent la nuit du tems ;*
„ *vos noms glorieux arrachés à l'oubli ;*
„ *vivront éternellement dans la memoire.*

Je n'ai pas prétendu faire une traduction bien fidele de ce morceau, un des plus admirables de toute l'Eneïde ; il me ſuffit de faire voir combien un bel épiſode, quoique toujours un peu étranger au ſujet principal, rend la narration agréable & intéreſſante, en répandant ſur elle le charme piquant d'une aimable variété.

L'épiſode eſt d'un grand ſecours, lorſque l'on veut, *ſans détruire l'unité d'action*, apprendre aux Lecteurs des Avantures importantes qui ont précedé l'évenement qui fait le ſujet du Poëme ; ſouvent ce ſont ces avantures mêmes qui ont placé le Héros dans la ſituation où l'on le voit paroître d'abord ; & la curioſité du Lecteur ſeroit

par conſéquent très-mal ſatisfaite, ſi le Poëte ne prenoit ſoin de l'inſtruire de ces avantures, par le moyen de quelque épiſode.

Ainſi dans l'Enéide, on voit d'abord le Héros naviger ſur la mer de Toſcane; il eſſuye une furieuſe tempête par l'effet de la vengeance de Junon, qui engage Eole à déchaîner les Vents pour écarter ſes Vaiſſeaux des Côtes d'Italie; il eſt naturel qu'on ſoit en peine de ſçavoir qui eſt Enée, d'où il vient, où il va, & pourquoi. Pour inſtruire le Lecteur de toutes ces circonſtances, Virgile feint que ſon Héros jetté ſur les côtes d'Afrique, eſt accueilli par Didon, Reine & Fondatrice de Carthage, qu'il lui raconte la malheureuſe hiſtoire de la ruine de Troye, l'ordre qu'il a reçu des Dieux d'aller fonder une nouvelle Troye ſur un autre rivage, ſes courſes, ſes erreurs ſur la Terre & ſur la Mer, & le deſſein qu'il a conçu d'aller s'établir dans l'Heſperie où les Oracles l'appellent.

Le plan de la Henriade eſt à peu-près le même; Henri de Bourbon, alors Roi de Navarre, paroît au commencement du Poëme, ligué avec Henri III. pour réduire Paris ſous l'obéiſſance de ce Roi. Henri III. l'envoye ſecretement en Angleterre demander du ſecours à la Reine Eliſabeth.

Cette Reine illuſtre, étonnée & charmée de voir de près ce Héros dont la Renommée lui avoit appris les glorieux exploits, veut les ſçavoir de ſa propre bouche. Henri IV. lui raconte les maſſacres & les brigandages affreux de la nuit de S. Barthelemi, la mort de l'Amiral de Coligny, celle du Prince de Condé, celle du Duc de Joyeuſe, ſes propres démêlés & ſa réconciliation avec Henri de Valois; enfin toutes les avantures qui avoient précédé ſon voyage en Angleterre.

C'eſt ainſi que Telemaque raconte à Calypſo toutes les avantures qu'il a éprouvées avant d'arriver dans l'Iſle de cette Déeſſe.

Outre ce grand épiſode qui entre néceſſairement dans la conſtruction de certains Poëmes épiques, il y en a toujours pluſieurs autres qui ne ſont que pour l'agrément & pour la beauté; tels ſont, par exemple, dans Virgile les Eloges & les Portraits de preſque tous les illuſtres Romains au ſixiéme Livre, la valeur, les actions courageuſes & la mort du jeune Pallas fils d'Evandre; l'erreur d'Amate Reine des Latins, qui croyant Turnus mort, s'étrangle de déſeſpoir. Tels ſont dans la Jéruſalem délivrée les amours de Tancrede & de Clorinde, ceux d'Armide & de Re-

naud, & l'Episode d'Herminie. Dans la Henriade, le combat singulier du Duc d'Aumale & du Vicomte de Turenne; le malheur de Dailly, qui dans une Bataille tue son propre fils sans le connoître; la valeur impétueuse, & la mort du jeune Comte d'Egmont, &c. Tels sont aussi dans Télémaque le combat de ce Héros avec Hippias, le récit des avantures de Philoctéte; celui des avantures du vertueux Philocles & des perfides Timocrate & Protésilas, le changement de Pholoë en fleuve, l'arrivée imprevûe de Diomede dans l'assemblée des Princes alliés, la mort de Pisistrate & la douleur inconsolable du vieux Nestor, l'histoire de Polydamas Daunien, &c.

Tous ces Episodes doivent être tirés naturellement du sujet, & tellement enclavés les uns dans les autres, que le premier amene le second, celui-là un autre, & ainsi de suite.



Section V.

Des Allégories.

L'Allégorie dont il eſt ici queſtion, eſt une eſpéce de tableau à double face, qui en préſentant aux yeux certains objets connus, mene à la connoiſſance de quelque vérité importante & cachée. Cette façon d'inſtruire par des exemples frappans & répréſentatifs eſt ſans doute la plus efficace.

Le brave & prudent Sertorius qui joignoit à toutes les qualités d'un excellent Capitaine, celles de l'honnête homme & du bon citoyen, déteſtoit les funeſtes effets de la Diſcorde qui s'étoit élevée entre les deux plus puiſſans généraux de la République Romaine, Sylla & Marius : Toujours appliqué à chercher les moyens d'aſſurer la liberté & *la félicité* du Peuple, en le conciliant avec lui-même, il lui propoſa un jour une ingénieuſe Allégorie pour le convaincre de cette vérité dont nous avons déja vû la preuve.

Toute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.

Il fit amener dans la Place publique ; en présence du Peuple assemblé, deux chevaux ; l'un jeune, frais & vigoureux ; l'autre maigre, haletant & décharné ; il ordonne à un jeune soldat nerveux & robuste, d'arracher à la fois tous les poils de la queue du cheval efflanqué ; il ordonne en même tems à un vieux soldat tout cassé, & nouvellement relevé de maladie, d'arracher poil à poil la queue du cheval fringant & vigoureux. Le premier déploye toutes ses forces, il donne mille secousses au cheval, il l'entraîne tout entier, il s'épuise en efforts superflus & ne peut venir à bout de son dessein. Le second y procéde d'une façon plus douce, il sépare, il détache peu-à-peu tous les poils de la queue de son cheval. Sertorius alors dit au Peuple : *Vous voyez sensiblement dans cet exemple les avantages de l'Union, & les tragiques effets de la Dissension. L'Etat le plus foible, lorsque ses membres sont bien unis, peut soûtenir & rendre inutiles tous les efforts de ses ennemis, quelque puissans qu'ils soient. La plus forte puissance, au contraire, lorsque les parties qui la composent, ne sont point d'accord entr'elles, peut aisément devenir la proye d'un petit voisin jaloux de sa grandeur, & dont elle méprise la foiblesse.* Heureux mille fois

les

les Romains, si, profitant d'un avis aussi sage, ils se fussent reünis contre les cruels Oppresseurs de leur liberté, & s'ils n'eussent point couru à leur perte en s'armant aveuglément les uns contre les autres, pour servir les vûës ambitieuses de leurs propres Tyrans.

Lycurgue ce fameux Legislateur de Lacédémone, dont les Loix sages & équitables firent le bonheur de sa Patrie, tant qu'elles furent religieusement observées, voulant faire voir au Peuple grossier & sauvage qu'il instruisoit, quelle étoit la force de l'éducation, & combien elle l'emportoit souvent sur la Nature même, fit paroître publiquement un Levrier dont il avoit corrompu la générosité naturelle, en le tenant enfermé dans une cuisine, & un petit chien qu'il avoit dressé à la chasse; on lâche devant eux un Liévre, & on apporte en même tems une marmite pleine de soupe. L'un & l'autre oublie son instinct naturel, & ne se souvient que des instructions qu'il a reçues. *L'habitude les entraîne*, le Levrier se jette sur la soupe, & le petit chien se met à courir après le Liévre. L'exemple étoit frappant & capable de faire impression sur les esprits matériels de ce Peuple encore

imbécille & livré aux fougues des ſens, qui ignoroit l'uſage qu'on peut faire de l'art, pour perfectionner les dons de la Nature.

Quoique ces deux traits purement hiſtoriques, n'ayent aucun rapport à l'Epopée, ils font voir clairement en quoi conſiſte la nature de l'Allégorie, & l'uſage qu'on en peut faire. En voici des Exemples Poetiques.

Saint Louis dans le VII. Chant de la Henriade, donne d'utiles inſtructions à Henri IV.

Ces Héros, diſoit-il, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la Terre, ont ébloüi les yeux;
La vertu comme à toi, mon Fils, leur étoit chere;
Mais, Enfans de l'Egliſe, ils ont chéri leur Mere:
Leur cœur ſimple & docile aimoit la Vérité,
Leur culte étoit le mien: Pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente;
Il fait marcher ſon Fils vers ſes ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le Tems d'une aîle prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce Palais terrible;
Et de-là, ſur la Terre il verſe à pleines mains,

Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable,
Contient de l'Univers l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels & nos foibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette Esclave si fiere,
Par d'invincibles nœuds, en ces lieux prisonniere;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir, sans la tyranniser,
A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux Destins pense donner des Loix.
Mon cher Fils, dit Louis, c'est de-là que la Grace
Fait sentir aux Humains sa faveur efficace:
C'est de ces Lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur,
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux differer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le Maître;
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses Enfans!
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu! des jours de ce grand Roi,

Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux, quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les Portraits des Humains qui doivent naître un jour.
Des Siécles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges;
Tous les jours des humains, comptés avec les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Ce Palais des Destins ouvert aux regards d'Henri IV. & tous ces autres symboles allégoriques, signifient qu'Henri IV. voit en songe Saint Louis qui lui prédit sa conversion future, & lui fait voir en esprit tous les Héros qui doivent naître de sa race avec tous les grands Hommes qui doivent illustrer leur regne.

Dans un autre endroit, pour marquer

l'injuſtice du Parti des Ligueurs & la juſtice des armes de Bourbon, le Poëte donne pour Guides & pour Génies aux Deffenſeurs de la Ligue, les Monſtres des Enfers, & aux Royaliſtes au contraire, un Ange de paix qui retient & enchaîne les Tyrans infernaux.

Cependant ſur Paris, gronde un ſombre nuage,
Où ſembloient enfermés le Tonnerre & l'Orage;
Ses flancs noirs & brûlans tout à coup entr'ouverts,
Vomiſſent en ces lieux les Monſtres des Enfers;
Le Fanatiſme affreux, la *Diſcorde* farouche,
La triſte Politique au cœur faux, à l'œil louche,
Bellone reſpirant le ſang & les fureurs,
Les fléaux de l'Europe, & les Dieux des Ligueurs;
Sur les murs de Paris, ils fondent, ils s'arrêtent;
Pour ſecourir d'Aumale au combat ils s'apprêtent.

Voici qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs.
Entouré de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriere,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.

Il tient dans une main cette Olive ſacrée,
Ce gage précieux d'une paix deſirée,

Dans l'autre étinceloit le fer d'un Dieu vengeur,
Le glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Alors que l'Eternel à la Mort dévorante,
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce fer, interdits, consternés,
Les Monstres infernaux paroissent enchainés;
Ils frémissent en vain. Ce pouvoir invincible
Frappe, attere, & retient leur cohorte infléxible.
Ainsi de son Autel teint du sang des Humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Cieux en son Temple apportée,
A ses yeux éblouis, l'Arche fût présentée.

M. de Voltaire a sçû éviter un défaut où sont tombés la plûpart des Poëtes Epiques modernes, je veux dire le mêlange monstrueux & bizarre du sacré & du profane justement reproché à Milton & à l'Arioste. Comment un esprit raisonnable ne seroit-il pas choqué de voir les Furies, les Harpies, les Gorgones, les Centaures, Cerbere, Mars, Vulcain, Venus & toutes ces autres Divinités fantastiques associées avec les Anges & les Esprits bienheureux, & les Fables du Paganisme placées à côté des respectables Mysteres de notre Religion?

Milton dans le second Livre de son Paradis Perdu, représente les Légions infer-

nales prêtes à traverser les eaux du fleuve Lethé.

„ A la vûë de ces ondes assoupissantes
„ dont ils se trouvent si proches, ils s'effor-
„ cent d'en prendre quelque goutte pour
„ effacer dans un doux oubli leurs peines &
„ leurs maux. Mais le Destin s'y oppose.
„ *Méduse* aux regards terribles, de ses bras
„ armés de serpens, les repousse, & sem-
„ blable à celle qui se déroboit autrefois des
„ lévres de *Tantale*, l'onde fuit & ne se
„ *laisse point approcher.*

Dans le même *Livre*, *Satan*, l'éternel ennemi de Dieu & des Hommes, part pour exécuter le noir dessein qu'il a conçu de sapper le genre humain dans sa racine, & d'envelopper la Terre avec l'Enfer.

„ Enfin, les extrémités de la voûte in-
„ fernale se découvrent à ses yeux ; il en
„ apperçoit les horribles portes. Trois bat-
„ tans étoient de cuivre, trois de fer, trois
„ d'un roc de diamant, impénétrables à
„ toute force, & palissadés d'un feu qui brû-
„ loit toujours sans jamais se consumer.

„ Deux monstres formidables se tenoient
„ au-devant. L'un, jusqu'à la moitié du
„ corps ressembloit à une belle femme,
„ mais se terminoit en un Dragon homici-
„ de. Autour de sa ceinture, les Chiens

„ de l'Enfer, abboyant ſans ceſſe de leurs
„ gueules plus profondes que celles de *Cer-*
„ *bere*, pouſſoient des hurlemens effroya-
„ bles. Si quelque choſe les forçoit à diſ-
„ paroître, ils ſe retiroient dans les flancs
„ du Monſtre, & cachés au fond de ſes en-
„ trailles, ils y continuoient leurs cris.
„ *Scilla* ſe baignant dans la Mer qui ſépare
„ la Calabre de la Côte mugiſſante de Sici-
„ le, eſt moins tourmentée des Monſtres
„ qui la dévorent, & jamais Magicienne
„ n'eût de ſuite ſi terrible, quand appellée
„ en ſecret, & traçant ſa route au travers
„ des airs, elle vient à l'odeur du ſang de
„ quelqu'enfant pour danſer avec ſes com-
„ pagnes de Laponie, tandis que la Lune
„ en travail s'éclipſe par la force de leurs
„ charmes.

Ce ſtile eſt beau ſans doute; mais Scilla, Meduſe, Tantale & Cerbere ne ſont-ils pas bien judicieuſement placés dans un Poëme dont le ſujet eſt ſacré ?

Le Taſſe eſt auſſi tombé dans ce défaut.

L'Arioſte eſt encore moins réſervé de ce côté-là. Il commence ainſi le Chant XXII. de ſon Roland Furieux.

„ Beautés dont le cœur ſenſible, mais
„ fidèle, ſe contente d'un ſeul amant; vous
„ qu'on trouve en ſi petit nombre, parmi
„ celles

„ celles de votre ſexe, je vous prie de me
„ pardonner tout le mal que j'ai dit de Ga-
„ brine, comme auſſi celui qu'il pourra
„ m'arriver d'en dire encore. J'ai peint
„ cette méchante vieille telle qu'elle étoit;
„ & j'ai dû le faire, puiſqu'une perſonne
„ qui a tout pouvoir ſur mon eſprit, a exi-
„ gé de moi que je ne diſſimulerois point la
„ vérité. Quel tort, après tout, un pareil
„ récit peut-il faire aux femmes qui ſont
„ vraiment eſtimables? La trahiſon du ſcé-
„ lerat qui vendit aux Juifs ſon divin Maî-
„ tre, a-t'elle nui aux autres Apôtres? Ce
„ n'eſt point une tache à la mémoire d'Hi-
„ permneſtre, d'avoir été ſœur des cruelles
„ Danaïdes.

Les Apôtres doivent être un peu ſurpris de ſe trouver ſi voiſins des Danaïdes. Mais quel furieux écart d'imagination, d'aller chercher l'exemple de Judas & des douze Apôtres, pour prouver que le mal qu'il vient de dire d'une méchante vieille, ne retombe point ſur les femmes aimables, ſages & vertueuſes! Il n'appartenoit qu'à l'Arioſte d'imaginer de ſi indécentes comparaiſons.

Ce Poëte eſt abſolument ſans façon ſur le mêlange du ſacré & du profane. Dans le XXXIV. Livre, il mêle indifféremment

ſaint Jean, Elie, Enoch, avec les Parques, l'Hippogriphe, les Harpies, Calaïs & Zethés, Pluton, Satan, Cerbere, Apollon & Daphné, Théſée, Jaſon, Enée, Amnon, Abſalom & Thamar. Rien ne l'embarraſſe. Les choſes les plus incompatibles ſont bientôt aſſorties. Les Tigres paiſſent avec les Agneaux, les Serpens s'accouplent avec les Oiſeaux; telle eſt la puiſſance de ce grand Enchanteur!

Ces fautes énormes de jugement, me rappellent le ridicule Poëme d'Alexandre Roſa, intitulé: *Virgile Evangeliſant*. Le Poëte en un endroit décrit ainſi l'Inſtitution du Saint Sacrement.

„ Déja le Jour avoit fait place à la Nuit, „ & *Phœbé* plus propice, frappoit le haut „ Olympe des rayons de ſon char errant „ au milieu des ténébres, lorſque le Chriſt „ ſervit à ſes Diſciples *les préſens de Bacchus & de Cerés*, monumens précieux „ de ſa Mort, qu'il partage également „ entre tous les hommes, afin qu'ils ſervent à jamais de témoignage de ſon „ amour pour eux.

Il n'y a perſonne qui ne ſoit frappé de ces défauts monſtrueux, & qui ne conçoive aiſément qu'un ſujet ſacré ne peut s'accommoder de tout ce qui a rapport avec

les erreurs & les Fables du Paganiſme.

Il ne faut pas cependant étendre cette regle au-delà de ſes légitimes bornes ; ce ſeroit s'allarmer ſottement d'un vain ſcrupule, que de proſcrire toute figure & toute Allégorie, ſous prétexte qu'un ſujet ſacré n'admet rien de profane ; il a toujours été permis, & il le ſera toujours, tant que le bon goût ſubſiſtera, d'attribuer du ſentiment, de la voix, de l'action aux Etres inanimés, de donner des aîles aux Vents, & une voix au Tonnerre, de perſonifier les Vertus & les Vices, de faire accompagner un Conquérant par la Victoire, de faire marcher l'épouvante devant lui ; de peindre le déſeſpoir, la mort, la déſolation & l'horreur traînés à ſa ſuite ; Ces Figures hardies & ſublimes caractériſent toujours le ſtyle du Poëte, ſur quelque ſujet qu'il s'exerce, ſoit ſacré, ſoit profane ; il eſt vrai que dans un ſujet profane l'Allégorie a un champ plus vaſte & plus libre.

L'Odyſſée eſt pleine d'Inſtructions Allégoriques. Les Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux pour avoir avalé les breuvages que l'enchantereſſe Circé leur avoit préſentés, ſont une leçon parlante qui avertit tous les hommes de ne point

ſe laiſſer abrutir par les voluptés.

Ulyſſe avoit reçu d'Eole un ſac de cuir, dans lequel étoient enfermés tous les Vents qui peuvent ſoulever les flots de la Mer & exciter des orages ; les imprudens Compagnons de ce ſage Roi, croyant qu'il y avoit de l'or enfermé dans ce ſac, s'aviſent de l'ouvrir pendant qu'il dormoit ; auſſi-tôt les Vents échappés de leur priſon, ſe déchaînent & excitent une horrible tempête ; juſte punition de leur avide & indiſcrete curioſité.

Les chants dangereux des Sirénes, & les précautions infinies que prit Ulyſſe pour ne les pas entendre, nous apprennent qu'il faut fermer l'oreille à la voix des plaiſirs qui nous appellent, & veiller ſur nous-mêmes, avec un ſoin extrême, pour ne nous pas laiſſer vaincre par les charmes ſéduiſans de la molleſſe & de l'oiſiveté.

Mais, quoi de plus moral & de plus ingénieux que le Portrait de ces Sirénes, qui s'élevant en partie au-deſſus des Ondes, laiſſent voir le viſage & le corps d'une belle femme, mais qui ont ſoin de tenir cachées dans le fond des eaux leur queues de poiſſon, & ces membres difformes dont la vûe feroit horreur ? Peut-on peindre avec plus d'art la Volupté qui ſe préſente d'abord

parée de tous les attraits qui peuvent la rendre aimable, mais qui, lorſqu'on s'y eſt une fois livré, ne produit plus que dégoûts, chagrins, amertumes & miſeres?

C'eſt dans de ſemblables deſcriptions qu'Homere eſt vraiment admirable, vraiment divin, vraiment Homere.

Les Allégories ſont toujours agréables, utiles, & mêmes néceſſaires dans la Poëſie Epique, qui étant fondée ſur des fictions, ne vit & ne ſe ſoutient que par elles.

Là, pour nous enchanter, tout eſt mis en uſage,
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage;
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre,
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, aggrandit toutes choſes,

Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes Vaiſſeaux, par le Vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés,
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune;
Mais que Junon conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les Flots les reſtes d'Ilion;
Qu'Eole en ſa faveur, les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les priſons d'Eolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant ſur la Mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les Vaiſſeaux, des Syrtes * les arrache;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur;
La Poeſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.

Boileau, Art Poët.

* Bancs de ſable.



Section VI.

De la Morale.

L'Epopée ne couvre pas cependant toujours ses instructions du voile allégorique. Le Poëte se donne quelquefois la liberté de prendre ouvertement le ton dogmatique, ou plutôt, (ce qui vaut beaucoup mieux) il le fait prendre à ses Personnages. Les traits de Morale, insérés à propos & sans affectation pédantesque, sont des flambeaux qui éclairent l'esprit ; mais il faut sçavoir les placer, les exposer dans un jour qui les rende agréables & les distribuer avec œconomie. Il n'y a peut-être rien dans tout le Poëme épique qui demande plus de précaution, de ménagement & de prudence. L'Esprit humain en général n'aime point le ton pédagogue, sur tout dans un Poëte : tout au plus lui passe-t'il quelques Réflexions vives & courtes, semblables à celles dont j'ai donné des exemples, en parlant des Vers composés de Maximes coupées & sententieuses. Rousseau ne vouloit pas que

Son Apollon Moral
S'embeguinât du Bonnet Doctoral.

On goûte cependant beaucoup ces longues moralités dont le Télémaque eſt rempli, mais c'eſt que M. de Fenelon a ſçû, avec un art tout divin, verſer les fleurs à pleines mains ſur tous les ſujets qu'il a traités. La Morale ſous ſa plume, ceſſe d'être Morale ; c'eſt à-dire, qu'elle perd cette ſéchereſſe, cette froideur, cet air empeſé qui la rendent ſi dégoûtante. Sa Raiſon parée de toutes les Graces que la plus riante imagination peut lui prêter, parle toujours le langage du ſentiment ; on ſent aller au cœur tout ce qu'il dit, & l'eſprit reçoit toujours avec plaiſir ce qui eſt avoüé du cœur.

Au reſte, comme le Poëte Epique ſe propoſe d'être utile en amuſant, la Morale de l'Epopée doit être touchante, intéreſſante, pure & irréprochable ſur tout, enfin elle doit concourir avec toutes les autres parties du Poëme au deſſein général, qui eſt de rendre les hommes bons & vertueux.

Télémaque, dans l'Iſle de Calypſo, s'étoit laiſſé vaincre par l'attrait des plaiſirs : l'amour avoit empoiſonné ſon cœur, & lui faiſoit oublier inſenſiblement ſon honneur & ſa vertu. Il renonçoit déja ſans peine au bonheur de revoir Ithaque, Ulyſſe & Penelope, pour vivre ignoré de tout l'Univers, auprès de ſa chere Eucharis.

Le ſage Mentor qui veilloit ſur lui ſans ceſſe, voyoit avec douleur le progrès de cette paſſion funeſte ; il ne parloit plus à Télémaque, il jettoit ſeulement ſur lui de tems en tems des regards de compaſſion, il le traitoit comme ces malades déſeſperés auſquels on ſe contente de donner des larmes, parce que tous les ſecours ſeroient inutiles : mais l'amour vient lui-même détruire ſon ouvrage & rendre à Télémaque ſa vertu premiere, en le plongeant dans les plus affreuſes diſgraces. La Déeſſe Calypſo brûloit de la plus violente ardeur pour ce jeune Prince, elle s'apperçoit qu'elle n'eſt point aimée, & qu'une de ſes Nymphes lui ravit le cœur de ſon Amant; les fureurs de la jalouſie s'emparent alors de ſon ame, ſon courroux éclate en menaces & en imprécations, elle défend à ſes Nymphes de voir Télémaque & de lui parler, elle lui commande à lui-même de ſortir au plutôt de ſon Iſle ; elle jure par le Styx (ſerment toujours *inviolable*) de ne pas ſouffrir qu'il y reſte plus long-tems : Télémaque accablé de ce foudroyant arrêt, tombe dans un affreux déſeſpoir. Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même, ſans flatter ſa paſſion, & lui dit : „ Fils du ſage Ulyſſe, que les

„ Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment en-
„ core : c'eſt par un effet de leur amour
„ que vous ſouffrez des maux ſi horribles.
„ Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la
„ violence de ſes paſſions, n'eſt pas encore
„ ſage, car il ne ſe connoît point encore,
„ & ne ſçait point ſe défier de ſoi. Les
„ Dieux vous ont conduit, comme par la
„ main, juſqu'au bord de l'abîme, pour
„ vous en montrer toute la profondeur,
„ ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez
„ maintenant ce que vous n'auriez jamais
„ compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On
„ vous auroit parlé en vain des *trahiſons*
„ de l'Amour, qui flatte pour perdre, &
„ qui ſous une apparence de douceur, ca-
„ che les plus affreuſes amertumes. Il eſt
„ venu, cet enfant plein de charmes, par-
„ mi les Ris, les Jeux, & les Graces.
„ Vous l'avez vû, il a enlevé votre cœur,
„ & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer
„ enlever. Vous cherchiez des prétextes
„ pour ignorer la playe de votre cœur;
„ vous cherchiez à me tromper & à vous
„ flatter vous-même; vous ne craigniez
„ rien. Voyez le fruit de votre témérité:
„ vous demandez maintenant la Mort, &
„ c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte.
„ La Déeſſe troublée reſſemble à une *Fu-*

„ rie infernale. Eucharis brûle d'un feu
„ plus cruel que toutes les douleurs de la
„ Mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont
„ prêtes à s'entredéchirer ; & voilà ce que
„ fait le traître Amour qui paroît ſi doux.
„ Rappellez tout votre courage. A quel
„ point les Dieux vous aiment-ils, puiſ-
„ qu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin
„ pour fuir l'amour, & pour revoir votre
„ chere Patrie ? Calypſo elle-même eſt
„ contrainte de vous chaſſer ; le Vaiſſeau
„ eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter
„ cette Iſle, où la Vertu ne peut ha-
„ biter ?

Il faut avoüer qu'une Morale auſſi conſo-
lante & auſſi pathetique, eſt bien propre à
combattre le pouvoir des plus violentes
paſſions. Heureux les jeunes cœurs livrés à
des penchans funeſtes, s'ils trouvoient des
Mentors ou plutôt des Fenelons, pour les
rappeller à la vertu !

Comme le Livre de M. de Fenelon a
été compoſé pour l'inſtruction d'un Prince,
deſtiné par ſa naiſſance à porter une des
plus brillantes Couronnes de l'Europe, il
eſt ſemé d'une infinité de leçons importan-
tes pour le Gouvernement d'un grand Etat.
Quelle équitable & ſage Politique eſt déve-
loppée preſque par tout ! Quels principes

d'humanité ! quelles excellentes maximes ! quelles ſalutaires inſtructions Mentor ne donne-t'il pas à Idomenée ! Tous les moyens de faire fleurir le Commerce, de faire naître l'abondance au ſein des Villes ; d'entretenir la paix avec ſes Voiſins, en ne leur donnant aucun ombrage, & d'aſſurer à jamais la félicité des Peuples ; en un mot, tout le grand art de régner eſt contenu dans ce Livre admirable.

Le Vaiſſeau de Télémaque étant prêt d'arriver au terme déſiré, eſt obligé de relâcher dans une petite Iſle déſerte & ſauvage pour attendre le vent. Dans le même tems un Vaiſſeau plein de Phéaciens vint y relâcher pour le même ſujet. Parmi tous ces Etrangers, Télémaque en remarqua un, dont l'air noble & majeſtueux, le ſaiſiſſoit d'un reſpect extraordinaire ; il l'aborda, il en reçût un accueil aſſez froid ; il ne ceſſoit cependant de le conſidérer fixement, & ne pouvoit comprendre l'interêt qui lui parloit pour cet inconnu, plus il le regardoit, & plus il ſe ſentoit émû & tranſporté. C'étoit la Nature dont la voix ſe faiſoit entendre au fond de ſon cœur. Cet Etranger étoit Ulyſſe. Mentor qui le reconnut, imita ſa prudence, & en fit myſtere à Télémaque. Il n'étoit pas tems encore de découvrir ce ſecret.

„ Cet inconnu (diſoit Télémaque à
„ Mentor,) m'a répondu comme un hom-
„ me qui écoute à peine ce qu'on lui dit,
„ & qui eſt plein d'amertume. Je plains
„ les malheureux depuis que je le ſuis, &
„ je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet
„ homme, ſans ſçavoir pourquoi. Il m'a
„ aſſez mal reçû. A peine a-t'il daigné
„ m'écouter & me répondre. Je ne puis
„ ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes
„ maux.

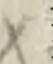
Mentor qui ne perdoit jamais l'occaſion de recommander à Télémaque l'interêt des Peuples qu'il devoit gouverner un jour, lui répondit.

„ Voilà à quoi ſervent les malheurs de
„ la vie; ils rendent les Princes modérés
„ & ſenſibles aux peines des autres. Quand
„ ils n'ont jamais goûté que le doux poi-
„ ſon des proſpérités, ils ſe croyent des
„ Dieux, ils veulent que les Montagnes
„ s'applaniſſent pour les contenter, ils
„ comptent pour rien tous les hommes;
„ ils veulent ſe joüer de la Nature entiere.
„ Quand ils entendent parler de ſouffran-
„ ces, ils ne ſçavent ce que c'eſt: c'eſt un
„ ſonge pour eux; ils n'ont jamais vû la
„ diſtance du bien & du mal; l'infortune
„ ſeule peut leur donner de l'humanité,

„ & changer leur cœur de rocher en un
„ cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils
„ ſont hommes & qu'ils doivent ménager
„ les autres hommes qui leur reſſemblent.
„ Si un inconnu vous fait tant de pitié, par-
„ ce qu'il eſt comme vous errant ſur ce ri-
„ vage ; combien devrez-vous avoir plus
„ de compaſſion pour le Peuple d'Ithaque,
„ lorſque vous le verrez un jour ſouffrir !
„ Ce Peuple que les Dieux vous auront
„ confié, comme on confie un Troupeau
„ à un Berger, ſera peut-être malheureux
„ par votre ambition, ou par votre faſte,
„ ou par votre imprudence ; car les Peu-
„ ples ne ſouffrent que par les fautes des
„ Rois, qui devroient veiller pour les em-
„ pêcher de ſouffrir.

Que la Raiſon ſeroit aimable, ſi elle étoit toujours ainſi ornée ! on croit entendre parler un Dieu, ou du moins un homme inſpiré. En vérité le Télémaque eſt un Livre qu'on ne ſçauroit trop lire & trop goûter.

Quelle nobleſſe & quelle ſublimité dans ces Refléxions que ſaint Loüis fait faire à Henri IV. ſur la punition des mauvais Rois dans les Enfers !



Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie ;
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie ;

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La Mort leur a ravi leurs grandeurs paſſageres,
Ce Faſte, ces Plaiſirs, ces Flatteurs mercenaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis, cachoit la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs ſupplices;
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans,
Fléaux du Monde entier, que leur fureur embraſe,
La Foudre qu'ils portoient, à leur tour les écraſe.

Lorſque la Morale de l'Epopée ſe préſente toute nue, c'eſt-à-dire, ſans être enveloppée de l'ingénieuſe écorce des Fables & des *Allégories*, il faut du moins qu'elle ſoit traitée d'une *maniere noble & intéreſſante*, & qu'elle ſoit revêtue de ces brillantes couleurs qui la rendent auſſi agréable qu'inſtructive.

SECTION VII.

Des Sentimens & des Passions.

CE sont les Sentimens qui distinguent les hommes, & qui élevent les Héros au-dessus de ce Vulgaire imbécile, grossier, méchant & méprisable, dont l'ame massive, assoupie dans d'épais organes & enveloppée dans de honteux préjugés, n'a jamais goûté cette Volupté pure, ces Plaisirs ravissans, ce charme inexprimable que les grands cœurs trouvent dans la pratique des Vertus utiles à l'humanité. Heureuse mille fois, quoiqu'on en dise, l'ame sensible & tendre! Les tourmens qu'elle éprouve quelquefois sont cruels, il est vrai, mais ces tourmens sont sa gloire, prouvent sa grandeur, & contribuent même à sa félicité. Ceci est paradoxal, mais vrai. Une ame qui porte ce caractere de sensibilité & de douceur, est la plus parfaite image de la Divinité; tous nos respects, tous nos hommages lui sont dûs, toute notre admiration lui doit être acquise. Puisque les hommes aveugles & insensés vouloient rendre à d'autres hommes les honneurs divins, ce n'étoit ni Jupiter, ni

ni Mars, ni Hercule, c'étoit Trajan, c'étoit Titus qu'il falloit adorer.

Un Héros tel que je me le répréſente; ne ſeroit-il (malgré le témoignage équivoque de l'Hiſtoire) qu'une belle chimere? Je n'oſe le croire.

Les Poëtes dans leurs fictions en ont quelquefois fourni le modele. Auroient-ils eux-mêmes peint leur ame dans leurs propres écrits?

Ouvrons la Henriade de M. de Voltaire. Quelle grandeur d'ame! quelle nobleſſe de Sentimens! quelle clemence! quelle généroſité dans le Héros de cet admirable Poëme? Quelqu'un qui penſe & qui ſent, peut-il lire, ſans tranſport, ce morceau divin où le Poëte, après avoir expoſé l'état affreux où la famine avoit réduit les déplorables Habitans de la Ville de Paris, ajoute:

Juſqu'aux Tentes du Roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fût touché, ſes entrailles s'émûrent;
Sur ce Peuple infidéle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t'il, Dieu qui lis dans les cœurs.
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe!
Je puis lever vers toi mes innocentes mains.

Tu le ſçais , je tendois les bras à ces mutins ,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes ;
Que Mayenne, à ſon gré, s'immole ces Victimes ;
Qu'il impute, s'il veut , des déſordres ſi grands ,
A la néceſſité , l'excuſe des Tyrans ;
De mes Sujets ſéduits qu'il comble la miſere ;
Il en eſt l'Ennemi , j'en dois être le Pere ,
Je le ſuis ; c'eſt à moi de nourrir mes Enfans ,
Et d'arracher mon Peuple à ces Loups dévorans ;
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dûſſai-je , en le ſauvant, perdre mon Diadême ,
Qu'il vive , je le veux , il n'importe à quel prix ,
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis ;
Et ſi trop de pitié me coûte mon Empire ,
Que du moins ſur ma Tombe un jour on puiſſe lire ;
» Henri de ſes Sujets Ennemi généreux ,
» Aima mieux les ſauver, que de régner ſur eux.

Ce généreux trait de clemence lui gagna les cœurs de tous ſes Sujets !

Après la Victoire remportée à Ivry.

Henri Victorieux , voyoit de tous côtés
Les Ligueurs ſans deffenſe , implorant ſes bontés;
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :

Les Manes des Bourbons dans les airs deſcendirent;
Louis au milieu d'eux, du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſçauroit uſer de la Victoire,
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.
Ses Soldats près de lui, d'un œil plein de corroux;
Regardoient ces Vaincus échappés à leurs coups;
Les Captifs, en tremblant, conduits en ſa préſence,
Attendoient leur Arrêt dans un profond ſilence;
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés, avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où regnoient à la fois la douceur & l'audace:
Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais,
Reſter mes Ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoiſſez un Maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Eſclaves de la Ligue, ou Compagnons d'un Roi,
Allez trembler ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de Bataille, au ſein de la Victoire,
On voit, en un moment, ces Captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne,

Et s'honorant déja du nom de ses Soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le Roi, de tous côtés, fait cesser le carnage;
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage;
Ce n'est plus ce Lion, qui tout couvert de sang,
Portoit, avec l'effroi, la mort de rang en rang;
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre;
Fait succéder le calme aux horreurs de la Guerre,
Console les Vaincus, applaudit aux Vainqueurs,
Soulage, récompense & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la Lumiere étoit presque ravie,
Par ses ordres humains, sont rendus à la vie;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un Pere attentif, il étend tous ses soins.

Quel spectacle charmant pour saint Louis & pour tous ces Manes bienheureux des Bourbons! quelle dût-être leur joye, quand ils virent *leur illustre Fils* se rendre si digne d'eux par sa valeur, & plus encore par sa clemence!

L'expression de ces Sentimens de grandeur & de bonté dans un Héros, fait couler des larmes de joye, & pénetre l'ame d'admiration & d'amour.

Pour moi, si j'avois à composer un Poëme sur quelques-unes des grandes actions de Louis XIV. par exemple, je ne choisi-

rois pour mon ſujet, ni la rapide conquête de la Franche-Comté, ni le glorieux paſſage du Rhin, ni la priſe de Namur, à la vûe de l'Armée formidable des Ennemis; j'irois plutôt chercher un de ces traits de clemence & de générosité, tels que celui-ci, que Madame de Sévigné raconte avec ſa grace & ſa légereté ordinaires.

„ Le Roi demanda à Monſieur qui re-
„ venoit de Paris; eh-bien, mon Frere,
„ que dit-on à Paris? Monſieur lui dit, on
„ parle fort de ce pauvre Marquis (de Vil-
„ leroi, qui venoit d'être exilé) & qu'en
„ dit-on? on dit que c'eſt qu'il a voulu parler
„ pour un autre malheureux; & quel mal-
„ heureux, dit le Roi? pour le Chevalier
„ de Lorraine, dit Monſieur. Mais, dit le
„ Roi, y ſongeriez-vous encore à ce Che-
„ valier de Lorraine? vous en ſouciez-
„ vous? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui
„ vous le rendroit? En vérité, répondit
„ Monſieur, ce ſeroit le plus ſenſible plai-
„ ſir que je pûſſe recevoir en ma vie: oh
„ bien, dit le Roi, je veux vous faire ce
„ préſent; il y a deux jours que le Cour-
„ rier eſt parti, il reviendra, je vous le re-
„ donne, & veux que vous m'ayez toute
„ votre vie cette obligation, & que vous
„ l'aimiez pour l'amour de moi. Je fais

„ plus ; car je le fais Marêchal de Camp
„ dans mon Armée. Là-dessus, Monsieur
„ se jette aux pieds du Roi , lui embrasse
„ long-tems les genoux , & lui baise une
„ main avec une joie sans égale. Le Roi le
„ releve, & lui dit : Mon Frere, ce n'est
„ pas ainsi que des Freres se doivent em-
„ brasser, & l'embrasse fraternellement.

Ce trait, dans sa noble simplicité, est plus glorieux, selon moi, que les plus éclatantes Victoires.

Comme l'admiration & l'amour sont les deux principales *Passions* que l'Epopée se propose d'exciter, le Héros du Poëme épique ne sçauroit témoigner trop de grandeur d'ame, ni trop se caractériser par ces traits de clemence & de générosité qui charment & entrainent tous les cœurs.

Je n'aime point dans l'Iliade, qu'Achille, indigné de l'affront qu'il a reçû d'Agamemnon, fasse d'horribles imprécations contre tous les Grecs, & souhaite qu'eux & les Troyens puissent s'entre-détruire mutuellement.

Ce souhait indigne, répréſente fort bien les violens transports de la colere d'Achille, mais il dégrade son cœur, il révolte l'humanité.

A vûë de pays, & sans trop approfon-

dir cette queſtion, je crois que le principal Héros d'un Poëme épique, doit être vertueux, que toutes ſes vûes, toutes ſes démarches, toutes ſes actions doivent tendre à inſpirer aux hommes l'amour de la Vertu; mais en même-tems, le Poëte pour inſpirer l'horreur du Vice, doit produire avec art quelque Perſonnage vicieux, dont le caractere forme un tableau contraſtant avec celui du Héros principal. Ainſi, dans l'Iliade, Hector que je regarde comme le principal Héros du Poëme, quoiqu'il périſſe à la fin malheureuſement ſous les coups d'Achille; Hector, dis-je, eſt un Prince généreux, équitable, vaillant, bon Fils, bon Pere, Mari fidele, &c. Paris au contraire, eſt un injuſte raviſſeur, un homme voluptueux, & le plus lâche de tous les Guerriers. Therſite encore eſt un de ces vils Mortels, ſans honneur & ſans Sentimens: Son caractere eſt remarquable par ſon oppoſition avec celui d'Achille.

Le Héros de l'Enéide eſt un homme pieux, tendre & compatiſſant, qui s'expoſe à mille dangers pour accomplir l'ordre des Dieux. Mezence eſt un brutal & un impie, qui brave les Dieux, & qui tyranniſe les hommes.

Je n'ai pas beſoin de faire remarquer

l'oppoſition qui regne entre le caractere de Bourbon, & celui de Mayenne dans la Henriade.

C'eſt la même choſe dans le Taſſe. Quelle générosité ! quelle réſignation aux ordres du Ciel ! quelle valeur éclairée dans Godefroy de Boüillon ! Quelle férocité ! quelle barbarie ! quelle vaillance fougueuſe & meurtriere dans Aladin, Soudan de Jeruſalem, & dans l'impitoyable Argant !

Tous ces caracteres différens ſe manifeſtent par différentes Paſſions ; ainſi l'Epopée admet mille Paſſions diverſes, & l'art du Poëte conſiſte à les traiter de maniere à inſpirer de l'amour pour celles qui ſont aimables, & de l'horreur pour celles qui ſont contraires à l'humanité.

Le Héros principal de chaque Poëme doit avoir quelque Vertu, ou quelque Paſſion dominante qui le diſtingue du Héros d'un autre Poëme. Ainſi Enée dans l'Enéïde, & Ulyſſe dans l'Odyſſée ſont tous deux prudens, tous deux vaillans, tous deux pieux : mais la diſſimulation & la conſtance dans les traverſes, déterminent le caractere d'Ulyſſe, & la Piété celui d'Enée.

SECTION

Section VIII.

Du Style de l'Epopée.

LE Style doit s'accommoder au ſujet ; il doit par conſéquent être noble, élevé, magnifique dans l'Epopée. C'eſt le ſublime majeſtueux qui doit régner dans la narration. Virgile eſt le premier qui ait ſçû parfaitement prendre & ſoutenir, d'un bout à l'autre de ſon Poëme, *le véritable ton épique*. Toutes ſes penſées ſont juſtes, nobles, naturelles, brillantes & ſagement ſublimes ; ſes expreſſions choiſies, ſans être recherchées, ſemblent faites les unes pour les autres, & donnent à ſes Vers une grace, un nombre, une harmonie qui enchantent. Ses Peintures vives & animées ont une bienſéance qui manque quelquefois à celles d'Homere, lequel ne fait point difficulté de deſcendre dans certains détails un peu bas, & de préſenter aux yeux certains tableaux dégoûtans. C'étoit, dit-on, le goût de ſon ſiécle.

Ce Pere de l'Epopée eſt d'ailleurs trop inégal. Tantôt il s'élance au plus haut des Cieux, tantôt il tombe, & rampe honteu-

ſement ſur la Terre ; mais que ne lui devons-nous pas, puiſqu'il a formé Virgile par ſes exemples?

Milton eſt d'une ſublimité raviſſante, quelquefois ſujette aux chûtes.

La Henriade eſt de tous les Poëmes Epiques modernes, celui qui reſſemble le plus à l'Eneïde & par ſa ſtructure, & par ſa Verſification noble & harmonieuſe.

Avant d'entrer dans aucun détail, voici un échantillon de cette Verſification admirable ; c'eſt *l'horrible Priere de l'Aſſaſſin de Henri III.* & le Portrait du Fanatiſme caracteriſé par ſes abominables effets.

Dieu qui venges l'Egliſe, & punis les Tyrans,
Te verra-t'on ſans ceſſe accabler tes Enfans ?
Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains impures,
Favoriſer le Meurtre, & bénir les Parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver.
Contre tes Ennemis daigne enfin t'élever.
Détourne loin de nous la *Mort* & la *Miſere* ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
Viens, des Cieux enflammés abbaiſſe la hauteur;
Fais marcher devant toi l'Ange Exterminateur,
Deſcens, & d'une main de cent foudres armée ;
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilege Armée ;

Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent, comme la feuille, éparſe au gré des vents,
Et que ſauvés par toi nos Ligueurs Catholiques,
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.
La Diſcorde attentive, en traverſant les Airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers;
Elle amene à l'inſtant de ces Royaumes ſombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des Ombres.
Il vient. Le Fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçû dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Rabba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidoit les Deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloch, leur Dieu, des Meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain:
Dans le cœur de ſa Fille il conduiſit ſa main;
C'eſt lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes Forêts il habita long-tems;
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens;

Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druy-
des.
Du haut du Capitole, il crioit aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.

De l'Expoſition du Sujet de l'Epopée.

Un Poëte ſage & prudent, qui veut ſe rendre ſes Lecteurs favorables, doit uſer d'abord du ton le plus modeſte, & annoncer ſon Sujet avec une aimable & piquante ſimplicité. C'eſt une maxime reconnue de tout le monde, qu'il vaut mieux promettre peu & donner beaucoup, que de promettre beaucoup & de donner peu. Il y a dans tout cela cependant des meſures à obſerver. Si le Poëte promet trop, le Lecteur pénétrant, qui prévoit qu'on ne lui tiendra point parole, ſe révolte & regarde avec indignation l'impudence de l'Auteur; mais auſſi s'il promet trop peu, le Lecteur dédaigne de l'honorer de ſon attention; il ſe rebute, il s'ennuye, il s'endort déja par avance.

Si Boileau dit dans un endroit:

Que le début ſoit ſimple, & n'aït rien d'affecté;
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégaſe monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de Tonnerre;

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La Montagne en travail, enfante une Souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse, *
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux;
Je chante les Combats, & cet Hommepieux,
Qui des bords Phrygiens, conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les Champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant, ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les Miracles,
Du Deſtin des Latins prononcer les Oracles,
De Styx & d'Acheron, peindre les noirs torrens,
Et déja les Céſars dans l'Eliſée errans.

Le même Boileau dit ailleurs:

Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne laſſer ?
Faites choix d'un Héros propre à m'intéreſſer;
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, juſqu'aux défauts, tout ſe montre héroïque;

---

* Virgile.

Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être oüis ;
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre, ou Loüis ;
Non, tel que Polinice & ſon perfide Frere.
On s'ennuye aux Exploits d'un Conquérant vulgaire.

Il faut donc que le Poëte laiſſe entrevoir dans l'expoſition de ſon ſujet, que le Héros qu'il chante eſt propre à intereſſer, qu'il n'eſt point un Conquerant vulgaire, & que ſes faits ſurprenans ſont dignes d'être oüis.

Voici des exemples ; ils ſont plus inſtructifs que tous les préceptes du monde.

Exorde de l'Iliade d'Homere.

„ Chante, ma Muſe, la funeſte colere „ d'Achille qui accabla les Grecs de mille „ maux, qui précipita avant le tems ſur les „ rives du Styx, les généreuſes ames d'une „ infinité de Héros, & fit ſervir leurs corps „ de curée aux Chiens & aux Oiſeaux. „ (C'étoit cependant le deſſein de Jupiter „ que ces Héros exécutoient) tels furent „ les déplorables effets de la Diſcorde qui „ s'éleva entre Agamemnon leur Chef & „ l'illuſtre Fils de Pelée.

Exorde de l'Odyssée.

„ Muse, dis-moi, quel fût cet homme
„ prudent & rusé, qui après avoir renversé
„ les murs de Troye, erra long-tems sur
„ Terre & sur Mer, au gré des Vents &
„ du Destin irrité, parcourut différentes
„ Villes, & s'instruisit des Mœurs de leurs
„ Habitans. Ce Héros toujours accablé de
„ chagrins, n'étoit attaché à la vie, que
„ par le désir de ramener dans sa Patrie,
„ les Compagnons de sa fortune.

Exorde du Paradis Perdu de Milton.

„ Je chante la désobéissance du premier
„ Homme, & les funestes effets du fruit
„ deffendu, la perte d'un Paradis, & le
„ mal & la Mort triomphant sur la Terre,
„ jusqu'à ce qu'un Dieu Homme vienne ju-
„ ger les Nations, & nous rétablisse dans
„ le séjour bienheureux.

„ Divin Génie, Enfant du Très-Haut.
„ . . . . . . Dites-moi quelle cause enga-
„ gea nos premiers Peres à transgresser l'u-
„ nique Loi de leur Créateur, au milieu
„ du torrent de délices où son amour les
„ avoit placés. Quel Séducteur les entraîna

„ dans cette infâme révolte ? Ce fût le Ser-
„ pent infernal, ce fût lui dont la malice
„ animée par l'envie & par la vengeance,
„ trompa la Mere des Humains, & l'en-
„ veloppa dans fa ruine.

Exorde de la Jérufalem délivrée du Taffe.

„ Je chante cette Guerre que la piété fit
„ entreprendre, & ce Capitaine qui délivra
„ le faint Tombeau de Jefus-Chrift. Cette
„ glorieufe Conquête lui coûta bien des
„ travaux : il dût à fa valeur & à fa pruden-
„ ce le fuccès de fon entreprife. En vain
„ les Peuples unis de l'Afie & de l'Afrique
„ s'opposerent à fes armes : en vain les
„ Puiffances de l'Enfer fe déclarerent con-
„ tre lui ; aidé de la faveur du Ciel, il fur-
„ monta ces obftacles, & il fçût ramener
„ fous fes Etendarts, fes Compagnons éga-
„ rés.

„ O Mufe, ... infpire à mon cœur
„ une ardeur divine : donne de la nobleffe
„ à mes Chants, & daigne me pardonner,
„ fi dans cet Ouvrage, j'ofe quelquefois
„ parer la Vérité d'ornemens étrangers.
„ Tu connois le penchant des Hommes
„ pour ce qui leur paroît agréable : tu fçais
„ combien ils font fenfibles aux charmes

„ d'une élégante Poësie ; la Vérité, lorsqu'elle s'offre à eux sous une image riante, entraîne & soumet les plus indociles : c'est ainsi que nous présentons à un enfant malade les bords du vase, frottés d'une douce liqueur : trompé par cet innocent artifice, il avale la liqueur amere, & la santé qu'il recouvre devient le fruit de son erreur.

Le Tasse demande pardon d'avoir paré quelquefois la Vérité d'ornemens étrangers ; peut-être a-t'il reconnu l'abus du mêlange qu'il a fait en quelques endroits, à l'exemple de l'Arioste, des Fables du Paganisme avec les Vérités de notre Religion; mais il aura crû devoir se conformer à cet usage bizarre, dont on n'avoit pas encore osé s'écarter.

Le début du Poëme de Roland Furieux est vif, gai & galant.

„ Je chante les Dames & les Chevaliers, les Amours & les Combats, la galanterie, & la valeur de ces Guerriers qui vivoient au tems où les Sarrasins passerent d'Afrique en Europe, & firent tant de maux à la France. Agramant leur Roi, s'étoit vanté hautement, qu'il vangeroit sur l'Empereur Charlemagne, la mort de Trojan son pere : ce Prince poussé par

„ son ressentiment, & plein d'une ardeur
„ qu'inspire la bouillante jeunesse, fut ce-
„ lui qui engagea les Infidéles dans cette
„ guerre. Je raconterai aussi de Roland des
„ choses qui n'ont point encore été dites
„ ni en Vers ni en Prose. Je ferai voir de
„ quelle maniere l'Amour rendit insensé &
„ furieux ce Paladin, qui avoit été jusqu'a-
„ lors si sage ; pourvû néanmoins que celle
„ qui m'a mis presque au même état que lui,
„ & qui se plaît à affoiblir en moi chaque
„ jour, le peu de raison qui me reste,
„ veuille bien m'en laisser assez pour finir
„ mon entreprise.

Ce, *Pourvû néanmoins*, est une précaution admirable dans l'Auteur. Ce n'est pas en effet, lorsqu'on est amoureux, qu'il faut compter sur sa raison pour exécuter des entreprises d'une certaine difficulté ; aussi l'Arioste a-t'il mieux tiré parti de son imagination que de sa raison.

Au reste de tous les Poëmes épiques, le sien est peut-être celui dont l'Exorde pique & excite le plus la curiosité. Un Poete qui débute par dire :

Je chante les Dames & les Amours ;

Peut-il manquer d'être avidement dévo-

ré par le beau ſexe, & par tout Lecteur galant & poli ?

Il ſied mal de briller d'abord. C'eſt un défaut dans lequel tombent aiſément certains eſprits bouillans & peu judicieux, qui croyent en impoſer aux Lecteurs en faiſant d'abord un fracas étourdiſſant.

Un ancien Poëte Latin, nommé Stace, dans ſon Achilléide, commence par tirer de la trompette héroïque les ſons les plus éclatans, ſans s'embarraſſer ſi la ſuite répondra à un début ſi pompeux. „ Muſe, „ dit-il, entretiens-moi du magnanime pe- „ tit-Fils d'Eaque, de cet enfant dont la „ naiſſance fit trembler le Dieu qui lance le „ Tonnerre, &c.

Il faut être bien préſomptueux ou bien imprudent, pour s'annoncer d'abord ſur ce ton.

Des Deſcriptions.

Tout Poëte eſt Peintre & doit préſenter des Tableaux frappans. Les Deſcriptions & les Images ſont les plus beaux ornemens de la Poëſie, & ſur-tout de l'Epopée. C'eſt le triomphe du Style Poëtique, c'eſt-là qu'il paroît dans toute ſa ſplendeur & dans toute ſa vivacité.

EXEMPLES.

Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots;
Soudain de mille cris le bruit épouventable,
Vint arracher ſes ſens à ce calme agréable;
Il ſe leve, il regarde, il voit de tous côtés,
Courir des Aſſaſſins à pas précipités;
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes;
Son Palais embraſé, tout un Peuple en allarmes,
Ses Serviteurs ſanglans, dans la flâme étouffés,
Les Meurtriers en foule au carnage échauffés;
Criant à haute voix; » qu'on n'épargne per-
» ſonne;
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui
» l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny;
Il apperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon Parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Henriade, *Chant II.*

Quelle force & quelle expreſſion! Le Lecteur croit voir tout ce carnage, tous ces affreux déſordres; il ne ſe trompe point,

il les voit en effet auſſi diſtinctement que s'ils étoient exposés à ſes yeux.

Mais quelle vivacité ! quel feu ! quelle rapidité de pinceau dans ce Tableau magnifique, où le Poëte nous repréſente l'Aſſaut que le Roi vint livrer à la Ville de Paris, pendant que les Etats de la Ligue étoient aſſemblés ?

Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance ;
Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer avec le feu volent de toutes parts,
Des mains des Aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages.
On voit les Bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés ;
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.

. . . .

. . . .

On entendoit gronder ces Bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables ;
Le ſalpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embraſe & s'écarte ſoudain :

La Mort en mille éclats en ſort avec furie.
Avec plus d'art encore & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſçû renfermer,
Des foudres ſoûterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le Soldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des Bataillons entiers, par ce nouveau Tonnerre,
Dans les airs emportés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là, qu'à ſon Trône, il brûle de courir.
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'Enfer eſt ſous leurs pas, la Foudre eſt ſur leurs têtes;
Mais la Gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.

. . . .
. . . .

Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts.
Sur ces morts entaſſés, ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent;
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte, il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lis les Enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi:
Ils ſemblent reſpecter leur Vainqueur & leur Roi:
Ils cedoient; mais Mayenne à l'inſtant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs Bataillons ſerrés preſſent de toutes parts,
Ce Roi, dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.

. . . .

. . . .

Alors on n'entend plus ces Foudres de la Guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la Terre.
Un farouche ſilence, enfant de la Fureur,
A ces bruyants éclats ſuccede avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes Ennemis chacun s'ouvre un paſſage:
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce Rempart teint de ſang, Théâtre de la Mort.
Dans ſes fatales mains, la Victoire incertaine,
Tient encor près des Lys l'Etendart de Lorraine.
Les Aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois Victorieux & cent fois terraſſés,
Pareils à l'Ocean pouſſé par les Orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes Rivages.

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi Grands, qu'en cet Aſſaut fatal;
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, Maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

. . . .

Eſſex monte à la Bréche où combattoit d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux Remparts de Troye, on peint les demi-Dieux;
Leurs Amis tous ſanglans ſont en foule autour d'eux;
François, Anglois, Lorrains, que la Fureur aſſemble;
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient enſemble.

. . . .

Long-tems Bourbon, *Mayenne*, Eſſex & ſon Rival,
Aſſiégeans, Aſſiégés, font un carnage égal.
Le Parti le plus juſte eût enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage.

Les

Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus :
Ils quittent les Remparts, ils tombent éperdus.
. . . .
. . . .
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les Fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du Soldat effrené la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point. Son vol impétueux
Poursuivoit l'Ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa Victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte.
Il franchit les Fauxbourgs, il s'avance à la Porte.
Compagnons, apportez & le fer & les feux ;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Je crois que les Admirateurs idolâtres des Anciens, auroient bien de la peine à nous faire voir dans Homere quelque Tableau plus brillant, plus animé que celui-ci. Quel art dans toutes ces Descriptions admirables des effets des Mines, des éclats de Bombes, &c.

Description du Combat de Tancrede & d'Argant, dans la Jérusalem délivrée.

„ Tancrede & son Adversaire fondi-

„ rent-l'un ſur l'autre. Leurs lances, quoi-
„ que d'une groſſeur déméſurée, volerent
„ en mille éclats : le fer dont ils s'atteigni-
„ rent, fit ſortir de leurs armes un nombre
„ infini d'étincelles ; le bruit du coup qu'ils
„ ſe porterent, fit retentir au loin les
„ échos ; la terre qui les ſoûtenoit, frémit
„ ſous leurs pas. L'un & l'autre cependant
„ plus inébranlables qu'un rocher, reſte-
„ rent fermes dans la ſelle ; mais leurs che-
„ vaux moins vigoureux ne pûrent ſoûte-
„ nir un ſi rude choc, ils furent tous deux
„ renverſés. Ces Guerriers redoutables ſe
„ débarraſſant promptement des étriers,
„ vinrent auſſi-tôt ſe charger l'épée à la
„ main, avec une égale furie. Tout ce que
„ l'art & l'adreſſe, jointe à la force & au
„ courage, peuvent employer, fût prati-
„ qué dans ce combat. Tancrede, ſur-tout,
„ plus léger & plus adroit que ſon ennemi,
„ ſçût profiter de cet avantage ; car faiſant
„ ſemblant de le vouloir frapper en d'au-
„ tres endroits, il le bleſſa d'abord d'un
„ coup de taille dans les flancs, & d'un
„ coup de pointe enſuite entre l'épaule &
„ le bras. Un Ours qui vient d'être bleſſé
„ par des Chaſſeurs, & qui ſe jette de rage
„ au travers des épieux, n'eſt pas ſi terri-
„ ble que le devint Argant, lorſqu'il vit

„ ſon ſang couler. Tancrede eut beſoin de
„ toute ſon adreſſe, pour parer les coups
„ redoublés que le furieux Circaſſien fit
„ pleuvoir ſur lui. Il ne ſongea aſſez long-
„ tems qu'à ſe tenir ſur la défenſive, pour
„ voir ſi la fureur du Sarraſin ne ſe rallen-
„ tiroit point. Mais à la fin ayant été bleſſé
„ lui-même, & concevant le danger iné-
„ vitable auquel il s'expoſoit, il ſe livra à
„ la même fureur qui s'étoit emparé de ſon
„ ennemi. L'adreſſe & la ruſe furent alors
„ négligées ; la rage & la plus extrême co-
„ lere tinrent lieu de toutes les régles. Les
„ Spectateurs de ce combat effroyable,
„ gardoient de part & d'autre un profond
„ ſilence ; faiſis d'étonnement & d'hor-
„ reur, il ne leur échappoit aucune parole,
„ ils ne faiſoient aucun mouvement. Déja
„ la terre, autour des deux Combattans,
„ étoit couverte des débris de leurs armes :
„ Déjà l'un & l'autre de ces Guerriers,
„ trempé de ſueur & de ſang, commençoit
„ à s'affoiblir, lorſque la nuit, déployant
„ ſes voiles ſombres, vint interrompre
„ leur combat.

Description d'une Course de Chars, dans Télémaque.

C'est Télémaque lui-même qui fait ce récit.

„ On commença les Courses de Chariots
„ que l'on distribua au sort. Le mien se trou-
„ va le moindre pour la légereté des roues
„ & pour la vigueur des chevaux. Nous
„ partons. Un nuage de poussiere vole &
„ couvre le Ciel. Au commencement je
„ laissai les autres passer devant moi ; un
„ jeune Lacédémonien, nommé Crantor,
„ laissoit d'abord tous les autres derriere
„ lui. Un Crétois, nommé Policléte, le
„ suivoit de près. Hippomaque, parent
„ d'Idomenée, qui aspiroit à lui succeder,
„ lâchant les rénes à ses chevaux fumans
„ de sueur, étoit tout panché sur leurs crins
„ flottans ; & le mouvement des roues de
„ son Chariot étoit si rapide, qu'elles pa-
„ roissoient immobiles comme les aîles d'un
„ Aigle qui fend les airs. Mes chevaux
„ s'animerent, & se mirent peu à peu en
„ haleine ; je laissai loin derriere moi, pres-
„ que tous ceux qui étoient partis avec
„ tant d'ardeur. Hippomaque pressant trop
„ ses chevaux, le plus vigoureux s'abbatit,

„ & ôta, par sa chûte à son Maître, l'espé-
„ rance de régner.

„ Polyclete se penchant trop sur ses che-
„ vaux, ne pût se tenir ferme dans une se-
„ cousse; il tomba, les rénes lui échappe-
„ rent, & il fût trop heureux de pouvoir
„ éviter la mort. Crantor voyant avec des
„ yeux pleins d'indignation, que j'étois
„ tout auprès de lui, redoubla son ardeur:
„ tantôt il invoquoit les Dieux & leur pro-
„ mettoit de riches offrandes; tantôt il par-
„ loit à ses chevaux pour les animer: il
„ craignoit que je ne passasse entre la bor-
„ ne & lui; car mes chevaux mieux ména-
„ gés que les siens, étoient en état de le de-
„ vancer: il ne lui restoit plus d'autre res-
„ source que celle de me fermer le passage.
„ Pour y réussir, il hazarda de se briser
„ contre la borne; il y brisa effectivement
„ sa roue. Je ne songai qu'à faire promp-
„ tement le tour, pour n'être pas engagé
„ dans son désordre, & il me vit un mo-
„ ment aprés au bout de la carriere. Le
„ Peuple s'écria encore une fois: *Victoire*
„ *au Fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux*
„ *destinent à régner sur nous.*

Quel Tableau plein d'horreur, que celui où Virgile nous peint le carnage & le désordre qui régnoient dans le Palais de Priam,

lorſque les Grecs introduits dans la Ville de Troye par le funeſte artifice du perfide Sinon, y porterent le fer & le feu!

C'eſt Enée qui parle à Didon.

„ Attirés par des cris affreux, nous vo-
„ lons au Palais de Priam. C'eſt-là, que le
„ combat étoit le plus échauffé. Tout pa-
„ roiſſoit calme dans la Ville, en compa-
„ raiſon de ce tumulte épouventable. Nous
„ voyons les Grecs ſe précipiter en foule
„ de ce côté, & aſſiéger la porte avec fu-
„ reur, en ſe couvrant la tête de leurs bou-
„ cliers. Les échelles ſont dreſſées contre
„ les murs; ils grimpent même ſur les po-
„ teaux & les jambages des Portes, parant
„ d'une main les traits avec le bouclier, &
„ de l'autre ſe cramponnant aux linteaux.

„ Les Troyens pour ſe défendre, briſent
„ & renverſent les Tours & les toîts; ce
„ ſont là les armes que le déſeſpoir leur
„ fournit dans cette affreuſe extrémité où
„ la mort les environne de toutes parts; ils
„ font rouler ſur les Grecs les débris en-
„ flammés des poûtres dorées, antiques or-
„ nemens des Palais de leurs Peres; des
„ Bataillons épais s'avancent pour garder
„ les Portes, & ſoutenir le choc des Aſſié-
„ geans . . . . . . Les pierres, les traits
„ volent ſans ceſſe de toutes parts.

„ Pyrrhus lui-même tout hérissé de fer, „ combattoit à l'entrée du Palais. L'airain „ dont il est couvert, le fait briller d'un hor- „ rible éclat. Tel qu'en un beau jour du „ Printems, un Serpent nourri du suc de „ fenoüil, ayant dépouillé sa vieille peau „ ternie par la gelée & les frimats de l'hi- „ ver, reprend avec une nouvelle peau, „ une nouvelle jeunesse, fait briller au So- „ leil les écailles dont son dos est revêtu, „ & darde de tous côtés sa langue à trois „ pointes.

„ Avec Pyrrhus arrivent Periphas & „ le vaillant Automedon, Cocher d'A- „ *chille*, & toute la jeunesse de Scyros. „ Ils mettent le feu aux toîts. Pyrrhus „ lui-même à leur tête, une hache à la „ main, brise gonds, verroux, serrures, „ & fait une large ouverture à la porte. . . „ . . . Cependant l'intérieur du Palais se „ remplit de tumulte & d'effroi; on n'en- „ tend que des gémissemens, des cris & „ des hurlemens affreux que des femmes „ plaintives poussent jusqu'aux Cieux. Les „ Meres éperdues, égarées, courent de „ tous côtés dans ces vastes appartemens; „ d'autres s'attachent aux portes qu'elles „ tiennent étroitement embrassées. Pyr- „ rhus presse l'attaque avec cette violence

„ qu'il tenoit de ſon pere ; ni barrieres, ni
„ gardes ne peuvent ſoutenir ſes efforts re-
„ doublés ; la Porte ébranlée à coups de
„ bélier, eſt enfoncée & tombe avec un
„ fracas épouventable ; alors on s'ouvre un
„ paſſage à main armée ; les Grecs ſe ré-
„ pandent par-tout, égorgent les premiers
„ qui veulent ſe défendre, & rempliſſent
„ le Palais de leurs nombreux Soldats. *Tel*
„ un fleuve furieux ayant rompu ſes digues,
„ ſe déborde au milieu des Campagnes,
„ & entraîne avec violence les étables &
„ les troupeaux. J'ai vû moi-même le bar-
„ bare Pyrrhus enyvré de ſang, & les deux
„ Atrides combattant à la *Porte ; j'ai* vû
„ Hécube & ſes cent Brus & le Roi Priam
„ ſe réfugier à l'ombre des Autels . . . .
„ . . . Tout ce qui n'eſt point dévoré par
„ *les flammes tombe ſous la* puiſſance des
„ Vainqueurs.

„ Peut-être, Grande Reine ! Voudrez-
„ vous ſçavoir quel fût le deſtin du Roi
„ Priam ? Lorſque ce reſpectable Vieillard
„ vit le ſort de la malheureuſe Troye, &
„ ſon propre Palais enfoncé ſervir de théa-
„ tre aux fureurs de ces Loups raviſſans, il
„ oſa couvrir ſes membres tremblans d'une
„ peſante armure, & aller affronter la
„ Mort au milieu des Bataillons ennemis.

„ Hécube

„ Hécube voyant cette résolution déseſpé-
„ rée, ſe jetta au-devant de lui, en s'é-
„ criant: *Cher & miſérable Epoux! Quelle*
„ *fureur vous inſpire cet aveugle deſſein?*
„ *où courez-vous? au nom des Dieux, gar-*
„ *dez de tenter un ſecours ſi funeſte. Helas!*
„ *quand mon cher Hector vivroit encore, il*
„ *ne pourroit plus nous défendre. Venez.*
„ *Cet Autel nous ſauvera tous, où nous pé-*
„ *rirons tous enſemble.* Elle dit, & l'entraî-
„ nant malgré lui, elle le plaça dans cet
„ azile qui eût dû être inviolable.

„ Cependant un des Fils de Priam, le
„ jeune Polite échappé aux coups de la main
„ ſanguinaire de Pyrrhus, fuyoit de cham-
„ bre en chambre à travers le feu & le fer
„ des Ennemis. Le ſang qui ſort de ſes
„ bleſſures, coule de tous côtés ſur le mar-
„ bre de ces vaſtes Galleries. L'implacable
„ Pyrrhus s'acharne à le pourſuivre. Déja
„ il eſt prêt à le ſaiſir & à le percer de ſa
„ pique; enfin ce malheureux jeune hom-
„ me, épuiſé du ſang qu'il avoit perdu,
„ vient tomber mort aux pieds & à la vûe
„ de ſes parens. Priam, à ce ſpectacle, ne
„ peut retenir ſa colere & ſes tranſports,
„ quoiqu'il ſente que la mort en ſera le
„ fruit. *Barbare, s'écrie-t'il, qui viens de*
„ *rendre mes triſtes yeux témoins du meur-*

„ *tre de mon cher Fils ; (s'il eſt au Ciel*
„ *quelque Dieu vengeur des crimes) puiſſe-*
„ *t'il, pour prix de ta cruauté, te rendre*
„ *tous les maux dont tu accables mon*
„ *cœur paternel. Non, tu n'es pas fils*
„ *de cet Achille, dont tu te dis fauſſement*
„ *iſſu. Ce Guerrier n'en a pas agi ſi indigne-*
„ *ment envers moi ; au contraire, il a reſ-*
„ *pecté la douleur & les larmes d'un Pere*
„ *ſuppliant qui embraſſoit ſes genoux, il m'a*
„ *rendu le corps expiré de mon fils Hector,*
„ *& il m'a renvoyé en paix dans mes Etats.*
„ Ainſi parla le Vieillard, & d'une
„ main pouſſée par le déſeſpoir, il lança
„ contre Pyrrhus un foible trait qui ne fit
„ que rebondir & s'arrêter ſur la ſurface
„ de ſon bouclier. Pyrrhus lui répondit :
„ *Va donc, tout-à-l'heure, malheureux,*
„ *rapporter, toi-même à Achille mon Pere,*
„ *mes coupables exploits, & n'oublie pas de*
„ *lui dire, combien ſon Fils Neoptoleme **
„ *dégenere de ſa vertu.*
„ Il dit, & d'un bras accoutumé au
„ meurtre, il traîne aux pieds des Autels
„ ce Vieillard expirant, & nageant dans les
„ flots du ſang de ſon fils ; il le ſaiſit d'une

* Ou Pyrrhus, c'eſt le même.

„ main par les cheveux, & lui enfonce de
„ l'autre ſon épée dans le corps juſqu'à la
„ garde.

„ Ainſi périt le déplorable Priam, après
„ avoir vû Troye en cendres, & les murs
„ de Pergame renverſés. Tel fût l'indigne
„ ſort de ce ſuperbe Monarque de l'Aſie,
„ dont la domination s'étendoit autrefois
„ ſur tant de Peuples & de Provinces.

Ceux qui liront ce morceau dans l'Original, verront bien que je me borne ici à prendre le ſens & l'eſprit du Poëte, & que j'abandonne la lettre aux vrais Traducteurs.

Je vais encore traduire, ou plutôt paraphraſer avec la même liberté le récit de l'apparition d'Hector à Enée dans le même Poëme.

„ Je vis paroître en ſonge l'image du
„ vaillant Hector : ſon front abbatu étoit
„ chargé d'ennuis, ſes yeux verſoient des
„ larmes en abondance ; il étoit couvert
„ de ſang & de pouſſiere ; il portoit enco-
„ re aux pieds ces infames courroyes par
„ leſquelles il fût attaché au Char du Vain-
„ queur & traîné autour des murs de
„ Troye. Grands Dieux ! quel horrible
„ ſpectacle ! qu'il étoit différent de cet
„ Hector qui revint triomphant & chargé
„ des dépouilles d'Achille, ou qui la flam-

„ me à la main, embraſa les Vaiſſeaux des
„ Grecs ! ſa barbe épaiſſe & ſes cheveux
„ mêlés étoient ſouillés de ſang ; ſon corps
„ étoit couvert de ces coups pleins de
„ gloire qu'il reçut en combattant vaillam-
„ ment pour la défenſe de ſa Patrie. Il
„ me ſembla que touché de ſon malheur,
„ je lui adreſſois en pleurant ces triſtes paro-
„ les. *O toi, qui fus la gloire & le flam-*
„ *beau de la Dardanie, toi, le plus ſûr*
„ *& le plus ferme appui des Troyens ;*
„ *cher Hector ; d'où viens-tu ? Quels lieux*
„ *t'ont retenu caché depuis ſi long-tems ?*
„ *Nous te revoyons donc enfin. Tu viens*
„ *conſoler tes affligés Citoyens de leurs per-*
„ *tes & de tous leurs maux. Mais quel ſu-*
„ *jet inconnu défigure ainſi ce viſage autre-*
„ *jois ſi ſerein ? Pourquoi ces playes ? Pour-*
„ *quoi ce ſang ? Pourquoi ? . . . .*
„ Mais lui, ſans rien répondre à toutes
„ ces vaines queſtions, pouſſant du fond
„ du cœur de profonds gémiſſemens ; *Fuis*,
„ me dit-il, *malheureux Fils de Venus !*
„ *dérobe-toi à la fureur de ces flammes.*
„ *C'en eſt fait. L'Ennemi eſt introduit dans*
„ *ces Murs ; Troye eſt livrée à la ruine &*
„ *à la déſolation ; tu as fait aſſez pour*
„ *Priam & pour ta Patrie ; ſi Pergame*
„ *eût pû être défendu par un bras humain,*

„ *crois-moi, ce bras eût empêché sa destruc-*
„ *tion. Troye te recommande aujourd'hui*
„ *ses Sacrifices & ses Dieux ; prens-les*
„ *pour Compagnons de ta fuite & de ta for-*
„ *tune, cherche-leur un asile, tu le trou-*
„ *veras, tu bâtiras une nouvelle Troye*
„ *après avoir long-tems erré de mer en mer ;*
„ en achevant ces mots, il remit entre
„ mes mains les Bandelettes sacrées, &
„ l'image de la puissante Vesta, avec le
„ feu qui brûle éternellement sur les Au-
„ tels de cette Déesse, dans son Sanctuai-
„ re adorable.

Voici encore un autre tableau trop charmant, pour ne pas l'insérer ici.

Enée, pour obéir aux ordres des Dieux qui l'appelloient en Italie, s'étoit vû contraint de s'éloigner de l'aimable Didon, malgré tout l'amour dont cette Princesse brûloit pour lui, & dont elle lui avoit donné des preuves.

Le départ du Prince Troyen ayant réduit Didon au désespoir, elle s'étoit donné la mort.

Le Poëte feint qu'Enée étant descendu aux Enfers, & passant dans les Champs-Elisées pour y trouver son Pere, rencontre l'Ombre de cette Princesse.

„ Là, ceux que le cruel amour a fait

„ périr par ſon poiſon funeſte, ſont cachés
„ dans les détours obſcurs & dans les rou-
„ tes ſolitaires d'un Bois planté de Myr-
„ thes; les ſoucis amoureux ne les aban-
„ donnent pas même après la mort; . . ;
„ . . . . . . la Princeſſe de Phénicie;
„ nouvelle habitante de ce Bois ſombre;
„ promenoit de tous côtés ſes pas errans:
„ Enée du plus loin qu'il l'apperçut, &
„ qu'il pût la reconnoître à travers les
„ ombres épaiſſes . . . . . . laiſſa couler
„ des larmes de ſes yeux, & lui parla
„ avec une tendre affection. *Malheureuſe*
„ *Princeſſe*, dit-il, *ce n'étoit donc pas un*
„ *vain bruit? Le fer, miniſtre de votre*
„ *déſeſpoir a donc tranché vos deſtinées?*
„ *C'eſt moi qui ai cauſé votre trépas. Mais*
„ *je jure par ce Ciel qui m'entend, par ces*
„ *Dieux qui y regnent, & par tout ce qu'on*
„ *peut atteſter dans ce ſéjour où je vous*
„ *vois; c'eſt malgré-moi, Grande Reine,*
„ *que je me ſuis vû forcé de quitter les Ri-*
„ *vages que vous habitiez. J'exécutois les*
„ *ordres des Dieux, de ces mêmes Dieux*
„ *qui me font deſcendre aujourd'hui dans*
„ *ces lieux ſouterrains, dans ce profond Em-*
„ *pire de la Nuit. Hélas! pouvois-je prévoir*
„ *que mon départ porteroit votre douleur*
„ *à ces affreuſes extrémités? Arrêtez un*

„ *moment, chere Princesse, ne me dérobez*
„ *point la douceur de vous voir. Pourquoi*
„ *me fuiriez-vous ? c'est pour la derniere*
„ *fois que je vous parle.* Enée par ces pa-
„ roles obligeantes, tâchoit d'adoucir ce
„ cœur ulceré contre lui. Didon détour-
„ nant les yeux avec horreur, les tenoit
„ constamment fixés sur la terre ; elle écou-
„ toit tout ce discours avec l'insensibilité
„ d'une pierre, & du plus dur marbre de
„ l'Isle de Paros ; enfin elle prit la fuite
„ d'un air d'indignation, & alla s'enseve-
„ lir dans l'ombre d'un berceau touffu,
„ où Sichée son premier époux partage
„ ses soins & répond à sa tendresse.

Voici d'autres Descriptions plus courtes & non moins belles.

Dans le neuviéme Chant de la Henriade, le Poëte représente Bourbon séduit par l'Amour, enchaîné pour quelque tems par la Volupté, & languissant dans les bras de la charmante Gabrielle d'Etrée.

Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins desarmoient ce Héros ;
L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

Ce petit tableau eſt tout-à-fait ingénieux & agréable.

Dans le quatriéme Chant, on voit la Deſcription de cette fameuſe Proceſſion de la Ligue, où douze cent Moines armés firent la revue dans Paris, ayant à leur tête, Guillaume Roſe, Evêque de Senlis.

Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux,
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux Prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles Soldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice,
Dans les murs de Paris, cette infâme Milice;
Suit au milieu des flots d'un Peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on portoit devant eux.

Souvent deux ou trois Vers ſuffiſent pour former un tableau.

Le Poëte racontant la mort cruelle du Roi Charles IX. Auteur des maſſacres de la Saint Barthelemi; dit:

Son ſang à gros boüillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang François par ſes ordres verſé.

En un autre endroit, il appelle la Ligue,

Monſtre affreux, qu'ont nourri les Peuples & les
Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en Tyrans.

Dans l'endroit où Saint Louis fait paſſer en revûe devant Henri IV. tous les Héros qui doivent naître de ſa Race.

Je vois tous les Bourbons voler dans les Combats;
A travers mille feux, je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître.

Dans la deſcription des effets de l'Amour;

Les Oiſeaux dans les Champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs
chants.

C'eſt la multitude & la variété de ces Peintures Poëtiques, tantôt riantes, tantôt terribles, qui flattant agréablement les ſens, & tenant toujours l'eſprit du Lecteur dans une certaine agitation, lui procure ce plaiſir ſecret & continuel qu'il goûte dans la lecture d'un beau Poëme épique. Telle & moins vive encore eſt la ſatisfaction d'un homme de goût, qui contemple à loiſir les Chefs-d'œuvres de nos illuſtres Peintres,

exposés aux yeux du Public, dans le Sallon du Louvre,

Des Harangues Poëtiques.

Ce n'est pas sans raison que d'habiles Critiques ont reproché à Homere le babil outré de ses Héros : il leur arrive quelquefois de s'embarquer dans des histoires & des digressions éternelles, très-ennuyeuses pour le Lecteur, qu'elles n'intéressent ni n'instruisent. Souvent même dans le tems, qu'il est question d'agir avec le plus de promptitude & de vigueur, ils perdent le tems en propos superflus. Plus ce Poëte est admirable en certains endroits, plus ses défauts sont dangereux. Ceux qui sont venus après lui, se sont fait un devoir de l'imiter presque en tout ; de-là vient que chez nos Poëtes les plus sensés, nous voyons comme chez Homere des Guerriers furieux de sang froid, au milieu du sang & du carnage, fondant l'un sur l'autre l'épée à la main, modérer tout d'un coup leur ardeur pour se faire d'éloquentes & pathétiques Harangues. Un peu de jugement suffit pour faire sentir que ce n'est pas là leur place, & que ces beautés déplacées cessent d'être beautés.

Ainsi lorsque dans l'Odyssée, Ulysse prêt

à combattre les Amans de Penelope, au lieu de les charger promptement, pour ne leur pas donner le tems de se reconnoître, s'amuse à leur faire un long discours plein de reproches; est-il quelqu'un qui n'admire son imprudence & la tranquillité de ses ennemis, qui, au lieu de se défaire (comme il est très-aisé) de ce Harangueur importun, ont la patience d'attendre qu'il ait achevé son discours, qu'il ait ensuite écouté leur replique, & que Télémaque son fils lui ait apporté les armes qu'il étoit allé chercher? On ne peut pas dire qu'ils se contraignent ainsi par générosité, puisque ces Amans de Penelope sont de malhonnêtes gens, des lâches & des scélérats, & que d'ailleurs ils ne se font pas un scrupule de combattre cent huit contre quatre, Ulysse, son Fils & deux de ses Officiers, qui cependant (ô merveilleux effet de la protection de Pallas!) les taillent tous en piéces les uns après les autres.

Ce défaut est aussi répeté frequemment dans l'Iliade.

M. de Fenelon a imité Homere de ce côté-là, mais il a sçû appliquer à ces Harangues deplacées un correctif qui les rend irrépréhensibles; & ce correctif est la briéveté.

Dans un combat des Alliés contre Adraſte.

„ Télémaque pouſſe ſes courſiers fou-
„ gueux & écumans dans les rangs les plus
„ preſſés des ennemis. Il rencontra d'a-
„ bord Periandre Locrien, couvert de
„ la peau d'un Lion qu'il avoit tué dans la
„ Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé.
„ Il étoit armé, comme Hercule, d'une
„ maſſue énorme; ſa force & ſa taille le
„ rendoient ſemblable aux Géans. Dés qu'il
„ vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe &
„ la beauté de ſon viſage. *C'eſt bien à toi*,
„ dit-il, *jeune effeminé, à nous diſputer la*
„ *gloire des Combats. Va, enfant, va par-*
„ *mi les Ombres chercher ton Pere.*

Dans le même combat, l'impie Adraſte vaincu par Télémaque, abaiſſe ſa fierté juſqu'à lui demander la vie.

„ Télémaque, qui le tenant ſous ſes ge-
„ noux, avoit le glaive déja levé pour lui
„ percer la gorge, répondit auſſi-tôt: *Je*
„ *n'ai voulu que la Victoire & la Paix des*
„ *Nations que je ſuis venu ſecourir; je n'aime*
„ *point à répandre le ſang. Vivez donc,*
„ *Adraſte, mais vivez pour reparer vos*
„ *fautes; rendez tout ce que vous avez uſur-*
„ *pé; rétabliſſez le calme & la Juſtice ſur*
„ *la Côte de la Grande Heſperie, que vous*

„ *avez souillé par tant de massacres & de*
„ *trahisons ; vivez, & devenez un autre*
„ *homme ; apprenez par votre chute, que*
„ *les Dieux sont justes, que les méchans*
„ *sont malheureux, qu'ils se trompent en*
„ *cherchant la félicité dans la violence,*
„ *dans l'inhumanité & dans le mensonge ;*
„ *qu'enfin rien n'est si doux & si heureux*
„ *que la simple & constante vertu ; donnez-*
„ *nous pour ôtage votre fils Metrodore,*
„ *avec douze des principaux de votre Na-*
„ *tion.*

Ce discours ne péche point par la vraisemblance, comme les Harangues des Héros d'Homere au milieu de l'ardeur de la mêlée, puisqu'Adraste est absolument sous la puissance de Télémaque, & ne peut plus lui nuire. Cependant un Critique de mauvaise humeur pourroit objecter que le lieu n'étoit gueres propre à moraliser, à traiter de paix & à en prescrire les conditions.

C'est au moment d'une Bataille décisive, lorsque les Armées n'attendent que le signal pour en venir aux mains, qu'une Harangue Poëtique est bien placée dans la bouche d'un Général ; mais il faut qu'elle soit courte, forte, énergique, propre à remplir les soldats de courage, d'ardeur & d'espérance.

Le Diſcours de Henri IV. à ſon Armée avant la Bataille d'Ivry, eſt un modele admirable.

» Vous êtes nés François, & je ſuis votre Roi :
» Voilà nos ennemis ; marchez, & ſuivez-moi :
» Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
» Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête :
» Vous le verrez toujours au chemin de l'hon-
» neur.

Excepté les occurrences où l'action trop animée ne laiſſe point de place au diſcours, les Harangues éloquentes & pompeuſes peuvent toujours paroître avec avantage dans un Poëme Epique.

En voici des Exemples.

Diſcours de Satan aux Anges Rebelles, dans le Paradis *Perdu de Milton.*

„ Légions d'Eſprits immortels, Divini-
„ tés à qui le Tout-Puiſſant ſeul peut s'éga-
„ ler : votre combat n'a point été ignomi-
„ nieux, quoique l'évenement en ait été
„ fatal. Ces ruines que je ne puis regar-
„ der ſans horreur, le témoignent aſſez ;
„ mais l'eſprit le plus pénétrant, le plus
„ verſé dans la connoiſſance du préſent &
„ du paſſé, auroit-il jamais prévû que des
„ Dieux tels que nous ligués enſemble,

„ dussent être repoussés ? & malgré l'état
„ où nous sommes, puis-je m'imaginer en-
„ core que ces Légions dont l'exil a dé-
„ peuplé le Ciel, ne se releveront pas pour
„ entrer un jour dans leur demeure natale ?
„ Armée Celeste, vous me devez au moins
„ ce témoignage, qu'aucune diversité de
„ sentimens ou d'intérêts, aucune foiblesse
„ dans le cœur, aucune crainte du péril,
„ n'ont de ma part renversé nos espéran-
„ ces ; mais le Monarque Suprême nous
„ cachoit sa force : assis sur son Trône qui
„ n'étoit soutenu en apparence que par l'an-
„ cienne opinion, le consentement, ou
„ l'usage, il nous découvroit seulement
„ l'éclat de sa grandeur. Voilà la cause de
„ notre attentat, & la source de notre rui-
„ ne. Nous la connoissons aujourd'hui cet-
„ te puissance : ce n'est donc plus à nous
„ de commencer la guerre, mais devons-
„ nous la craindre ? nous pouvons tenter
„ par artifice ce que nous n'avons pû exé-
„ cuter par la force. Il apprendra qu'un en-
„ nemi n'est vaincu qu'à demi, quand il
„ n'a fait que ceder à la force. Le tems
„ produit des nouveautés. Et le bruit cou-
„ roit dans le Ciel, que ce Dieu étoit sur
„ le point de créer une Terre, & d'y pla-
„ cer une Génération, que sa bonté ne de-

„ voit gueres moins favoriſer que ſes En-
„ fans Celeſtes. Ce Monde, quand nous
„ n'irions que pour le reconnoître, ſera
„ peut-être l'objet de la premiere ſortie
„ que nous ferons. Les Eſprits de l'Empi-
„ rée ne ſont pas deſtinés à reſter dans les
„ priſons de ce Gouffre infernal, & l'Abî-
„ me ne les enſevelira pas pour jamais en
„ ſon obſcurité; mais ces penſées doivent
„ être examinées dans un plein Conſeil.

„ Il dit: & des millions de Cherubins
„ tirant leurs épées flamboyantes, les agi-
„ terent en ſigne d'applaudiſſement, l'éclat
„ en rejaillit juſqu'aux voûtes de l'Enfer.
„ Ils blaſphemerent le ſaint nom de Dieu,
„ & faiſant retentir un bruit de guerre ſur
„ leurs boucliers qu'ils choquoient fiere-
„ ment de leurs armes, ils envoyerent au
„ Ciel un cartel de défi.

Je n'ai pû m'empêcher d'ajouter à cette Harangue ce petit tableau qui eſt d'une beauté achevée.

La Réponſe de Godefroy de Bouillon aux Ambaſſadeurs du Roi d'Egypte eſt pleine de nobleſſe, & convient très-bien à la dignité de ce pieux Général des Chrétiens.

„ Vous devez ſçavoir que le but des tra-
„ vaux que nous avons juſqu'à préſent ſup-
„ portés

„ portés & ſur mer & ſur terre, a été de
„ nous ouvrir un chemin vers la Ville de
„ Jéruſalem. Nous avons prétendu nous
„ faire un mérite auprès de Dieu, en tirant
„ d'eſclavage cette Ville Sainte, & pour
„ parvenir à une ſi glorieuſe fin, nous ſa-
„ crifierions volontiers nos biens & notre
„ vie. Ce n'eſt point l'ambition, ce n'eſt
„ point le déſir des Richeſſes qui nous a
„ portés à cette entrepriſe. Que des vûës
„ ſi baſſes & ſi criminelles ſoient pour ja-
„ mais bannies de nos ames, & que la
„ Grace divine qui pénétre tous les cœurs,
„ excite en nous des ſentimens plus nobles
„ & plus conformes à la Juſtice. C'eſt
„ Dieu qui eſt l'Auteur de notre deſſeïn,
„ c'eſt-lui qui au travers de mille dangers,
„ nous a conduit juſqu'ici; ſon bras puiſ-
„ ſant ſçait applanir les montagnes & deſ-
„ ſécher les rivïeres: il ſçait moderer l'ar-
„ deur des Etés, & la glace des Hyvers.
„ Il calme les flots de la mer irritée, & re-
„ tient ou déchaîne, à ſon gré, l'impétuo-
„ ſité des vents. Par lui les plus fortes
„ murailles ſont renverſées, par lui les ar-
„ mées les plus formidables ſont miſes en
„ déroute; c'eſt ſur lui ſeul enfin que nous
„ fondons toute notre eſpérance: nous ne
„ mettons point notre confiance dans les

„ troupes qui nous ſuivent, nous ne la
„ mettrions pas davantage dans toutes les
„ forces réunies de la Gréce & de l'Occi-
„ dent. Pourvû que Dieu ne nous aban-
„ donne point, il nous importe peu que
„ tout le reſte nous manque. Quand on
„ connoît de quel prix eſt ſon divin ſe-
„ cours, on n'en implore jamais d'autre
„ dans les dangers les plus preſſans.

„ Mais quand même il arriveroit que ce
„ ſecours, dans lequel nous mettons notre
„ confiance, viendroit à nous manquer; il
„ n'y a perſonne parmi nous qui ne regar-
„ dât comme un inſigne bonheur, de trou-
„ ver ſon tombeau dans cette même Terre,
„ où le Fils de Dieu n'a pas dédaigné d'a-
„ voir le ſien; nous y périrons, ſi le Ciel
„ l'ordonne, & nous y périrons ſans re-
„ gret: nous mourrons, s'il le faut, mais
„ nous ne mourrons pas ſans vengeance:
„ nous ne nous plaindrons pas de notre
„ ſort, mais nous empêcherons du moins
„ nos ennemis de s'en réjouir.

Quoi de plus touchant que le Diſcours du Grand Coligny, aux Aſſaſſins envoyés pour le maſſacrer!

A ſon air vénérable, à ſon auguſte aſpect,
Les Meurtriers ſurpris, ſont ſaiſis de reſpect;

Une force inconnue a suspendu leur rage ;
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre ou-
» vrage ;
» Et de mon sang glacé, souillez ces cheveux
» blancs,
» Que le sort des Combats respecta quarante ans;
» Frappez, ne craignez rien, Coligny vous par-
» donne ;
» Ma vie est peu de chose, & je vous l'aban-
» donne .....
» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant
» pour vous ......
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses lar-
mes,
Et de ses Assassins ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.

Quelle force ! quelle fermeté ! quelle noble hardiesse dans ce généreux discours du vertueux Potier de Blanc-Meny, adressé aux Etats de la Ligue assemblés pour élire un Roi !

» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprê-
» me.
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même ;
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir;

» Et je le choisirois, si je pouvois choisir.
» Mais nous avons nos Loix, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage :
» Oüi, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage ;
» Je vous estime assez, pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons au droit d'elire un Maitre ;
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître,
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper
» Pour soutenir leur thrône, & non pour l'usurper.
» Guise, du sein des Morts, n'a plus rien à prétendre ;
» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre.
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périsse avec Valois votre juste colere,
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.
» Le Ciel, ce juste Ciel qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.

» Mais j'entends le murmure & la clameur publi-
» que,
» J'entends ces noms affreux de Relaps, d'héré-
» tique;
» Je vois d'un zéle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main ..... malheureux arrêtez;
» Quelle Loi, quel exemple, ou plutôt quelle
» rage,
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hom-
» mage?
» Le Fils de Saint Louis, parjure à ses sermens;
» Vient-il de nos Autels briser les fondemens?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'instrui-
» re;
» Il aime, il suit les Loix dont vous bravez l'Em-
» pire.
» Il sçait dans toute Secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous
» sommes,
» Le soin que vous prenez de condamner les hom-
» mes.
» Comme un Roi, comme un Pere il vient vous
» gouverner,
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous par-
» donner.
» Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut il l'être?
» Quel droit vous a rendus Juges de votre Maitre,

» Infidéles Pasteurs, indignes Citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chré-
» tiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de Métal ou de
» Platre,
» Marchoient sans murmurer sous un Maître ido-
» lâtre,
» Expiroient sans se plaindre, & sur les échafauts,
» *Sanglans, percés de coups, benissoient leurs*
» Bourreaux !
» Eux seuls étoient Chrétiens, je n'en connois
» point d'autres,
» Ils mouroient pour leurs Rois, vous massacrez
» *les vôtres;*
» Et Dieu que vous peignez *implacable & jaloux*,
» S'il aime à se vanger, Barbares, c'est de vous.

Tandis que Bourbon touché de compassion *pour son Peuple*, soulageoit généreusement ses maux, & *le garantissoit des horreurs* de la famine, les fanatiques Apôtres de la Ligue, ne cessoient de soulever contre lui ce Peuple volage, par ces discours saintement séditieux.

» Combattans sans courage, & Chrétiens sans
» vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
» Ne connoissez-vous plus les Palmes du Martire;

» Soldats du Dieu Vivant, voulez-vous aujourd'hui,
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu, du haut des Cieux, nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.
» Dans sa coupable Secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits, songeons à le punir;
» Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique.

Le faux zele n'est que trop souvent plus éloquent & plus persuasif que le véritable. Séduits par la voix de leurs Prêtres imposteurs, les aveugles Habitans de Paris, aimoient mieux périr misérablement, fideles à la Ligue, que de vivre heureux sous le meilleur des Rois.

Des Comparaisons.

Les Comparaisons sont après les Descriptions, *le plus* riche ornement de la Poësie épique; elles servent à faire concevoir ce que l'on dit, & à en donner une juste idée; il faut pour cela que les deux objets comparés ayent entr'eux un juste rapport. Ne poussons pas cependant la sévérité jus-

qu'à condamner un certain excès qui se rencontre ordinairement dans ces Comparaisons où l'hiperbole entre toujours pour beaucoup. Comme les Poëtes conçoivent vivement les choses, il n'est pas étonnant qu'ils les représentent par des images un peu fortes & capables de faire de vives impressions sur l'esprit du Lecteur.

Les Comparaisons doivent toujours avoir une certaine noblesse ; cette qualité essentielle aux Comparaisons de l'Epopée manque quelquefois à celles d'Homere.

En voici une, par exemple, que je ne conseillerois à personne de prendre pour modele.

Achille voyant Patrocle qui versoit des larmes sur le malheur des Grecs, lui dit :

„ Pourquoi, Patrocle, pleurez-vous
„ comme une petite-fille, qui courant avec
„ sa mere, *la tire par la robbe*, & *la regar-*
„ *de en pleurant*, afin qu'elle *la prenne en-*
„ *tre ses bras* ?

Ce même Homere cependant (il faut lui rendre justice) est l'Inventeur & le Pere des belles Comparaisons. Voyez celles que M. Rollin a rapportées dans son Traité des Etudes, à l'article de la Lecture d'Homere.

La plûpart des Comparaisons de Virgile sont imitées de celles du Poëte Grec.

L'Auteur

L'Auteur de la Henriade a excellé dans ce genre ; toutes ſes comparaiſons ſont d'une nobleſſe & d'une magnificence qui enlevent.

En voici quelques-unes.

Comme on voit un torrent du haut des Pirénées ;
Menacer des Vallons, les Nymphes conſternées ;
Cent digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque tems ſon choc impetueux ;
Mais bientôt renverſant ſa barriere impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les Hivers & qui touchoient les Cieux ;
Détache les Rochers du penchant des Montagnes,
Et pourſuit les troupeaux ſuyans dans les campagnes ;
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.

Le jeune Duc de Joyeuſe tué à la Bataille de Coutras, eſt comparé à une fleur nouvelle coupée par le fer, ou déchirée par les vents.

J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe ;

Je l'apperçûs bientôt porté par des Soldats ;
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclorre,
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Dans le quatriéme Chant, l'élévation des seize Tyrans de Paris, qui par leur usurpation, & leur criminelle audace, égalent l'autorité de Mayenne & se placent à ses côtés, fait naître deux belles Comparaisons qui sont frappantes par leur extrême justesse.

La Discorde choisit seize Séditieux,
Signalés par le crime entre les Factieux,
Ministres insolens de leur *Reine* * *nouvelle*,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de Noblesse,

* Cette Reine, c'est la Discorde elle-même. Cela s'entend.

Et jusques sous le dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémissant, les voit à ses côtés;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi lorsque les Vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant sur la face des ondes.
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les Cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb que les feux amolissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

M. de Voltaire, aussi-bien que Virgile, a imité la fameuse Comparaison de Paris, avec un Cheval de Bataille dans Homere, & l'a appliquée au jeune & vaillant Comte d'Egmont.

D'Egmont . . . . . plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naitre l'imprudence,
Impatient déja d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,

Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;
Tel paroiſſoit Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon Deſtin commande à la Victoire.
Hélas! il ne ſçait point que ſon fatal orgueil,
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Je remarquerai en paſſant, qu'il y a plus de juſteſſe à comparer à un Courſier généreux, un Guerrier vaillant, tel que le Comte d'Egmont dans la Henriade, ou tel que Turnus dans l'Enéïde, *qu'un homme lâche* & timide comme Paris.

Cependant le tableau d'Homere l'emporte peut-être ſur celui de Virgile, & ſur celui de M. de Voltaire, pour la variété, l'abondance & la vivacité des couleurs.

Milton, le plus ſublime des Poëtes Epiques, eſt magnifique dans ſes Comparaiſons. Voici comme il dépeint Satan, le redoutable Chef des Légions infernales.

„ Sa forme n'avoit pas encore perdu
„ tout le brillant de ſon origine, & repré-
„ ſentoit noblement un Archange, dont
„ le mal avoit un peu obſcurci la gloire au-
„ paravant exceſſive. Tel au point du jour

„ le Soleil ſe montre à travers le brouil-
„ lard, ou dans une ſombre éclipſe, quand
„ offuſqué par la Lune, il répand un jour
„ formidable ſur la moitié des Nations, &
„ laiſſe aux Monarques allarmés quelque
„ révolution à craindre. Tel l'Archange
„ obſcurci, brille encore par-deſſus les
„ autres : ſon viſage eſt ſilloné de cicatri-
„ ces profondes que la foudre y a gravées :
„ l'inquiétude ſe découvre ſur ſes joues flé-
„ tries, mais ſon front plein d'audace &
„ d'orgueil annonce la vengeance. Son
„ œil, tout cruel qu'il eſt, donne pour-
„ tant des marques de remords & de com-
„ paſſion, en voyant ces Anges qui l'a-
„ voient égalé, ou plutôt ſuivi dans le cri-
„ me, ces Anges autrefois ſi diſtingués
„ dans la Béatitude, aujourd'hui ſi humi-
„ liés dans la miſere. Il enviſage avec re-
„ gret des millions d'Eſprits que ſa faute a
„ privés du Ciel, & que ſa révolte a chaſ-
„ ſés des ſplendeurs éternelles, mais qui
„ demeurent toujours fideles à ſes ordres,
„ quoique leur éclat ſoit preſque entiére-
„ ment effacé. Ainſi l'on voit les chênes
„ des forêts & les Pins des Montagnes
„ frappés du feu du Ciel, ſoutenir encore
„ ſur la bruyere aride leurs troncs immen-
„ ſes, quoiqu'à demi conſumés.

Ces Comparaiſons & ces Peintures ont aſſûrément tout l'éclat & toute la nobleſſe qui conviennent à l'Epopée : voici cependant un morceau du même Poëte, qui me paroît encore plus ſublime.

Satan rencontre aux Portes de l'Enfer un monſtre auſſi terrible que difforme, qui l'arrête fierement, & lui préſente d'un air menaçant la pointe de ſon dard, prêt à l'en frapper, s'il oſe réſiſter.

„ Satan brûlant de colere, ſans être
„ épouvanté, lançoit de ſes yeux enflam-
„ més, mille traits foudroyans. Sembla-
„ ble à une Comete qui met en feu toute
„ l'étendue du vaſte Ophiucus * dans le
„ Ciel Arctique, & de ſes cheveux horri-
„ bles, ſecoue la Peſte & la Guerre. Ils
„ ſe porterent des regards furieux & le-
„ verent l'un ſur l'autre un bras extermina-
„ teur. Tels deux ſombres nuages chargés
„ de l'Artillerie des Cieux, s'avancent en
„ grondant ſur la Mer Caſpienne, ſe tien-
„ nent en face l'un de l'autre, & tour-
„ noyent juſqu'à ce que les Vents ſoufflent
„ le ſignal de la noire mêlée dans la Ré-

* Conſtellation compoſée d'un grand nombre d'Etoiles, qui ſemblent repréſenter deux Serpens entrelaſſés.

„ gion de l'air. Avec plus de noirceur en-
„ core se regarderent ces puissans Combat-
„ tans. L'obscurité des Royaumes sombres
„ en devint plus grande ; à les voir tous
„ deux si redoutables, on eût dit que ces
„ superbes Rivaux pouvoient seuls faire en-
„ semble l'essai de leurs forces ; mais ils
„ trouveront un jour leur Vainqueur.

Est-il rien de plus beau, de plus grand, de plus ravissant que ce morceau ? quelle noblesse dans les idées ! quelle force dans les expressions ! quelle vivacité dans les images ! tout est animé ; tout est frappé au coin du sublime, tout fait tableau. Quelle dignité dans la Comparaison de ces deux formidables Combattans avec deux Nuages orageux prêts à fondre l'un sur l'autre, & de Satan furieux avec une Comete qui met en feu une partie du Ciel, & qui de ses cheveux horribles secoue la Peste & la Guerre ! Admirez comme cette opinion populaire des fléaux annoncés par les Cometes, devient une pensée divine en passant par les mains du Poëte qui échauffe tout du feu de son admirable génie.

Tous les effets de la Nature réels ou imaginaires, peuvent fournir aux Comparaisons. Je dis réels ou imaginaires ; on n'éxige pas d'un Poëte qu'il soit Physicien exact ; il

peut adopter à ſon gré de vieux préjugés en dépit de toutes les nouvelles découvertes, & de tous les nouveaux ſyſtêmes; ainſi il peut, & il doit peut-être même faire tourner le Soleil autour de la Terre, donner aux Abeilles un Roi ſans aiguillon, &c. Il peut auſſi ſuivant l'uſage établi de tems immémorial dans l'Empire Poëtique, attribuer au Cignes la voix mélodieuſe du Roſſignol, quoiqu'il ſoit conſtant que le cri des Cignes eſt auſſi déſagréable que celui des Paons, des Corbeaux & des Hiboux.

On peut faire ſervir aux Comparaiſons tous les animaux, quels qu'ils ſoient, excepté ceux à la nature deſquels l'opinion a appliqué des idées baſſes & ridicules, tels que l'Ane, le Pourceau, &c.

Homere cependant ne s'eſt point fait une affaire de comparer *Ajax à un Ane* dans l'Iliade; on s'eſt moqué de lui, mais ſes admirateurs n'ont pas manqué de répondre pour ſa défenſe, que ce qui eſt bas & mépriſable dans un tems & dans un Pays, ne l'eſt pas dans un autre; & que l'Ane du tems d'Homere, étant la noble monture des Princes & des Rois, il étoit alors dans la même conſidération que le généreux & rapide Courſier eſt parmi nous. Je crois qu'au fond ils pourroient bien avoir raiſon.

L'ingénieux M. Perrault, dont le goût trop indulgent pour Chapelain, étoit d'une ſévérité exceſſive pour Homere, a intenté procès mal-à propos à ce Prince des Poëtes, ſur ce qu'il comparoit des Héros à des Chiens; les Sçavans en prenant avec ardeur la deffenſe d'Homere, ont penſé donner gain de cauſe à M. Perrault; mais M. de Voltaire l'a parfaitement confondu par un exemple charmant, qui eſt un argument invincible.

Des Ligueurs en tumulte, une foule s'avance;
Tels au fond des Forêts précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les Combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Pouſſent un Sanglier, en raniment la rage:
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les Antres, les Rochers, les Monts en retentiſſent;
Ainſi contre Bourbon mille Ennemis s'uniſſent;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré par la Mort.

Non-ſeulement dans cet exemple, les Ligueurs ſont comparés à des Chiens, mais Bourbon eſt auſſi comparé à un Sanglier, & toutes ces Comparaiſons ſont très-nobles,

quoiqu'en diſent les gens d'un goût difficile & ridiculement précieux.

Les Comparaiſons reſſemblent beaucoup aux Métaphores ; ces deux figures ne different entre elles que par la ſeule maniere d'être énoncées. Un exemple fera ſentir cette différence & ce rapport.

M. de Voltaire, en parlant du jeune Duc d'Aumale, le plus ferme appui de la Ligue, dit :

Tout plioit, tout trembloit, tout cedoit à ſes armes ;
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.

Pour changer cette Métaphore en une Comparaiſon, il ſuffiroit de dire :

D'Aumale étoit ſemblable à un torrent orageux prompt à ſe déborder, &c.

Mais ce tour métaphorique a quelque choſe de bien plus hardi & de bien plus noble.

La Comparaiſon plus modeſte ſe contente de dire ſimplement qu'il y a de la reſſemblance entre les objets ; la Métaphore plus vive & plus ardente, trouve les objets tellement ſemblables, quelle croit pouvoir les confondre, pour ainſi dire, enſemble,

& donner à l'objet comparé le nom de celui auquel elle le compare.

Les Métaphores rapprochent plus les images aux yeux du Lecteur que les Comparaisons ; elles servent d'ailleurs à donner de la force & du nerf à la Versification, elles font un effet admirable dans l'Epopée, lorsqu'elles sont distribuées avec art & avec mesure.

Au reste, les Comparaisons ne servent pas seulement à répandre de la clarté & de l'éclat sur les discours, mais elles amusent, elles délassent l'esprit du Lecteur en le détachant de tems en tems du sujet principal pour le promener sur des images agréables; de même qu'un Voyageur fatigué d'une course un peu longue, s'il rencontre sur son chemin quelque côteau riant, ou quelque belle prairie couverte d'arbres, s'y repose un moment à l'ombre, contemple d'un œil satisfait tous les objets dont il est environné, & continue ensuite sa route, plein d'un nouveau courage & d'une nouvelle vigueur. Pourquoi ne finirois-je pas aussi cet article par une Comparaison ?

Des Sentences.

J'ai déja donné des exemples de ces pe-

tites Instructions morales, exprimées en peu de mots, qui réünissant le solide au brillant, & l'utile à l'agréable, donnent une grace infinie à la Poesie.

Je vais montrer ici l'usage que l'on en fait dans l'Epopée.

Henriade, Chant III.

La Pologne en ce tems, avoit d'un commun choix,
Au rang des Jagellons, placé l'heureux Valois;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent *Provinces*:
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop-tôt fameux;
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux
. . . .
Sa gloire avoit passé comme une ombre légere;
Ce changement est grand, mais il est ordinaire;
On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les Combats, esclave dans sa Cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
. . . .
Valois vit triompher son superbe Adversaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abatu,

Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus foible courage,
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage.

. . . .

Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu ;
Valois avoit beſoin d'un Deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt neceſſaire.

Chant IV.

Qui ſont ces Magiſtrats que la main d'un Bourreau,
Par l'ordre des Tyrans, précipite au tombeau ?
Les Vertus dans Paris ont le Deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables Victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas,
Manes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas ;
Vos noms toûjours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Chant V.

L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires ;
Qui raſſemblés entre eux ſous des Regles ſévéres ;
Et diſtingués en tout du reſte des Mortels,

Se consacroient à Dieu par des vœux solemnels:
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du Monde.
Jaloux de ce repos, qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les Humains qu'ils auroient pû servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires,
Mais souvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le Siécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues,
Souvent plus d'un Pays s'est plaint de leurs intrigues;
Ainsi chez les Humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Philoctete prêt à quitter le rivage fatal où il avoit souffert pendant dix ans les maux les plus cruels, s'écrie:

„ O heureux jour! ô aimable Neopto-
„ leme, digne de la gloire de ton Pere!
„ chers compagnons de ce Voyage, souf-
„ frez que je dise adieu à cette triste de-
„ meure. Voyez où j'ai vécu, comprenez
„ ce que j'ai souffert; nul autre n'eût pû le
„ souffrir: mais la nécessité m'avoit ins-
„ truit, & *elle apprend aux hommes ce*
„ *qu'ils ne pourroient jamais sçavoir autre-*

„ *ment. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne*
„ *ſçavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens*
„ *ni les maux ; ils ignorent les hommes, ils*
„ *s'ignorent eux-mêmes.*

On voit briller dans toutes ces réfléxions ſi ſolides & ſi bien placées, cette ſplendeur ſimple & naturelle qui fait la véritable beauté. Je crois cependant que malgré tous ces avantages, elles pourroient déplaire à la longue, ſi elles étoient trop fréquentes. L'eſprit deMétaphyſique & de Refléxion convient mieux en général au Philoſophe qu'au Poëte.

Les Critiques prétendent que cette ſageſſe tranquille, que cette gravité dogmatique eſt incompatible avec l'enthouſiaſme dont un Poëte doit être rempli. Je ne ſçais s'ils ont tout-à-fait raiſon ; je tâcherai même par la ſuite de prouver par mes raiſonnemens ordinaires, c'eſt-à-dire par de beaux & bons exemples, que la Philoſophie n'étouffe point du tout le feu Poëtique, & que quiconque eſt froid, l'eſt auſſi-bien dans ſes Peintures que dans ſes moralités.

Quoi qu'il en ſoit, les Poëtes, pour donner le change aux eſprits délicats & ennemis des Refléxions, trouvent quelquefois le ſecret d'inſérer adroitement leurs Sentences, de maniere qu'elles ne paroiſſent

pas, & qu'on en reſſent l'effet, ſans preſque les appercevoir. C'eſt ſur tout dans ces déguiſemens que conſiſte l'art de plaire en moraliſant. (Je ne parle point ici du déguiſement des allégories.) Je vais m'expliquer.

Le Peuple gémit, mais en vain, du luxe des Grands, & c'eſt lui toujours qui paye leurs plaiſirs.

Voilà une Réfléxion en forme & prononcée d'un ton de Docteur. La voici maintenant exprimée d'un ton de Poete, & ſi habilement enclavée dans la narration, qu'on n'y ſoupçonne preſque aucune moralité.

Valois reçut du Ciel des Vertus en partage :
Il eſt vaillant, mais foible, & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat :
Ses honteux Favoris, flattant ſon indolence,
De ſon cœur, à leur gré, gouvernoient l'inconſtance ;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimés.
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des thréſors de la France, ils diſſipoient les reſtes,

Et

Et le Peuple accablé pouſſant de vains ſoûpirs ;
Gémiſſoit de leur luxe , & payoit leurs plaiſirs.

La Religion eſt l'ordinaire prétexte dont on ſe ſert pour couvrir les myſteres affreux d'une coupable Politique, & pour ſéduire le Vulgaire ſuperſtitieux,

Je voulois le * ſauver , ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile & trop ſçavant à nuire ,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire;
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoûtien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le Prétexte ordinaire ,
Fût un voile honorable à cet affreux myſtere:
Par ſa feinte vertu , tout le Peuple échauffé ,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs Peres ;
Les derniers attentats des Sectes étrangeres ;
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu ;
Il porte , diſoit-il , ſes erreurs en tout lieu ;
Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
Sur vos Temples détruits , il va fonder ſes Temples :
Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels.
Tout le Peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.

---

* Henri III.

Jusqu'au Palais du Roi l'allarme en est portée.
La Ligue qui venoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui deffend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop foible, obéit sans murmure ;
Et lorsque je volois pour vanger son injure,
J'apprens que mon beau-Frere, à la Ligue soûmis,
S'unissoit pour me perdre, avec ses ennemis ;
De Soldats, malgré lui, couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Un sage Politique doit avoir l'art de réünir sous ses loix mille esprits différens ; il faut qu'il connoisse leurs talens, qu'il sçache en faire usage, & tirer avantage du malheur même.

Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sçait par une heureuse & sage politique
Réünir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, Esclaves des Tyrans ;
Il connoit leurs talens, il sçait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux,
Fût plus grand, plus héros, mais non plus dange-
reux.
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.

Toutes ces pensées morales, comme on

voit, ſont miſes en action, & inſtruiſent ſans aucun deſſein apparent d'inſtruire.

Il faut avoir ſoin de conſerver à chaque âge le caractere qui lui eſt propre ; une Maxime bien ſenſée paroîtroit déplacée dans la bouche d'un jeune homme ; les Paſſions appartiennent à la jeuneſſe, & les Sentences à la vieilleſſe. C'eſt ſon dédommagement. Peut-on le lui envier ?

Les Vieillards, dit M. le Duc de la Rochefoucauld, *aiment à donner de bons préceptes, pour ſe conſoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.*

Ainſi lorſque le Poëte veut faire moraliſer quelqu'un de ſes Héros, il faut qu'il choiſiſſe un perſonnage à qui ſon expérience, ſon âge ou ſa dignité donne le privilege d'inſtruire les autres.

Qu'un Héros expérimenté, tel qu'Henri IV. s'entretienne ſur des matieres de Politique avec la Reine Eliſabeth ; rien n'eſt plus raiſonnable.

Que ſaint Louis, en formant par ſes leçons un des Héros de ſa Race, donne à l'Univers les plus ſublimes Inſtructions, on les reçoit avec admiration & avec plaiſir. Telle eſt la force & la beauté des choſes miſes en leur vraie place.

Des Epithetes.

Le choix heureux des Epithetes contribue beaucoup à donner de la grace & de la force à la Versification ; toute Epithete qui n'ajoute rien à l'idée de la chose dont on parle, est vicieuse & doit être rejettée. Il faut, autant qu'il est possible, qu'elles soient toutes justes, expressives, caractérisantes ; je dis, caractérisantes, c'est-à-dire que les Epithetes que le Poëte donne à ses Héros, doivent servir à exprimer leur caractere & les passions diverses dont ils sont agités dans les différentes situations où ils se trouvent.

Je crois qu'on doit absolument proscrire de l'Epopée ces Epithetes qui ne distinguent les personnages que par leurs qualités extérieures. Ainsi, quoiqu'en dise M. Boileau dans ses Réflexions critiques sur Longin, (*Réflexion IX.*) je ne sçaurois approuver ces Epithetes d'Homere : *Junon aux yeux de Bœuf*, ou (suivant la traduction plus noble de M. Boileau lui-même.) *Junon aux yeux grands & ouverts, Latone à la belle chevelure, Achille aux pieds légers, ou Achille léger à la course, Chrysée aux belles joues, Minerve aux yeux bleus, Thetis aux pieds d'Argent, Menelas aux lar-*

ges épaules, *Andromaque aux bras blancs*, *Jupiter aux sourcils noirs*, &c.

La répétition de ces Epithetes ridicules est absolument insupportable. C'étoit le goût du Siécle apparemment; il faut bien que cette raison réponde à toutes les objections.

Quoi qu'il en soit, Madame Dacier a très-bien fait de retrancher dans sa traduction toutes ces impertinences *orientales*.

La Henriade est un excellent modele pour le choix des Epithetes; il n'y en a pas une seule qui soit oisive; elles ajoutent toujours quelque chose à l'idée de l'objet; elles donnent de l'éclat aux pensées & de l'harmonie aux Vers. Chaque personnage a son Epithete particuliere qui le caracterise.

Le *Vertueux* Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
A son Prince *aveuglé* vint rendre la lumiere,

L'*Auguste* Elisabeth.

Barbare Montesquiou, *moins Guerrier qu'Assassin.*

Coligny *de Condé le digne successeur.*

Esclave * *des plaisirs*, mais moins qu'*ambitieuse*;
Infidele à sa Secte & superstitieuse.

Et vous, *brave* Guerchy, vous, *sage* Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre destin.

Joyeuse avec ardeur venoit fondre sur moi,
Ministre impetueux des foiblesses du Roi.

Des Flamands l'Oppresseur Politique,
Ce funeste Allié, ce Tyran Catholique,
Ce Roi, dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi, votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe * de Mayenne embrassant la querelle,
Soûtient de nos Rivaux la cause *criminelle*.

Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'Amant de votre Reine, & le Soûtien des Rois!

Sixte * au Trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance, a l'ame encor plus fiere...

. . . .
. . . .

---

* Medicis.
* Philippe II. Roi d'Espagne.
* Sixte V.

Violent, mais *adroit*, *dissimulé*, *trompeur*,
Ennemis des Puissans, *des Foibles Oppresseur*,
Dans Londres, dans la Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable Parti, *Deffenseurs intrépides*,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides.

. . . .
. . . .

Mais de tant de Guerriers si fiers, si dangereux,
Celui qui mérita l'éloge malheureux,
D'avoir plus ébranlé la Puissance Royale,
Ce fût vous, jeune Prince, *impétueux* d'Aumale!
Vous, né du sang Lorrain, si fécond en Héros;
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.

Bussy, *ce vil Gladiateur.*

Le *Vertueux* de Thou, Molé, Scarron, Bailleul,
Potier, *cet homme juste*, & vous jeune Longueil,
Vous en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançoient les années;

Clement * dans la retraite avoit dès son jeune-âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage;

* Jacques Clement, Dominicain, Assassin du Roi Henri III.

Esprit foible & credule en sa dévotion,
Il suivoit le torrent de la Rebellion.

Le *prudent* Villeroi
Parmi vos Ennemis vous a gardé sa foi.
Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zéle,
Fut toujours formidable à ce Peuple infidele,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs.

Guesclin * *le Destructeur & le Vengeur des Rois*;
Le *Vertueux* Bayard, & vous *brave* Amazone, *
La honte des Anglois, & le soutien du Trône.

Richelieu, *grand, sublime, implacable ennemi*;
Mazarin, *souple, adroit, & dangereux ami.*

Turenne, *de Condé le généreux Rival,*
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.

Le *malheureux* de Nesle, & l'*heureux* Lesdiguiéres.

Sully, Nangis, Grillon, *ces ennemis du crime,*
Que la Ligue déteste & que la Ligue estime.

D'Aumont, *qui sous cinq Rois avoit porté les armes*;

* Le Connétable du Guesclin.
* La Pucelle d'Orléans.

Biron,

Biron, *dont le ſeul nom répandoit les allarmes ;*
Et l'*inconſtant* Joyeuſe.

Les Epithetes Métaphoriques ſont d'une grande beauté.

Valois ne régnoit plus . . . .
. . . .
. . . .
Quelus, & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui regnoient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs *létargiques.*

Des Guiſes cependant le *rapide* bonheur,
Sur ſon abbaiſſement élevoit leur grandeur.

En parlant de l'Angleterre.

Sur ce *ſanglant Theatre*, ou cent Héros périrent,
Sur ce *Trône gliſſant* dont cent Rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les Deſtins,
De l'éclat de ſon régne, étonnoit les humains.
. . . .
. . . .
Leur Flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la Fortune.

Londres jadis Barbare, eſt *le centre des Arts*,
Le Magaſin du Monde & le Temple de Mars.

La Mort *impatiente* attendoit ſa victime.

Les Latins ont des Epithetes fortes & hardies que notre Langue timide n'a pas oſé adopter.

Chacun ſçait l'hiſtoire de Dédale & d'Icare ſon fils ; l'un & l'autre fuyoit la tyrannie de Minos, & voloit vers Athenes, à l'aide des aîles artificielles que Dédale avoit fabriquées. Le jeune Icare prit un vol trop élevé ; *le ſoleil fit fondre* la cire qui ſoutenoit ſes aîles ; *le malheureux jeune homme* tomba au fond des flots de la Mer, qui fût appellée de ſon nom, Icarienne.

Virgile dit en parlant de Dédale:

„ Deux fois il s'efforça de repréſenter
„ ſur l'or la déplorable avanture de ſon
„ fils ; deux fois ſes mains *Paternelles* ſe
„ refuſerent à ce triſte miniſtere.

L'Epithete, *Paternelles*, eſt d'une beauté parfaite dans le Latin ; dans le François elle étonne ; on n'eſt point accoutumé à voir donner à des mains un ſentiment de tendreſſe.

Cette délicateſſe exceſſive prive notre Langue de beaucoup de beautés.

Horace dans une de ses Odes, s'exprime ainsi :

„ Vers cet endroit où un grand Pin &
„ un beau Peuplier se plaisent à unir leur
„ ombre *hospitaliére.*

L'Epithete, *hospitaliére*, a une grace infinie dans le Latin ; je doute qu'elle fit fortune dans le François.

En général, l'élocution la plus noble & la plus sublime, est celle qui convient le mieux à l'Epopée ; c'est aux brillantes couleurs du style énergique & harmonieux, plutôt qu'à la construction de la Fable épique, qu'on reconnoît le véritable Poëte : le pompeux désordre de Milton vaut mieux cent fois que toute la régularité qui pourroit se trouver dans un Poëme tel que la Pucelle.

Pour faire sentir la différence que le coloris met entre un tableau & un autre tableau, je vais prendre la liberté de comparer un morceau de la Henriade, avec un morceau du Poëme de Saint Louis.

Portrait de Gabrielle d'Estrée, dans la Henriade.

Depuis peu la Fortune en ces tristes climats ;
D'une illustre Mortelle avoit conduit les pas.

Dans le fond d'un Château, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des Combats, elle attendoit ſon Pere,
Qui fidele à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du Grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Eſtrée étoit ſon nom; la main de la Nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'*Eurotas*,
La coupable beauté* qui trahit Menelas,
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paroître,
Celle * qui des Romains avoit dompté le Maître,
Lorſque les *Habitans* des *Rives* du *Cydnus*,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des Paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'*avoit reçû les vœux*;
Semblable en ſon printems à la Roſe *nouvelle*,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les thréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux *rayons* d'un jour pur & ſerein.

. . . .

. . . .

---

* Helene.

* Cléopatre.

L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle ;
Que n'eſperoit-il point, aidé de tant d'appas ?
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure ;
Paroît aux yeux ſéduits l'effet de la Nature ;
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge & ſes thréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable ;
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les déſirs,
Et de qui peut la vaincre augmente les plaiſirs.

Portrait de la Fille de Meledin, Soudan d'Egypte, dans le Poëme de ſaint Louis.

La Fille qui paſſoit les deux Fils en valeur,
Etoit de la Couronne & la force & la fleur :
Son nom étoit Zahide, & depuis le Rivage,
Où la Mer diviſée à l'Hébreu fit paſſage,
Juſqu'à cette autre Rive, où le flot tremouſſant,
Se colore aux rayons du Soleil renaiſſant ;
Il n'étoit point de Cour, ſoit barbare ou galante,
D'où des plus braves cœurs Zahide conquerante,

N'attirât à Memphis, par bandes enchaînés,
Des Esclaves régnans, des Captifs couronnés.

Le Portrait de la Pucelle d'Orleans, par Chapelain, fera un contraste encore plus parfait,

Sa taille est plus qu'humaine, & dans sa haute mine,
Reluit l'impression de la Grace divine;
Elle a le front modeste, & son severe aspect,
Du moins respectueux attire le respect.
Son poil brun qui se frise en boucles naturelles,
Accompagne le feu de ses noires prunelles,
Et l'on voit en son teint d'éternelle fraicheur,
La rougeur se confondre avecque la blancheur.
Les douceurs, les soûris, les attraits ni les charmes,
De ce visage altier ne forment point les armes;
Il est beau de lui-même, il dompte sans charmer,
Et fait qu'on le révere, & qu'on n'ose l'aimer.
Pour tous soins une fiere & sainte négligence,
De sa mâle beauté rehausse l'excellence,
Et par ses ornemens, ouvrages du hazard,
Rend la nature en lui plus aimable que l'art.
Une innocente flamme, ainsi qu'une Couronne,
Dore sa tresse brune, & sa tête environne;
Mais d'un divin brasier ses regards flamboyans,
Percent & brûlent tout de leurs traits foudroyans.

Son geste bien que sage est plein de hardiesse,
Sa contenance est humble & pourtant sans bassesse,
Et sa condition ne paroît nullement,
Sinon par sa houlette & par son vêtement.
Le Ciel pour la former fit un rare mêlange,
Des vertus d'une Fille & d'un Homme & d'un
Ange;
D'où vint après, au jour, eet Astre des François,
Qui ne fût pas un d'eux & qui fût tous les trois.

Si le Berger Paris n'eût eû à prononcer qu'entre la *Gabrielle d'Estrée* de M. de Voltaire, la *Zahide* du Pere *Le-Moine*, & la *Pucelle* d'Orléans de *M.* Chapelain; je crois que son choix n'auroit pas été longtems douteux.

M. de Voltaire me pardonnera ce paralléle indécent. Venus placée à côté de Vulcain, en paroît mille fois plus belle.

CHAPITRE II.

Du Poëme Epique Burlesque.

Je ne déciderai point lequel est le plus difficile, ou d'exprimer avec dignité un grand sentiment qui inspire l'admiration, ou

d'assaisonner une plaisanterie délicate qui inspire la joye ; l'un & l'autre demande un talent particulier. Virgile eut été, je crois, un fort mauvais plaisant ; & Scarron étoit incapable du sublime qui éleve l'ame ; il ne sçavoit que rire ; la gayeté étoit son véritable élément, jusques-là qu'il rioit de ses propres douleurs, dans le tems qu'elles étoient le plus violentes.

C'est le seul Auteur qui ait possédé dans un dégré aussi éminent le vrai goût du grotesque. Son Enéide travestie est un chef-d'œuvre dans son genre. On y voit le Poëte le plus grave & le plus majestueux, transformé en un bouffon si plaisant, que je crois que Virgile lui-même riroit de tout son cœur de se voir ainsi masqué.

Ce contraste est admirable. On ne sçauroit mieux faire voir, dit M. de Fontenelle, que le Magnifique & le Ridicule sont si voisins qu'ils se touchent.

Voici le début de ce Poëme.

> Je chante cet homme pieux,
> Qui vint chargé de tous ses Dieux,
> Et de Monsieur son Pere Anchise,
> Bon vieillard à la barbe grise,
> Depuis la Ville, où les Grégeois
> Occirent tant de bons Bourgeois,

Jusqu'à celle où le pauvre Reme,
Fut tué par son frere même,
Pour avoir en sautant passé,
De l'autre côté d'un fossé.
Junon, Déesse acariâtre,
Autant ou plus qu'une marâtre;
Lui fit passer de mauvais jours,
Et lui fit force vilains tours,
Dont bien souvent, quoique très-sage,
Il se souffleta le visage;
Mais enfin conduit du Destin,
Il eût dans le Pays-Latin,
Quinze mille livres de rente,
Tant plus que moins, que je ne mente;
Et sans regretter Ilium,
Fût Seigneur de Lavinium,
Dont depuis, sa race par guerre;
A fait une assez bonne terre.
C'est de-là que nous sont venus,
Les Peres Albains si connus;
De-là, Rome, la belle Ville,
Trois fois plus grande que Séville.

Dans l'article des Descriptions, j'ai traduit le morceau de l'Apparition d'Hector à Enée, qui forme un tableau tout à la fois effrayant & touchant.

Voici ce même tableau grotesquement dessiné par Scarron.

J'en étois à mon premier ſomme ;
C'eſt à cette heure juſtement,
Que chacun dort profondément ;
Je giſois de la même ſorte,
Que fait une perſonne morte ;
Et j'euſſe pû faire trembler,
Quiconque m'eût oüi ronfler.
Non que j'euſſe bû plus que d'autres,
En ce grand déſordre des nôtres ;
Mon Pere Anchiſe ſur ma foi,
Achates, mon épouſe & moi,
N'avions en toute la ſoirée,
Bû que pinte bien meſurée,
Et dont je ne bûs quaſi pas,
Parce que le vin étoit bas.
Dormant donc ainſi dans ma chambre ;
Helas ! j'en tremble en chaque membre,
Il me ſembla de voir Hector,
Et je penſe le voir encor.
O Dieu ! la piteuſe figure !
Qu'il étoit de mauvais augure !
O Dieu ! qu'il me parut hideux !
Il étoit fait comme des œufs ;
Sa cotte d'armes délabrée,
De poudre & ſang étoit marbrée.

. . . .

. . . .

Enfin il étoit tout de même,

Qu'il étoit, quand ſanglant & blême,
Achille, après l'avoir vaincu,
Le trainoit à l'écorche-cu.
Ses pauvres pieds trainoient encore ;
La longe de cuir, que ce Maure,
Ce Turc, ce Félon des Félons,
Avoit paſſé dans ſes talons.
Hélas ! qu'il étoit peu ſemblable,
Cet Hector tout épouvantable,
A cet Hector tout éclatant,
Qui les Grégeois alloit battant ;
Mettoit le feu dans leurs Galeres,
Et béni des Peres & Meres,
Revenoit vers nous triomphant,
Rendant à chacun ſon enfant :
Ou bien tel qu'après la défaite
De ce beau Mignon de couchette,
Dont Achille vengea la mort,
On le vit cet homme ſi fort,
Paré de ces funeſtes armes,
Qui firent tant verſer de larmes . . . .

. . . .

. . . .

Si-tôt que je le vis ainſi,
Je fus d'abord un peu tranſi :
Mais reprenant bien-tôt courage,
Je lui tins ce hardi langage ;
Si vous êtes de Dieu, parlez ;

Et ſi du Diable, détalez.
Je ſuis Hector le miſérable;
Dit-il, d'une voix effroyable.
Vous ſoyez le très-bien venu,
Lui dis-je, après l'avoir connu.
Et puis j'ajoutai, ce me ſemble,
Cependant qu'ici chacun tremble,
Mon cher Monſieur en quelle part,
Vous qui nous ſerviez de rempart,
Avez-vous bien loin de l'Armée,
Fait tort à votre renommée?
Sans doute l'on en médira.
Eſt-ce la peur des *Libera*,
Et des fréquentes funérailles,
Qui vous fait quitter nos murailles?
Au nom de Dieu, ſongez à vous,
Et ne craignez plus tant les coups,
Et me dites, cher Camarade,
D'où vous venez ainſi mauſſade?
Comme un corps qui pend au gibet;
Et tout crotté comme un Barbet;
A votre mine toute étrange,
Vous paroiſſez un mauvais Ange;
Je hais la fréquentation
De ceux de votre Nation:
C'eſt pourquoi dépêchez beau Sire,
Ce que vous avez à me dire,
Autrement je m'en vais crier,

Car je commence à m'effrayer ;
Lors, me femble, il ouvrit la bouche,
Et me regardant d'un œil louche,
Il me dit : tréve de fermon,
Vous vous échauffez le poûmon ;
Ne fongez plus qu'à faire gille,
Les Ennemis font dans la Ville,
Qui font les Diables déchaînés ;
Ils font très-mal moriginés,
Et j'eftime d'eux le plus fage,
Plus malin qu'un Singe ou qu'un Page.
Si vous m'aimez, Fils de Venus,
Gagnez aux champs, fût-ce pieds nus.. :

. . . .

. . . .

Priam, Troye, & toute fa gloire,
Ne feront plus que dans l'hiftoire,
Et notre Ville tout de bon,
Ne fera plus que du charbon.
Ses Dieux elle vous recommande ;
Affemblez une bonne bande,
De nos Citoyens échappés,
Et fans marchander, efcampés.
Nous avons affez fait pour elle,
Puifque la Sentence mortelle,
Du Deftin, ne fe peut caffer,
Il faut bien la laiffer paffer.
Gagnez-moi vîte la Marine,

Votre Papa ſur votre échine,
Et nos pauvres Dieux exilés,
Dans quelque valize emballés.
Guidez vos Vaiſſeaux vers la Terre,
Où d'abord vous ferez la guerre,
Et d'où vos enfans la feront,
Aux chiens de Grecs, qui ſe verront
Sujets, ainſi que beaucoup d'autres,
Aux coups d'étrivieres des nôtres.
Après qu'il m'eût dit tout cela,
Il me ſembla qu'il étala
Devant moi, nos Dieux tutelaires,
Et qu'il me dit : nos adverſaires,
Comme ils ne ſont guére pieux,
Auroient fait beau feu de nos *Dieux*,
Ainſi qu'ils font de tout le reſte ;
Gardez-les bien, & Dame Veſte ;
Et me conſervez, comme il faut,
Ce feu ſacré dans un Réchaut.
Un grand bruit qui ſurvint enſuite,
Mit Hector & mon Songe en fuite.

Le Diſcours qu'Enée fait à Didon, lorſqu'il la rencontre dans les Champs Eliſées, eſt extrêmement plaiſant.

Æneas vit, & ſe troubla,
Didon, la pauvre Tyrienne.

. . . .
. . . . ,

Il eût évité ſa rencontre,
Mais pourtant ſe trouvant tout contre,
Et ne pouvant plus reculer,
Il jugea qu'il falloit parler.
O Belle, en qui ſouvent je penſe!
(Cria t'il, perdant contenance)
On dit donc vrai, quand on me dit,
Que votre Alteſſe, de dépit
De ce que je l'avois laiſſée,
S'étoit la poitrine percée.
Sur ma foi vous eûtes grand tort,
Car un Vivant vaut bien un Mort.
Pour moi, je ne voudrois pas faire,
Un acte à l'homme ſi contraire,
Vous auriez fait plus ſagement,
Si vous aviez fait autrement;
Ce qui me choque en cette choſe,
C'eſt qu'on m'a dit que j'en ſuis cauſe;
Pourquoi m'aimiez-vous tant auſſi?
Pour moi je ne fais pas ainſi;
Je n'aime qu'autant que l'on m'aime;
Me laiſſe-t'on? Je fais de même.
Quand les Dieux me firent ſçavoir,
Par Mercure qui me vint voir,
Qu'il falloit m'enfuir de vîteſſe;
J'en penſai mourir de triſteſſe;

Car vous aviez un Cuisinier,
Que je ne sçaurois oublier;
Avec vous je faisois gogaille,
Et j'étois comme Rat en paille;
J'étois bien chaussé, bien vêtu,
Mangeois à bouche, que veux-tu?
Je battois tous vos Domestiques,
Et de présens fort magnifiques,
Votre main au bras potelé,
M'a souventefois régalé;
Au lieu que depuis, les tempêtes,
Qui sont de dangereuses bêtes,
M'ont fait souvent dans mes Vaisseaux,
Vomir & tripes & boyaux;
Mille fois au fort de l'orage,
J'ai regretté votre Carthage;
Autant en emportoit le vent;
Si vous sçaviez combien souvent,
Regrettant vos aimables charmes,
J'ai mouillé ma barbe de larmes,
Combien de fois j'ai composé,
Maint Anagramme mal aisé,
Sur Didon la Phénicienne,
Mis votre devise & la mienne,
Sur des arbres, quand j'abordois,
En quelque Port voisin d'un bois,
Vous diriez, ô belle irritée,
Je me suis un peu trop hâtée,

Et

Et vous ne condamneriez pas,
Sans l'oüir, Meſſire Æneas,
Qui parle avec tant de franchiſe :
Mais elle d'une mine griſe,
Paya ce joli compliment :
Sans s'ébranler aucunement,
Des beaux endroits de ſa harangue ;
Et lui tirant un pied de langue,
Rendant ſon viſage vilain,
Faiſant les cornes d'une main,
Et de l'autre une pétarrade,
Et ſur le tout une gambade,
Le laiſſa pleurer tout ſon ſoû.

La comparaiſon de ces groteſques copies avec leurs originaux ſérieux & touchans, doit les faire paroître encore plus burleſques ; la plûpart des plaiſanteries de Scarron ſont perdues pour ceux qui ne peuvent lire Virgile dans l'Original ; cependant il en reſte toujours aſſez pour amuſer tout Lecteur capable de goûter un agréable badinage.

Je trouve que rien n'eſt plus propre à faire rire que les Anacroniſmes faits à deſſein par le Poëte ; cette confuſion des tems, des mœurs & des uſages ; cet art de ramener tout aux Maximes de ſon Siécle, contribue beaucoup au Burleſque.

En voici des exemples.

Junon faiſant à Eole l'énumération des belles qualités d'une de ſes Nymphes, nommée Deïopée; lui dit :

> Elle entend & parle fort bien;
> L'Eſpagnol & l'Italien,
> Le Cid du Poëte Corneille,
> Elle le récite à merveille,
> Coût en linge en perfection,
> Et ſonne du Pſalterion.

Voici encore d'autres traits ſemblables.

Ænée donnant ſes ordres aux Troyens pour *la célébration* de l'Anniverſaire de la Mort d'Anchiſe, avertit *qu'on* ait *ſoin* d'y venir en habits décens, & d'y aſſiſter avec bienſéance.

> *Que chacun s'y rende bien leſte,*
> Qu'on n'y faſſe point les *badins;*
> Qu'on n'y vienne point en gredins,
> Ni les Dames en Martingalles,
> En collets & chemiſes ſales,
> Mais avec leurs plus beaux atours;
> Que l'on ne porte qu'aux grands jours;
> *Verbi Gratiâ*, les Dimanches,
> Et ſur tout des chemiſes blanches.

Il n'y a perſonne aſſez peu inſtruit pour ignorer que du tems d'Enée, on ne connoiſſoit ni les Dimanches, ni l'uſage des chemiſes.

La Reine de Tyr conjure ſa ſœur Anne, ſa chere confidente, d'aller trouver de ſa part le volage Enée, & de l'engager à reſter à Carthage, du moins encore quelque tems.

> Cours donc, ma Sœur, va-t'en le voir,
> En toi ſeule eſt tout mon eſpoir :
> Je me ſerois déja pendue,
> Mais l'heure en eſt encore indue,
> Car je n'aurai, s'il t'en ſouvient,
> Que trente ans à Noel qui vient.

Le traître Sinon dit que Palamede lui vouloit du bien, parce qu'il étoit

> Et ſon Parent & ſon Parrain.

Le même Sinon raconte aux Grecs comment par une adroite fuite, il avoit ſçû éviter la mort, à laquelle Ulyſſe l'avoit fait condamner par le miniſtere de Calchas : il s'écrie au milieu de ſa narration.

> O Grand Jupiter ! Grand Neptune !
> Luiſant Soleil ! obſcure Lune !

Puiſſans Dieux, qui m'avez ſauvé;
Comme on alloit chanter *Salve*.

Scarron dit après Virgile, que la Déeſſe Junon ſe plaiſoit extrêmement à Carthage, & qu'elle préféroit même ce ſéjour à ſa chere Iſle de Samos.

Samos, jadis ſa bien-aimée;
Etoit d'elle moins eſtimée;
Elle y tenoit Carroſſe & Chars,
Chaiſe à bras, Litiere & Brancars;
En fit rebâtir les murailles,
Et la fit exempter de tailles.
Elle n'étoit premierement,
Qu'un Bailliage ſeulement,
Mais Junon rompit tant la tête
A Jupiter, qu'à ſa requête,
Il en fit un Préſidial;
Je ne ſçais s'il fit bien ou mal;
Y fonda deux ou trois Colleges,
Avec de fort beaux privileges.

En vérité la lecture de ce Poëme eſt capable de faire violence à l'humeur la plus ſombre & la plus mélancolique. On n'y voit point de ces jolies petites *penſées* délicatement précieuſes, qui font ſoûrire ſeulement, & qui donnent un plaiſir fort

voiſin de l'ennui (comme dit M. l'Abbé de Bernis) ici on rit, & on rit du fond du cœur ; on eſt entraîné par un plaiſir toujours vif & toujours nouveau ; l'imagination du Poëte toujours gaie, toujours féconde en traits originaux & plaiſans, tient l'ame dans un état de joye qui ne ſe rallentit preſque jamais. L'inégalité inévitable dans un ouvrage de longue haleine, ne ſe fait ſentir dans celui-ci, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour ménager au Lecteur quelque ſurpriſe agréable.

Un Auteur célébre de nos jours a auſſi traduit Homere en Vers Burleſques. Il me ſemble qu'il avoit plus beau jeu que Scarron, & qu'Homere fournit bien plus à la Parodie que Virgile.

En effet, ſi j'oſois, je dirois qu'il y a des morceaux dans Homere qu'il ſuffiroit de traduire litteralement, pour les faire paroître Burleſques.

Tel eſt, par exemple celui dont je vais expoſer le ſujet.

La Déeſſe Thétis étoit venue ſe jetter au pieds de Jupiter, pour lui demander juſtice de l'affront fait à Achille par Agamemnon. Junon toujours jalouſe & toujours inquiéte, veut ſçavoir ce que Thétis eſt venue faire ; elle perſécute pour cela

Jupiter, qui fatigué de ſon importunité, lui répond un peu bruſquement, que, quoiqu'elle ſoit ſa femme, il ne lui convient point de vouloir pénétrer dans ſes ſecrets reſpectables, & que le plus ſûr parti qu'elle ait à prendre, eſt de ſe taire, & de ne point allumer ſon courroux; car, dit-il, ſi j'appeſantis ſur vous mon bras invincible, tous les Dieux de l'Olympe réunis pour vous ſecourir, ne ſerviroient de rien. Junon effrayée ſe tait; le compliment étoit ſans replique; elle eût bien voulu ripoſter; mais la crainte d'être battue l'obligea de renfermer en elle-même tout ſon dépit. *Vulcain s'entremit d'accommodement*; il fit un beau diſcours pour perſuader à ſa Mere, que Jupiter n'entendoit point raillerie, & qu'il étoit dangereux de le fâcher; il repréſente qu'il eſt indigne de la Majeſté des Dieux de ſe *quereller pour l'intérêt des* vils Mortels; enfin il opine qu'il faut ſe mettre à table & dépouiller toute haine & tout reſſentiment, pour mieux ſe livrer au plaiſir de la bonne chere. En même tems il ſe leve, & préſente à ſa Mere un beau verre tout rond, à ce que dit Homere, & il lui tient ce diſcours:

„ Courage, ma Mere, prenez patien-
„ ce, & ſouffrez tout ce que vous dit Ju-

„ piter, quelque douleur que vous en
„ ayez, de peur que je ne vous voye
„ battre par lui en ma présence, toute sa
„ bien-aimée que vous êtes ; car j'aurois
„ beau pleurer & beau gémir, je ne pour-
„ rois vous deffendre ; ce Roi de l'Olym-
„ pe est terrible ; il n'y a pas moyen de
„ lui résister. Vous souvient-il d'un jour
„ que je voulus vous secourir, comme il
„ me prit par le pied, & me culebuta du
„ Ciel en Terre ; je roulai pendant tout
„ le jour dans la Région de l'air, & en-
„ fin au Soleil couchant, je tombai pres-
„ que sans vie dans l'Isle de Lemnos, où
„ je fus ramassé par des gens du Pays.
„ A ce discours, Junon aux bras blancs
„ ne pût s'empêcher de rire ; elle reçût le
„ verre de la main de son Fils qui se mit
„ à verser le Nectar à plein bord à tous
„ les Dieux. La joye alors éclata à la ron-
„ de ; tout l'Olympe retentit de ris im-
„ modérés ; la ridicule figure de l'Echan-
„ son, & son empressement à distribuer
„ des rasades, divertissoient fort tous les
„ Dieux ; ils tinrent table jusqu'à la nuit,
„ ayant fort bonne Musique à laquelle
„ présidoient Apollon & les neuf Muses ;
„ Enfin quand la nuit fût venue, ils al-
„ lerent coucher chacun chez eux ; Jupi-

„ ter gagna ſon lit, où il dormoit, dit
„ Homere, quand un doux ſommeil s'em-
„ paroit de lui, il ſe jetta deſſus, & il y
„ dormit à côté de Junon.

Sur l'expoſition fidele de ce morceau qui finit le premier Livre de l'Iliade, ne ſeroit on pas tenté de croire qu'Homere a voulu parler du ton dont Scarron fait parler Virgile? & cependant point du tout; il diſoit tout cela le plus ſérieuſement du monde, & ne ſoupçonnoit pas qu'on pût y trouver de quoi rire. Effectivement on n'en a pas toujours ri, & à préſent même les gens prudens n'oſent encore en rire que ſous cape.

Quoiqu'il en ſoit, *l'Iliade eſt pleine* de morceaux ſi admirables & ſi divins, qu'ils font oublier aiſément toutes ces petites foibleſſes.

La nature du Burleſque ne conſiſte pas néceſſairement *à dégrader les ſujets les plus* élevés & à les réduire au petit; il y en a une autre eſpece qui conſiſte au contraire à monter ſur le ton héroïque, les ſujets les plus ſimples.

Le Lutrin de M. Boileau, & le Ververt de M. Greſſet en ſont des *exemples.*

Quel ſujet fût jamais *plus ſimple* que celui du Poëme de M. Boileau? Il y avoit autrefois

trefois dans le Chœur de la Sainte Chapelle de Paris, un Pupitre d'une grosseur énorme, qui, placé devant le Chantre, le couvroit presque tout entier, & le déroboit à la vûe des Assistans. Le Chantre qui aimoit à être vû, le fit abattre; le Thrésorier voulut le remettre, & en vint à bout: voilà tout. Il falloit une imagination aussi riante & aussi heureuse que celle de Despréaux, pour faire naître d'un sujet en apparence aussi stérile, une abondance d'incidens burlesquement héroïques, qui attachent & intéressent toujours également par la forme & par la matiére.

Rien n'est plus pompeux ni plus grand que ce début.

Je chante les Combats, & ce Prélat terrible;
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre Eglise, exerçant son grand cœur,

Eh bien, que fit-il? confondit il Luther & Calvin? ramena-t'il à la Foi des ames égarées? on ne s'attend à rien de moindre. Quel sera le grand évenement annoncé avec tant d'éclat & de sublimité? Lisons le quatriéme vers.

Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.

C'eſt bien là le véritable accouchement de la montagne. Mais que cette plaiſanterie eſt adroitement menagée ! & quel art dans cette ſuſpenſion !

C'eſt ici un vrai Poëme Epique dans toutes les regles ; rien n'y eſt omis, non pas même l'Invocation.

Muſe, redi-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces hommes ſacrés, rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célébres Rivaux ?
Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots ?

Le Poëte après ſon Invocation entre en matiere.

Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines,
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu,
A des Chantres gagés, le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant son Empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit, par le Coche & d'Evreux & du
Mans,
Accourir à grands flots ses fidéles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse,
Et par tout des Plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendarts.
Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille;
Elle seule la brave, elle seule aux Procès,
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait sifler ses serpens, s'excite à la vengeance.

C'est la Discorde qui met tout en mouvement dans ce Poëme, elle va trouver le Thrésorier, elle souffle dans son cœur la haine & l'ardeur de la Chicane, elle anime les fidéles Serviteurs du Prélat contre le Chantre, & déja trois héros nommés par le Sort travailloient dans la nuit à relever l'horrible Lutrin, & à le remettre en sa place, lorsqu'un Hibou, sortant des flancs de l'énorme Machine, éteint leur bougie en poussant des cris lugubres; à cet

accident inopiné, les champions saisis de frayeur prennent la suite; mais la Discorde les arrête, leur reproche leur lâcheté, les remplit d'un nouveau courage & les ramene dans la Sacristie pour achever leur glorieuse expédition.

Cependant le Chantre réveillé par un songe affreux, court au Chœur avec sa troupe; le Pupitre est renversé & mis en piéces.

La Masse est emportée, & ses ais arrachés,
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachés.

La Discorde alors s'applaudit du succès de son entreprise, & continue son funeste ouvrage; elle inspire aux deux Rivaux le dessein d'aller consulter la Chicane; ils se rencontrent sur l'escalier qui conduit au repaire de ce monstre: enflammés de fureur à l'aspect l'un de l'autre, ils ne peuvent plus se contenir; ils en viennent aux mains; après un long & opiniâtre combat, le Prélat enfin demeure victorieux; les Chanoines consternés laissent tomber leurs armes; la dextre bénissante du Prélat les renverse & les met en fuite.

Dans le Temple aussi-tôt le Prélat plein de gloire,

Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;
Et de leur vain projet les Chanoines punis ,
S'en retournent chez eux éperdus & bénis.

Enfin M. le Premier Président de Lamoignon termine la querelle au grand avantage des deux Puissances belligerantes. Pour donner satisfaction au Prélat , il engage le Chantre à faire remettre lui-même le Pupitre devant son siége ; & pour satisfaire le Chantre à son tour , il engagea le Prélat à faire enlever dès le lendemain ce fatal & ombrageux Pupitre.

Il y a dans ce Poëme des descriptions admirables.

Telle est celle-ci par exemple.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée ,
S'éleve un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux , par un double contour.
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là , parmi les douceurs d'un tranquille silence ,
Regne sur le duvet une heureuse indolence ;
C'est là , que le Prélat , muni d'un déjeûner ,
Dormant d'un leger somme , attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ,
Son menton sur son sein descend à double étage ,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur ,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Le tableau de la molleſſe eſt juſtement admiré de tout le monde. La narration du combat des Chantres & des Chanoines eſt un morceau accompli ; cette burleſque fureur dont les combattans ſont animés de part & d'autre, les Portraits des plus célebres de ces Guerriers, la critique ingénieuſe des Auteurs, dont les Ouvrages ſervent ici de traits & de javelots, les diſcours gravement ridicules que prononcent ces combattans au milieu de la mêlée ; tout cela forme le tableau le plus groteſque, & le plus agréable du monde.

Le gros Chanoine Evrard eſt un des plus fermes appuis du parti du Chantre ; lui ſeul avec le robuſte & terrible Fabri faiſoit trembler l'armée du Thréſorier ;

C'eſt Evrard qui commence à charger les ennemis.

> Evrard en paſſant coudoyé par Boirude,
> Ne ſçait point contenir ſon aigre inquiétude.
> Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
> Saiſiſſant du Cyrus un volume écarté,
> Il lance au Sacriſtain le tome épouvantable.
> Boirude fuit le coup. Le volume effroyable
> Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomach
> Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.
> Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene,

Tombe aux pieds du Prélat ſans pouls & ſans haleine ;
Sa troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt champions s'élancent,
Pour ſoutenir leur choc les Chanoines s'avancent;
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal,
Par un cri donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le Libraire abſent, tout entre, tout ſe mêle;
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle. .

. . . .

. . . .

L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en ſaiſit la montre,
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Taſſe François, en naiſſant oublié;

. . . .

. . . .

O que d'Ecrits obſcurs, de Livres ignorés,
Fûrent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés Almerinde & Simandre!
Et toi rebut du Peuple, inconnu Caloandre!
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.

. . . .

. . . .

D'un Le Vayer épais, Giraut eſt renverſé;
Marineau d'un Brébeuf à l'épaule bleſſé,

En ſent par tout le bras une douleur amere ;
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi,
A long-temps le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front, atteint d'un Charlemagne,
(Des Vers de ce Poëme effet prodigieux !)
Tout prêt à s'endormir, baille & ferme les yeux.

Quelle fineſſe d'eſprit & quelle agréable variété dans ces vives & courtes critiques ! ici un Auteur eſt ridiculiſé par une ſeule épithete ; *là*, *c'eſt par* l'effet que ſon *Livre* produit ſur ceux qui *en ſont atteints* ; tous ces traits ſont diverſifiés en cent façons différentes ; ils ont tous l'air piquant de la nouveauté.

M. Boileau, à *l'exemple d'Homere*, (dont il étoit avec raiſon admirateur *zélé*,) fait prononcer à ſes Guerriers dans la chaleur du combat des harangues éloquentes.

Le formidable Fabri portoit le déſordre & l'effroi dans la troupe des Chantres,

Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours :
» Illuſtre Porte-Croix, par qui notre banniere,
» N'a jamais en marchant fait un pas en arriere ;
» Un Chanoine lui ſeul triomphe du Prélat !

» Du Rochet à nos yeux ternira-t'il l'éclat ?
» Non, non. Pour te couvrir de sa main redouta-
» ble,
» Accepte de mon corps l'épaisseur favorable ;
» Vien ; & sous ce rempart à ce Guerrier hautain,
» Fais voler ce Quinaut qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvra-
ge.
Le Sacristain bouillant de zéle & de courage,
Le prend, se cache, approche, & droit entre les
yeux,
Frappe du noble écrit l'Athléte audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre sans vigueur mollit contre sa tête.

Le brusque discours du Chanoine Fabri convient à son caractére & à la conjoncture présente.

» Attendez, leur dit-il, couple lâche & rusé !
» Et jugez si ma main, aux grands exploits no-
» vice,
» Lance à mes Ennemis un Livre qui mollisse.

L'effet suit de près la menace.

A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat ;
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture ;

Entourée à demi d'un vieux parchemin noir ;
Où pendoit à trois cloux un reſte de fermoir.

. . . .

Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le couple pâle, & déja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable *tonnerre.*
Les Guerriers, de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des cloux meurtris & déchirés,
Long-tems, loin du Perron, roulent ſur les degrés.

C'eſt alors que le Prélat voyant fuir ſa troupe éperdue, *tire du manteau ſa dextre* vangereſſe, & allongeant ſaintement ſes doigts de tous côtés, arrête & bénit ſes opiniâtres ennemis, & le fier Evrard lui-même qui ſe cachoit prudemment dans un coin pour éviter l'exterminante bénédiction ; il ſe cachoit en vain ; il ne pût échapper aux regards perçans du Prélat ; il fallut céder & être béni.

Le Chanoine ſurpris de la foudre mortelle ;
Se dreſſe, & leve en vain une tête rebelle,
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect ;
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.

Le ſonge du Chantre eſt au moins auſſi

effrayant que l'apparition d'Hector à Enée dans Virgile.

Pour la feconde fois, un fommeil gracieux;
Avoit fous fes pavots appefanti mes yeux;
Quand l'efprit enyvré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoutumée:
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiffans,
Je béniffois le Peuple, & j'avalois l'encens:
Lorfque du fond caché de notre Sacriftie,
Une épaiffe nuée à longs flots eft fortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans fon bluâtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon, plein de fouffre & de nitre,
Une tête fortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hériffé de crins;
Surpaffoit en groffeur nos plus épais Lutrins.
Animé par fon guide, en fifflant il s'avance;
Contre moi, fur mon banc, je le vois qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain, & fuyant fa fureur,
Je me fuis réveillé plein de trouble & d'horreur.

On trouve dans ce Poëme des comparaifons d'une nobleffe & d'une magnificence parfaites.

La Difcorde ranimant le courage des Miniftres du Prélat que le Hibou avoit épouvantés, eft comparée au grand Condé

ralliant les Troupes Françoises à la Bataille de Lens, & les remenant au combat & à la victoire.

La Déesse guerriere
Rend aux trois champions leur intrépidité;
Et les laisse tout pleins de sa divinité.
C'est ainsi, Grand Condé! qu'en ce combat célébre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,
Lorsqu'aux plaines de Lens nos Bataillons poussés,
Furent presque à tes yeux ouverts & renversés,
Ta valeur arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux;
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

L'effroi dont furent saisis les Chanoines, lorsqu'*ils se virent réveillés par la bruyante* Crecelle du Jeudi-Saint, est comparé à celui que les Armes triomphantes de Louis XIV. inspiroient aux Ennemis de la France.

Déjà de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits;
Et que l'Eglise brûle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funébres,
Pense être au Jeudi-Saint, croit que l'on dit Ténébres,

Et déja tout confus, tenant Midi fonné,
En foi-même fremit de n'avoir point dîné.
Ainfi lorfque tout prêt à brifer cent murailles;
Louis, la foudre en main, abandonnant Verfailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les Champs de Mars déployer fes Drapeaux,
Au feul bruit répandu de fa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore eft prêt à fe noyer.

Ces deux comparaifons font exprimées avec une pompe & une majefté qui feroient admirées même dans un Poëme véritablement héroïque.

Mais je ne connois rien de plus joli ni de plus heureux que la comparaifon que je vais citer.

Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté;
Il veut partir à jeûn; il fe peigne, il s'apprête,
L'yvoire trop hâté deux fois rompt fur fa tête,
Et deux fois de fa main le buis tombe en morceaux;
Tel Hercule filant rompoit tous les fufeaux.

Le ſixiéme Chant eſt un peu différent du ton qui regne dans les cinq autres. Ici c'eſt le ſublime ſeul qui domine preſque ſans aucun mêlange de plaiſanterie.

Les diſcours de la Pieté & de Thémis, ſont vraiment admirables; jamais la trompette héroïque n'a produit des ſons plus doux, ni plus éclatans. Quelle Poeſie! quelle grace & quelle harmonie dans la Verſification! quelle nobleſſe dans les penſées! quelle force dans l'expreſſion!

Voici comme la Piété fait ſa plainte à Thémis.

Vierge, effroi des Méchans, appui de mes Autels,
Qui, la balance en main, regles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoupirs & pleurer mes miſeres?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au mépris de tes Loix,
L'hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix?
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares,
Cherchent à me ravir Croſſes, Mitres, Tiares?
Faudra-t'il voir encor cent monſtres furieux,
Ravager mes Etats uſurpés à tes yeux?
Dans les tems orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Baptême on couroit au Martire,
Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moi.
Le Fidele attentif aux reglesde ſa Loi,

Fuyant des vanités la dangereuſe amorce,
Aux honneurs appellé, n'y montoit que par
force,
Ces cœurs que les Bourreaux ne faiſoient point
fremir,
A l'offre d'une *Mitre* étoient prêts à gémir.

La Piété déplore enſuite les funeſtes abus qui ſe ſont gliſſés dans ſon Empire ; elle oppoſe les mœurs des Religieux, des Chanoines & des Prélats de ce tems, à celles des premiers Chrétiens, dont les vertus illuſtrerent l'Egliſe. Mais l'Auteur qui fait parler la Pieté ne s'eſt-il pas un peu trop livré ici à ſon penchant ſatyrique ? Eſt-il bien vrai que la Brigue ſoit aujourd'hui la ſeule route qui conduiſe aux honneurs ſacrés, & qu'on ne voye plus de ces généreux Chrétiens que l'offre d'une *Mitre* faiſoit frémir ? Je n'examine point ſi le dernier Siécle en a produit ; mais nous venons de voir encore tout récemment le vertueux Prélat qui gouverne la premiere Egliſe du Royaume, *juſtifier par un ſincere & modeſte* refus le choix de Sa Majeſté, & prouver à tous, combien il eſt digne du Siége qu'il s'eſt vû forcé de remplir.

La Réponſe de Thémis eſt du ſtyle le plus touchant & le plus majeſtueux.

Chere & divine Sœur, dont les mains secourables,
Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,
Pourquoi toi-même en proye à tes vives douleurs,
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?
En vain de tes Sujets l'ardeur est rallentie ;
D'un ciment éternel ton Eglise est bâtie,
Et jamais de l'Enfer les noirs frémissemens,
N'en sauroient ébranler les fermes fondemens.

Cet éloquent discours de Thémis finit par un juste & magnifique éloge de M. le Premier Président de Lamoignon.

On ne sçait ce qu'on doit le plus admirer dans ce Poëme, ou du vrai goût de la bonne plaisanterie dont il est presque par tout assaisonné, ou des traits sublimes & ravissans dont il est semé en plusieurs endroits.

Le Ververt de M. Gresset est d'un autre genre ; on n'y voit point cette bigarrure, ce mêlange alternatif de plaisant & de sublime.

Ce Poëme ingénieux est écrit d'un bout à l'autre d'un style gravement burlesque, orné de plaisanteries délicates & innocentes sur les Ridicules attachés aux Cloîtres.

Le Héros de ce Poëme est un Perroquet nommé Ververt, appartenant aux Religieuses Visitandines de Nevers.

Voici

Voici le Portrait de cet aimable Oiseau.

Ververt (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté là, de l'Indien Rivage,
Fût, jeune encor, ne ſçachant rien de rien;
Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien.
Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
Aimable & franc, comme on l'eſt au bel âge;
Né tendre & vif, mais encore innocent,
Bref, digne Oiſeau d'une ſi ſainte cage,
Par ſon caquet, digne d'être en Couvent.

. . . .

. . . .

Il n'étoit point de ces fiers Perroquets,
Que l'air du Siécle a rendu trop coquets:
Et qui ſiflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ververt étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eû l'idée,
Ne diſoit onc un immodeſte mot,
Mais en revanche il ſçavoit des *Cantiques*,
Des *Oremus*, des *Colloques myſtiques*,
Il diſoit bien ſon *Benedicité*,
Et, *notre Mere*, & *votre charité*;
Il ſçavoit même un peu de ſoliloque.

Enfin c'étoit un très-ſaint homme de Perroquet.

Toutes les Religieuſes jeunes & vieilles en étoient enchantées ; c'étoit à qui l'accableroit de baiſers , de careſſes & de friandiſes. Il n'étoit queſtion que de Ververt. Ververt étoit l'objet de tous leurs ſoins & le ſujet de tous leurs entretiens.

La réputation de ce charmant & vertueux Oiſeau , s'étendit bien-tôt au loin ; les Religieuſes de la Viſitation de Nantes , ſur le bruit de ſes rares qualités , déſirerent de le voir. Elles écrivent à la Supérieure du Couvent de Nevers pour la prier de le leur envoyer. Quelle fâcheuſe priere , & quelle affliction pour les Viſitandines de Nevers ! leur ôter Ververt , c'eſt leur ôter tous les plaiſirs de la vie ; mais le moyen de refuſer cette ſatisfaction aux Viſitandines de Nantes ?

Le Chapitre s'aſſemble ; on délibere , enfin on ſe réſout à cette privation cruelle ſur l'eſpoir d'un prochain retour.

Ververt arroſé de mille larmes & honoré des plus tendres adieux , eſt embarqué ſur la Loire dans un Coche d'eau ; il eût le malheur de s'y trouver en très-mauvaiſe compagnie , avec de malhonnêtes gens , qui ne s'exprimoient que par des termes

qui offenſent la pudeur & la bienſéance. D'abord le ſaint Oiſeau fût ſcandaliſé de cet horrible langage, mais peu à peu il s'accoutuma à l'entendre & même à le parler; les pieuſes Maximes dont il avoit été nourri dans le Couvent de Nevers, s'effacerent de ſon eſprit, & quand il arriva au Monaſtere de Nantes, ce n'étoit plus qu'un libertin effronté, dont le bec impie ne s'ouvroit que pour jurer & pour dire des horreurs.

Les Religieuſes pleines d'impatience ſe précipitoient en foule au-devant de lui. Quelle fût leur ſurpriſe quand elles virent cette étrange métamorphoſe!

La Mere Prieure,
D'un air auguſte, en Fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,
Pour premiers mots & pour toute réponſe;
Nonchalamment & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond avec un ton faquin,
Par la corbleu, que les Nones ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début la Sœur Saint-Auguſtin,
D'un air ſucré voulant le faire taire,
Et lui diſant: fi donc, mon très-cher frere;

Le très-cher frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement ....

L'Oiseau impudent fût remis en cage, & renvoyé ignominieusement à Nevers, où on lui fit expier ses crimes par une rigoureuse penitence; on le condamna à deux mois d'abstinence, à trois de retraite, & à quatre de silence.

Le malheur est bon à quelque chose. Le Perroquet contrit, reconnut & détesta son erreur; la troupe indulgente appaisée par son repentir, abrégea sa pénitence; mais il ne profita pas long-tems de leur bonté. Son heure étoit arrivée; il mourut, dont ce fût dommage.

Du sein des maux d'une longue diéte,
Passant trop-tôt dans des flots de douceurs;
Bourré de sucre, & brûlé de liqueurs,
Ververt tombant sur un tas de dragées,
En noirs Cyprès vit ses Roses changées.

Tel fût le destin de cet héroïque Oiseau dont le nom consacré dans ce Poëme ingénieux passera à la postérité la plus reculée; les applaudissemens que cet Ouvrage a reçû de tous les vrais connoisseurs, & en particulier du célebre Rousseau, l'empres-

ſement avec lequel il a été dévoré du Public dans ſa naiſſance, & le plaiſir infini qu'on goûte encore tous les jours en le liſant ne permettent pas d'en douter. Il n'y a que les choſes vraiment belles qui puiſſent être vûes pluſieurs fois avec plaiſir,

On ne peut pas non plus en conſcience douter qu'il n'y ait eû un véritable Ververt, l'amour & les délices du Parlement Viſitandin ; ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne lui ayent conteſté ſon exiſtence, comme M. Greſſet nous l'apprend lui-même dans ſon ingénieuſe Epître des Ombres.

Une None ſempiternelle,
Prétend prouver à tout fidéle,
Que jamais Ververt n'exiſta ;
Vû, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la Lettre circulaire
Du Perroquet Miſſionnaire,
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile ;
De la Cloîtriere Sybille,
(N'en déplaiſe à ſa charité,)
Sera de peu d'utilité :
Car dès que Ververt eſt cité,
Dans les Archives du Parnaſſe,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité ?

En effet cette preuve doit être victorieuse.
Quoiqu'il en soit,, il est sûr que ce Perroquet historique ou fabuleux nous a procuré un des plus agréables badinages que nous ayons dans notre Langue.

CHAPITRE III.

Du Poëme Didactique.

CE Poëme n'est point susceptible de toutes les beautés qui rendent le Poëme Epique *si agréable.*

Privé du secours des Fictions & des Allégories, le Poëte Didactique débite ses instructions sans déguisement & sans emblême; il prend ouvertement *le ton* dogmatique, *ce ton toujours si odieux* au superbe Lecteur.

Aussi le plus beau Poëme Didactique plaît toujours moins qu'un Poëme Epique; les Georgiques de Virgile sont beaucoup moins lûes que l'Eneïde & *le* Poëme de la Religion, que la Henriade. Il pourroit y avoir à *cela une* autre raison tirée de la chose même, plus que de *la* maniere dont elle est traitée.

Un Poëme Didactique est une instruction ornée, mais non point déguisée sous une forme allégorique, comme dans l'Epopée. Il ne consiste que dans des leçons toutes simples & toutes nues, exprimées avec élégance & avec force, égayées par des tableaux & des descriptions.

Préceptes & descriptions; voilà, dit M. l'Abbé Desfontaines, l'essence du Poëme Didactique.

M. Racine, le Fils du Grand Tragique; est parmi nous dans le genre Didactique, ce que M. de Voltaire est dans le genre Epique.

Le Poëme de la Grace & le Poëme de la Religion prouvent combien leur illustre Auteur est digne du grand nom qu'il porte, & confirment la pensée d'Horace; que: *les forts naissent des forts, & que l'Aigle courageux n'engendre point de foibles Colombes*,

Si la gloire du succès se mesure sur la difficulté des entreprises, quelle gloire ne mérite pas M. Racine? que d'écueils il avoit à éviter! que d'obstacles à surmonter! Fût-il jamais de matiere plus abstraite & plus métaphysique que celles de la Religion & de la Grace? comment semer de fleurs une carriere si épineuse? comment

revêtir des brillantes couleurs de la Poësie, les Dogmes séveres de notre Religion? comment établir des preuves invincibles, renverser des objections subtiles & des sophismes captieux? comment disserter, discuter, argumenter en vers, sans que le solide nuise à l'agréable, ni l'agréable au solide, & sans que le Theologien éclipse le Poëte, ou que le Poëte brille aux dépens du Théologien.

Voilà les difficultés que M. Racine a sçû vaincre, & voilà à quoi on devroit faire attention, lorsqu'on lit ses deux beaux Poëmes; on en seroit plus porté à rendre justice à leur Auteur, & à payer à son rare génie, le tribut d'admiration qui lui est dû.

Quoique les Vérités éternelles de notre Religion, soient en général assez peu favorables à la Poësie, elles lui fournissent cependant en plusieurs endroits de grandes idées & de magnifiques expressions.

M. Racine dont l'érudition est égale à ses talens, connoissoit toutes ces ressources; il sçavoit l'usage qu'il en devoit faire. Avec quelle noblesse il nous rend les sublimes beautés de l'Ecriture-Sainte! Quelle Poësie! quelles images! c'est le triomphe de M. Racine; c'étoit aussi celui de son illus-

tre

tre Pere, comme on voit dans Esther, & encore plus dans Athalie.

Quelle admirable & terrible peinture que celle du Jugement dernier !

Déja je crois le voir ; j'en frémis par avance.
Déja j'entends des Mers mugir les flots troublés ;
Déja je vois pâlir les Astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, & le son des trompettes,
Va reveiller les Morts dans leurs sombres retraites.
Ce Jour est le dernier des Jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les Peuples divers,
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De la Religion vient consommer l'ouvrage.
La Terre, le Soleil, le Tems, tout va périr ;
Et de l'Eternité les Portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-tems invisible,
S'avance précédé de sa Gloire terrible :
Entouré du Tonnerre, au milieu des Eclairs,
Son Trône étincelant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau se tire, & ce Dieu vient en Maître ;
Malheureux, qui pour lors commence à le connoître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix,
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le Genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,

Ne voit plus de grandeur que celle de ſon Juge.
Eblouï des Rayons dont il ſe ſent percer,
L'Impie avec horreur voudroit les repouſſer ;
Il n'eſt plus tems. Il voit la Gloire qui l'opprime,
Et tombe enſeveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris & de rugiſſemens.

La peinture des tourmens que les Empereurs Romains faiſoient ſouffrir aux Chrétiens, eſt admirable.

Quel ſpectacle en effet à mes yeux ſe préſente !
Quels tourmens inconnus que la fureur invente !
De bitumes couverts, ils ſervent de flambeaux,
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théatres du carnage,
Des Tigres, des Lions on irrite la rage.
Que de Feux ! que de Croix ! que d'Echaffauts dreſſés !
Combien de Bourreaux las, de glaives émouſſés !
Injuſte contre eux ſeuls, le plus juſte des Princes,
Par ce ſang odieux contente ſes Provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, eſt Neron.
Ils ſe nomment Chrétiens, & leur crime eſt leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux ſupplices :
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices.
Les rigueurs des Tyrans leur ſemblent d'heureux dons ;

Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.

Quels tableaux encore que ceux qui suivent, & quels vers !

L'Univers n'est plus que l'Empire d'un homme.
Il l'a voulu ce Dieu ; la liberté de Rome
Ranimant ses Soldats par Cesar abbatus,
Du dernier coup frappée expire avec Brutus.
Dans ses hardis Vaisseaux une Reine ose encore
Rassembler follement les Peuples de l'Aurore.
Elle fuit l'insensée ; avec elle tout fuit,
Et son indigne Amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bien-tôt par Auguste traînées,
Toutes les Nations à son Char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'Habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du Vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en allarme, & d'une main tremblante
Rapporte les Drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhetes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant, sous un Pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment ;
Et l'Euphrate vaincu coule plus mollement.
Paisible Souverain des Mers & de la Terre,
Auguste ferme enfin le Temple de la Guerre ;
Il est fermé ce Temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, & déplorant en vain

Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.
Aux Champs deshonorés par de ſi longs combats,
La main du Laboureur rend leurs premiers appas;
Le Marchand loin du Port, autrefois ſon aſile,
Fait voler ſes Vaiſſeaux ſur une Mer tranquille.

Le Poëme Didactique ſeroit abſolument inſupportable, s'il n'étoit pas permis de l'embellir par toutes ces deſcriptions ſi animées & ſi brillantes, qui ſeules font paſſer par-deſſus ce que les préceptes peuvent avoir de *rebutant & de déſagréable*; c'eſt ſur-tout dans un Poëme de cette nature que l'Auteur doit être attentif à ne laiſſer échapper aucune occaſion de deſſiner des portraits, & de préſenter à *l'eſprit* un grand nombre d'images avec goût & avec variété.

Un Poëme Didactique doit être ſemblable à une belle & vaſte gallerie, ornée de mille tableaux divers, dont chacun attire les regards & fixe l'attention des Spectateurs, par des traits brillans & délicats qui lui ſont propres.

Le Poëte, pour varier ſes peintures, doit de tems en tems s'écarter avec art de ſon ſujet, & promener l'imagination de ſes

Lecteurs ſur tous les objets dignes de remarque qui ſe rencontrent autour de lui, à droite & à gauche.

Heureuſement l'uſage des Epiſodes ne lui eſt point deffendu; M. Racine en eſt plein, & on lui a reproché cependant de n'en avoir pas mis aſſez.

Je ne ſçais quel effet produiroit une plus grande fréquence de ces Epiſodes; mais je crois qu'on doit être fort ſatisfait de tous ceux que l'Auteur a inſérés dans ſon Poëme, & particulierement de ceux-ci.

L'Impie eſt lui-même l'eſclave,
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ſes honteux plaiſirs, s'il cherche à ſe cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher.
Son Juge eſt dans ſon cœur, Tribunal où réſide
Le Cenſeur de l'Ingrat, du Traître, du Perfide.
Si par ſes noirs complots nous ſommes outragés,
De près ſuivra la peine, & nous ſerons vengés.
De ſes remords ſecrets triſte & lente Victime,
Jamais un Criminel ne s'abſout de ſon crime.
Sous des lambris dorés, le pâle ambitieux,
Vers le Ciel, ſans terreur, n'oſe lever les yeux;
Suſpendu ſur ſa tête, un glaive redoutable,
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.
Le cruel repentir eſt le premier bourreau,
Qui dans un ſein coupable enfonce le coûteau.

Des chagrins dévorans attachés ſur Tibere,
La Cour de ſes Flatteurs veut en vain le diſtraire.
Maître du Monde entier, qui peut l'inquiéter ?
Quel Juge ſur la Terre a-t'il à redouter ?
Cependant il ſe plaint, il gémit ; & ſes vices
Sont ſes accuſateurs, ſes Juges, ſes Supplices.
Toujours yvre de ſang, & toujours altéré,
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Senat qu'il outrage,
De ſon cœur déchiré la déplorable image ;
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes Sujets.

M. Racine avoit deſſein d'*humilier notre raiſon orgueilleuſe, & de prouver combien* ſes foibles lumieres ont beſoin d'être guidées par le flambeau ſacré de la Religion ; pour établir ſolidement cette preuve, il expoſe au grand jour *le délire* de cette préſomptueuſe *raiſon, lorſqu'elle eſt abandonnée* à elle-même ; les extravagances des Philoſophes payens en ſont des exemples convaincans, auſſi l'Auteur ne manque-t'il pas de relever leurs ridicules erreurs & leurs abſurdes opinions.

Dans l'Ecole d'*Athene* habita la ſageſſe.
Puiſſe pour m'expoſer ce merveilleux tableau,
Raphael prendre encor ſon ſublime pinceau !

Que de Héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la Discorde au milieu de ces Sages !
Et de Maîtres entr'eux sans cesse divisés,
Naissent des Sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Heraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Democrite.
Quel remede à nos maux que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause, & guérissent nos
cœurs.

Le Poëte ensuite consulte ces prétendus Sages sur les secrets de la Philosophie ; il croit ne pouvoir mieux faire que de s'adresser au spéculatif Démocrite, qui s'étoit retiré dans des Tombeaux pour méditer tranquillement, & qui s'étoit même, dit-on, crevé les yeux pour n'être point distrait dans ses spéculations métaphysiques ; il l'interroge donc sur ce qu'il lui importe de sçavoir, & ce grand Philosophe, ce sage lui répond :

» Les Atomes erroient dans un espace immense :
» Déclinant de leur route, ils se sont approchés ;
» Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
» Le hazard a rendu la Nature parfaite.
» L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
» Les bras au haut du corps se trouverent liés :
» La Terre heureusement se durcit sous nos pieds.

» L'Univers fut le fruit de ce prompt assemblage;
» L'Etre libre & pensant en fût aussi l'ouvrage.

Une pareille réponse n'est-elle pas bien satisfaisante? étoit-ce la peine de se crever les yeux pour faire de si curieuses découvertes? & la vûe des effets admirables de la Nature, ne valoit-elle pas mieux que la contemplation frivole d'une cause aussi chimérique?

Mais peut-être trouverons-nous mieux notre compte dans les Observations des autres Philosophes. Point du tout: loin de s'étudier eux-mêmes, loin de chercher les moyens de rendre l'Homme heureux & vertueux, ils cherchent *l'origine* des choses.

Tout est sorti de l'eau, Thalés le croit sans peine.
L'air seul a tout produit, répond Anaximene;
Et l'Eternel Pleureur assûre que le feu,
De l'Univers naissant mit les ressorts en jeu.

Anaxagore prétend qu'il est né pour contempler le Soleil & la Lune.

Ainsi tous ces prétendus Sages s'égarent en courant après de stériles connoissances qu'ils ne peuvent acquerir, & qui ne seroient nullement capables de faire leur bonheur, quand même ils les auroient acqui-

ſes. Mais enfin voici d'autres Philoſophes qui s'attachent à l'objet ſeul intéreſſant pour les hommes, ils veulent leur apprendre le véritable chemin pour parvenir à la félicité.

Le plus célébre d'entre ces Raiſonneurs, eſt Epicure, dont les leçons avidement écoutées, & preſque généralement pratiquées, enſeignent à ſe livrer au doux penchant des plaiſirs, & à ſe laiſſer conduire mollement au tombeau par des ſentiers ſemés de Roſes & de Myrthes.

Tandis qu'en ces jardins Epicure ſommeille,
Que de Voluptueux repetent ſes leçons,
Mollement étendus ſur de tendres gazons!
Malheureux, joüiſſez promptement de la vie!
Hâtez-vous, le tems fuit, & la Parque ennemie,
D'un coup de ſon ciſeau va vous rendre au néant,
Par un plaiſir encor volez-lui cet inſtant.
Votre auſtere Rival, pâle, mélancolique,
Fait de ſes grands diſcours réſonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant, ſa vertu me fait peur:
Je ne puis, comme lui, rire dans la douleur;
J'oſe la croire un mal, & le crois ſans attendre,
Que la goute en fureur, me contraigne à l'apprendre.

Cet auſtere Rival eſt le farouche Zenon, le Chef de la Secte des Stoïciens, & le

premier modéle de tous les Fanatiques qui ſont venus depuis. Sur lui, ſe ſont formés les Impoſteurs, les Enthouſiaſtes, les faux Prophetes auſquels ſon exemple a appris à ſéduire les Peuples crédules par des contorſions & des grimaces, par un extérieur faux & composé, par un viſage pâle, défait & mélancolique, & par des dogmes ſéveres, dont ils ne fourniſſent que l'effrayante théorie, ſe repoſant ſur ceux qu'ils ont déçû du ſoin de les pratiquer.

Les Stoïciens étoient ennemis de la volupté; ils faiſoient conſiſter le ſouverain bonheur dans la vertu, & en cela ils avoient raiſon; mais ils faiſoient conſiſter la vertu dans une vaine oſtentation de ſageſſe, de courage, de conſtance dans les maux; ils affectoient un ſuperbe mépris pour tous les biens que les hommes eſtiment, & par une ridicule équivoque dont ils s'obſtinoient à ne rien rabattre, ils ne vouloient pas convenir que la douleur fût un mal, parce que, ſelon eux, il n'y avoit point d'autre mal que le vice.

C'eſt ainſi que les eſprits extrêmes ſe précipitent dans l'erreur, en pouſſant trop loin la vérité.

Au rapport de Ciceron, un fameux Stoïcien rongé de la goute, qui lui faiſoit ſouf-

frir des tourmens affreux, s'écrioit: *Tu as beau faire, Goute, je n'avoüerai point que tu sois un mal.*

Un autre Stoïcien célébre, nommé Epictete, avoit pour Maître un homme féroce & brutal, nommé Epaphrodite, dont il essuyoit, sans se plaindre, la brusque humeur & les mauvais traitemens; un jour ce Maître violent, le frappoit à la jambe avec un bâton noueux & massif; Epictete toujours tranquille & toujours phlegmatique, lui dit froidement; *si vous continuez, vous casserez cette jambe.* Epaphrodite irrité de ce sang-froid redouble ses coups & sa violence. La jambe fût cassée. *Eh bien*, ajouta Epictete, sans s'émouvoir: *ne vous avois-je pas bien dit que vous casseriez cette jambe?*

Ce Philosophe avoit toujours à la bouche ces deux Maximes excellentes, (pourvû qu'on sçache en faire usage sans en abuser.)

Souffre & t'abstiens.

Il a composé un livre intitulé:

Des moyens de rendre l'homme véritablement libre, heureux & vertueux.

Mais par malheur l'ouvrage ne répond gueres à un titre si pompeux; on n'y voit qu'une belle chimere de vertu dont il n'y a point d'exemple, & à laquelle il est im-

poſſible aux hommes d'atteindre, du moins par les forces de la Nature, qui étoient les ſeules qu'Epictete pût connoître.

Voici le jugement que M. Rouſſeau a porté ſur ce Philoſophe & ſur ſon Livre.

En vain d'un ton de Rhéteur,
Epictete à ſon Lecteur,
Préche le bonheur ſuprême,
J'y trouve un Conſolateur
Plus affligé que moi-même.



Dans ſon phlegme ſimulé
Je découvre ſa colere.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de ſa miſere;
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriqués durant le cours
De ſa fortune maudite,
Vous reconnoiſſez toujours
L'Eſclave d'Epaphrodite.



Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zenoniſme,
D'entendre traiter ainſi
Un des Saints du Paganiſme.

Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon irrité,
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable Ouvrage.



Je ne prens point pour vertu,
Les noirs accès de tristesse,
D'un Loup-garou revêtu,
Des habits de la Sagesse.

Il me semble qu'encore aujourd'hui le Stoïcisme outré, est le refuge de bien des gens qui ne peuvent plus être Epicuriens.

Quoi qu'il en soit, les travaux de tous ces prétendus Sages n'ont donc servi tout au plus qu'à leur faire une réputation assez peu méritée, & qu'à leur attirer un certain nombre de Sectateurs aveugles, qui uniquement occupés du soin d'accréditer les erreurs dont ils avoient été nourris, ne se sont point mis en peine de chercher la vérité. On ne trouve donc dans leurs Ouvrages aucunes lumieres sur notre Nature; ils n'ont point expliqué les causes de ce mélange étonnant de grandeur & de foiblesse que nous éprouvons au-dedans de

nous ; ils n'ont point connu les routes qui menent au bonheur.

Platon eſt celui qui a fait les plus grands progrès dans la recherche de la Vérité.

Mais de Platon lui-même & qu'attendre & que croire,
Quand de ne rien ſçavoir ſon Maître * fait ſa gloire ?
Incertain comme lui, n'oſant rien hazarder,
Il réfute, il propoſe & laiſſe à décider.
Par quelques vérités à peine il me conſole ;
Il s'arrête, il héſite, il doute, il me déſole.

C'eſt perdre le tems que de prêter l'oreille aux rêveries de tous ces antiques Diſcoureurs.

Ainſi donc étourdi de pompeuſes paroles,
Plus troublé que jamais, je ſors de vos Ecoles.
Vous promettez beaucoup. De vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.
Du ſeul fils d'Ariſton * je n'ai point à me plaindre,
Ennemi du menſonge, il m'apprend à le craindre,

* Socrate.
* Platon.

Il tremble à chaque pas, & vers la Vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.

Platon est le seul qui ait reconnu & avoüé la nécessité de la Révélation Divine, & c'est beaucoup sans doute que les lumieres de la raison l'ayent fait aller jusques-là.

Tout cet Episode est extrêmement agréable, & par les choses même qu'il contient & par les richesses poëtiques dont il est orné.

L'Episode dans lequel le Poëte fait la description du Siécle d'or, & de celui dont il fut suivi, renferme encore de grandes beautés.

Doux Empire de Rhée, âge pur, Siécle d'or,
Où sans qu'il fût besoin de Loix ni de supplice,
L'amour de la Vertu fit régner la Justice!
Siécle d'or, sous ce nom, puisqu'ils l'ont célébré,
Ce Siécle plus heureux, où l'or fut ignoré!
Sobre dans ses désirs, l'Homme pour nourriture,
Se contentoit des fruits offerts par la Nature.
La Mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents;
Mais las de dépouiller les Chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'Oiseau rapide;
L'innocente Brebis tomba sous sa fureur;

Et ce ſang au carnage accoutumant ſon cœur,
Le fer devint bien-tôt l'inſtrument de ſa perte,
Et de crimes enfin la Terre fût couverte.

Virgile dans ſon Poëme des Georgiques, a fait auſſi une deſcription épiſodique de ces deux Siécles.

La voici telle qu'elle a été traduite par M. l'Abbé Desfontaines. Rien ne forme tant le goût que la comparaiſon des beaux morceaux.

„ Avant le régne de Jupiter, on ne „ cultivoit point la Terre; il n'étoit pas „ même permis de partager les Champs, „ ni d'en fixer les limites. Les campagnes „ & les moiſſons, tout étoit commun. La „ Terre, ſans être cultivée, fourniſſoit „ d'elle-même à tous les beſoins de ſes Ha- „ bitans. Jupiter arma les Serpens d'un „ venin funeſte; il voulut que les Loups „ vécuſſent de rapine, & que les hommes „ affrontaſſent les dangers de la naviga- „ tion. Ce Dieu ſecoua les arbres, & „ alors le miel ne ſe trouva plus comme „ autrefois, ſur les feuilles & ſur les fleurs: „ il déroba le feu aux regards des Mortels: „ il fit tarir les ruiſſeaux de vin qui cou- „ loient dans les vallons. Il voulut que „ l'expérience & la reflexion enfantaſſent

les

„ les Arts, que le ſeul travail des hom-
„ mes fit ſortir le froment des entrailles
„ de la terre, & qu'ils tiraſſenr le feu du
„ ſein des cailloux. On apprit à faire uſa-
„ ge du fer, & la ſcie fut inventée. Que
„ d'Arts on vit dans la ſuite éclorre! le
„ travail opiniâtre, & le beſoin preſſant
„ ſurmonterent tous les obſtacles.

Le Poëme des Georgiques a pour objet la culture de la Terre, de la Vigne, des Arbres, des Troupeaux & des Abeilles.

Il eſt étonnant que l'Auteur ait pû allier comme il a fait, tout ce que la Poëſie a de plus éclatant & de plus harmonieux, avec l'ignoble détail des occupations de la vie champêtre, des inſtrumens du labourage, &c.

Ce Poëme eſt orné de pluſieurs Epiſodes magnifiques.

Quoi de plus doux & de plus touchant, par exemple, que l'Epiſode d'Orphée & d'Eurydice enclavé dans celui d'Ariſtée! Je vais eſſayer de donner une idée de cet admirable morceau.

„ La jeune Eurydice fuyant avec pré-
„ cipitation le long du fleuve, ne ſon-
„ geoit qu'à échapper au Paſteur Ariſtée;
„ elle n'apperçut point un Serpent caché
„ ſous l'herbe, dont la morſure cruelle lui

„ donna la mort. Au bruit de ce funeſte
„ accident, le Chœur des Dryades rem-
„ plit de cris lugubres toutes les Monta-
„ gnes de Thrace .... Orphée triſtement
„ aſſis ſur un rivage ſolitaire, ne s'entrete-
„ noit que de ſa chere épouſe; là, ſa ſeule
„ conſolation étoit de chanter nuit & jour
„ ſur ſa Lyre le nom de ſa chere & dé-
„ plorable Eurydice.

„ Sa douleur exceſſive lui inſpira même
„ l'audace de deſcendre dans l'affreux
„ Empire des Ombres; il eſpera de pou-
„ voir toucher par ſes larmes les cœurs
„ inéxorables des Tyrans de l'Erebe ....
„ En effet, la douceur de ſes accens en-
„ chanta les ſombres demeures........
„ à ſa voix les fieres Eumenides ſuſpen-
„ dirent un moment leur courroux, la
„ Roue d'Ixion s'arrêta, l'effroyable Cer-
„ bere ceſſa quelque tems d'aboyer, & ſe
„ tût pour l'admirer. Eurydice lui fût ren-
„ due pour prix de ſes Chants. Déja
„ elle quittoit le Royaume de Pluton;
„ déja elle étoit près d'arriver à la région
„ du jour, elle ſuivoit ſon époux par der-
„ riere, & Proſerpine avoit deffendu à
„ Orphée de jetter les yeux ſur elle avant
„ d'être arrivé au ſéjour de la lumiere;
„ mais cet Amant imprudent ne pût rete-

„ nir ſes tranſports ; (faute très-pardonna-
„ ble à un amant, ſi les Dieux Infernaux
„ ſçavoient pardonner.) Emporté par ſa
„ vive tendreſſe, & oubliant la condition
„ preſcrite, hélas ! il ne pût s'empêcher
„ de jetter un regard ſur cette chere Eu-
„ rydice qu'il alloit poſſeder : alors tous
„ les travaux de cet époux infortuné s'en
„ allerent en fumée ; trois fois les étangs
„ de l'Averne retentirent d'un bruit épou-
„ ventable & funebre, qui annonçoit la
„ rupture du traité conclu avec le barba-
„ re Tyran des Ombres.

„ Malheureuſe que je ſuis ! s'écria Eu-
„ rydice, ô mon cher Orphée ! quelle
„ main inviſible & cruelle nous ſépare de
„ nouveau & nous perd tous les deux ? les
„ infléxibles Deſtins me rappellent une ſe-
„ conde fois ; le ſommeil de la mort cou-
„ vre déja mes yeux expirans ; je me ſens
„ environnée d'épaiſſes ténébres, adieu
„ donc, cher époux ; je vous tends pour
„ la derniere fois mes foibles bras. Hélas !
„ je ne *ſuis plus* à vous ; en achevant ces
„ mots, elle diſparut à ſes yeux, telle
„ qu'une légere fumée qui ſe diſſipe dans
„ les airs ; il s'efforça en vain de la preſſer
„ entre ſes bras ; il n'embraſſa que des Om-
„ bres ; il voulut lui parler, il ne vit plus

„ rien, & le terrible Caron ne ſouffrit
„ plus qu'il rentrât dans la Barque fatale.
„ Que deviendra-t'il ? où porrera-t'il
„ ſes pas, après s'être vû arracher deux
„ fois ſa chere épouſe, l'unique charme de
„ ſa vie ? Par quelles larmes, par quels
„ accens pourra-t'il fléchir encore les Di-
„ vinités Infernales ? Eurydice cependant
„ traverſoit ſans retour les noires ondes
„ du Styx. On dit qu'Orphée paſſa ſept
„ mois entiers dans un déſert affreux, ſous
„ une roche aërienne, près des bords du
„ Strymon, répétant ſans ceſſe dans ces
„ antres glacés ſa déplorable avanture,
„ attendriſſant les Tigres & attirant les
„ chênes ſenſibles à la douceur de ſes
„ chants.

„ Sa conſtance fût la cauſe de ſa mort ;
„ les Bacchantes irritées de ſes froideurs,
„ ſe jetterent ſur lui en célébrant les Or-
„ gies ; elles le hacherent en piéces, &
„ diſperſerent de toutes parts ſes membres
„ déchirés ; ſa tête ſéparée du tronc flot-
„ toit ſur les ondes de l'Hebre ; en cet
„ état même ſa langue froide & preſque
„ inanimée, répétoit encore le nom d'Eu-
„ rydice ; ſon ame fugitive, en pouſſant
„ le dernier ſoûpir, faiſoit prononcer à ſes
„ lévres le nom d'Eurydice ; les flots frap-

„ pés de ce ſon, le portoient d'un bout du
„ fleuve à l'autre, & tout le rivage reten-
„ tiſſoit de ce nom chéri.

Je ne connois rien de comparable à la beauté de cet Epiſode ; mais il faudroit pouvoir le lire dans l'original. Quelle douceur & quelle délicateſſe dans le petit diſcours d'Eurydice ! quelle tendreſſe dans les regrets d'Orphée, & quelle vivacité dans ſes tranſports ! quelle peinture de l'Erebe, des Monſtres qui l'habitent, & de l'infléxibilité des Tyrans qui y préſident ! quel modéle que Virgile !

Le Poëme de la Religion n'étoit point ſuſceptible d'un Epiſode auſſi touchant & auſſi agréable ; mais ceux dont il eſt orné ont toutes les beautés qui leur conviennent.

On peut dire que M. Racine a tiré de ſon ſujet preſque tout ce qu'on en pouvoit tirer, & qu'il a ſçû y répandre toute la variété poſſible.

Quoique le Poëme de la Grace ſoit fort inférieur à celui-ci, on y reconnoît cependant en pluſieurs endroits le vigoureux pinceau de M. Racine, qui eſt toujours admirable, lorſqu'il paraphraſe l'Ecriture Sainte.

Chant II.

Ah ! qui me donnera l'aile de la Colombe ?
Loin de ce lieu d'horreur , de ce gouffre de maux ,
J'irois , je volerois dans le ſein du repos.
C'eſt là , qu'une éternelle & douce violence ,
Néceſſite des Saints l'heureuſe obéiſſance ;
C'eſt là que de ſon joug le cœur eſt enchanté ;
C'eſt là que ſans regret l'on perd ſa liberté.
Là , de ce corps impur les ames délivrées ,
De la joye ineffable à ſa ſource enyvrées ,
Et riche de ces biens que l'œil ne ſçauroit voir ,
Ne demandent plus rien , n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes ,
Et des yeux de ſes Saints daigne eſſuyer les larmes ;
C'eſt là qu'on n'entend plus ni plaintes ni ſoupirs ;
Le cœur n'a plus alors ni craintes , ni déſirs.
L'Egliſe enfin triomphe , & brillante de gloire ,
Fait retentir le Ciel des chants de ſa Victoire.
Elle chante , tandis qu'eſclaves , déſolés ,
Nous gémiſſons encor ſur la Terre éxilés.
Près de l'Euphrate aſſis , nous pleurons ſur ſes rives ;
Une juſte douleur tient nos Langues captives ;
Et comment pourrions-nous , au milieu des méchans ,

O celeste Sion! faire entendre tes chants?
Hélas! nous nous taisons: nos Lyres détendues,
Languissent en silence aux saules suspendues,
Que mon éxil est long! ô tranquille Cité!
Sainte Jerusalem! ô chere Eternité!
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure,
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable Paix?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

Si ce ne sont point là de très-beaux vers, il n'y en a nulle part assurément.

Le morceau des Confessions de saint Augustin est magnifique par lui-même, & la belle Versification de M. Racine lui donne encore de nouvelles graces.

» Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
» Me fit courir d'abord d'abîmes en abimes;
» Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez
» pas;
» Et la verge à la main, me suivant pas à pas,
» Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres,
» Ces mêmes voluptés à tant d'autres si cheres.
» Vous tonniez sur ma tête; à vos pressans avis,
» Ma Mere * s'unissoit en pleurant sur son fils.

---

* Sainte Monique.

. . . .

. . . .

» Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie ;
» Je revins à moi-même, & détestai ma vie.
» Je voyois le chemin, j'y voulois avancer ;
» Mais un funeste poids me faisoit balancer.
» J'avois trouvé, j'aimois cette Perle si belle,
» Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour
» elle.
» Par deux puissans rivaux tour à tour attiré,
» J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
» Mon Dieu m'aimoit encore, & sa bonté suprê-
» me,
» A mes tristes regards me présentoit moi-même.
» Hélas! qu'en ces momens je me trouvois af-
» freux!

. . . .

. . . .

» Une voix me crioit ; *sors de cette demeure ;*
» Et moi je répondois : *un moment, tout à l'heure.*
» Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
» Et cette heure toujours differoit à venir.
» De mes premiers plaisirs la troupe enchante-
» resse,
» Voltigeant près de moi, me repétoit sans cesse :
» *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quit-*
» *ter ?*
» *Sans nous, sans nos douceurs qui peut se contenter?*

Le

» *Le Sage en nous cherchant trouve un bonheur fa-*
» *cile ;*
» *Son corps est satisfait, & son ame est tranquille.*
» *Mortels, vivez heureux, & profitez du tems :*
» *Du torrent de la joie enyvrez tous vos sens.*
» *Fuyez de la Vertu l'importune tristesse ;*
» *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mol-*
» *lesse.*
» *Et toi, que dès long-tems nos bienfaits ont charmé,*
» *Penses-tu qu'avec nous ton cœur accoutumé,*
» *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
» *Helas ! en nous perdant, tu te perdras toi-même.*

. . . .

. . . .

» La douce Chasteté me tenoit ce langage :
» *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oses venir.*
» *Lâche & foible Augustin, qui peut te retenir ?*
» *Ce que d'autres ont fait, ne le pourras-tu faire ?*
» *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
» *Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus ;*
» *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?*
» *Regarde à mes côtés ces Colombes fidelles ?*
» *Pour voler jusqu'à moi, Dieu leur donna des aîles.*
» *Ce Dieu t'ouvre son sein ; jette-toi dans ses bras ;*
» Helas ! je le sçavois, mais je n'y courois pas.

. . . .

. . . .

» Par votre main, Seigneur, mes chaînes se bri-
» ſerent ;

. . . .

. . . .

» Je connus bien alors que votre joug eſt doux ;
» Non, Seigneur, il n'eſt rien qui ſoit ſemblable
» à vous ;
» Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges,
» Ne ſe laſſera point de chanter vos loüanges.
» Je n'aimerai que vous : vous ſerez déſormais
» Ma gloire, mon ſalut, mon aſile, ma paix.
» O Loi ſainte ! ô Loi chere ! ô douceur éternelle !
» Ineffable Grandeur ! *Beauté toujours nouvelle !*
» Vérité qui trop tard avez ſçû me charmer,
» Helas ! que j'ai perdu de tems ſans vous aimer !

La fin de ce Poëme répond aux beautés de la plûpart de ſes parties.

Quand nous oſons percer le voile reſpectable,
Dont ſe couvre à nos yeux ce Dieu ſi redoutable,
Sa Gloire nous opprime : éblouis, aveuglés,
Du poids de ſa Grandeur nous ſommes accablés.
Ah ! reſpectons celui qui veut être inviſible,
Et craignons d'irriter Sa Majeſté *terrible*.
Mais la ſainte frayeur que l'Homme en doit avoir,
C'eſt de toi ſeul, Grand Dieu ! qu'il là peut rece-
cevoir :

Apprens-nous à t'aimer, apprens-nous à te craindre.
De tes desseins cachés, est-ce à nous de nous plaindre ?
Détourne loin de nous cet esprit curieux,
Qui rend l'homme insolent si coupable à tes yeux.
Adoucis la fierté de ceux qui sont rebelles,
Daigne affermir encor ceux qui te sont fidelles ;
Donne-nous ces secours que tu nous as promis,
Donne la Grace enfin même à ses ennemis.

Quand je dis que le *Poëme de la Grace* est inférieur au *Poëme de la Religion*, j'entends, en le considérant du côté de la Poësie ; il ne me conviendroit point de vouloir l'examiner dans un autre point de vûë.

J'adore un Dieu caché, je tremble, & je me tais.

Si le Siécle de Loüis XIV. l'emporte sur le notre par la multitude des Grands Hommes en tout genre, dont il a enrichi la République des *Lettres*, le notre ne peut-il pas se glorifier d'avoir sur lui deux grands avantages, puisqu'il a produit un Poëte Epique & un Poëte Didactique qui manquoient à ce Siécle heureux ?

Il faut convenir que deux Imitateurs tels que M. de Voltaire & M. Racine ont fait

bien plus d'honneur à Virgile, que la foule des Commentateurs de ce divin Poëte, qui avec les meilleures intentions du monde, n'ont fait que l'obſcurcir & le défigurer.

CHAPITRE IV.

Du Poëme Dramatique.

LE Poëme Dramatique, quoiqu'il ſoit moins éclatant & moins pompeux que le Poëme Epique, plait cependant davantage. En voici, je crois, la raiſon.

Le Poëme Epique toujours ſublime dans ſes tableaux & dans ſa morale, préſente de grands modéles qu'il eſt bien plus aiſé d'admirer que d'imiter; il éleve en quelque ſorte les hommes au rang des Dieux, en leur donnant des vertus dont ils ſont à peine capables; enfin il les peint tels qu'ils devroient être.

Le Poëme Dramatique au contraire les peint tels qu'ils ſont; il établit entr'eux une eſpéce d'égalité; il fait voir que les Dieux de la Terre ne ſont que des hommes; il leur retrace leurs foibleſſes, leurs paſſions, leurs mouvemens, leurs tranſports. C'eſt un mi-

roir fidéle, où ils ont tous le plaisir de se reconnoître.

Ciceron se plaint de ce qu'Homere a donné aux Dieux les foiblesses des hommes, j'aimerois bien mieux, dit il, qu'il eût donné aux hommes les perfections des Dieux. Je crois que Ciceron se trompoit; les hommes aiment mieux qu'on leur donne les vices qu'ils ont, que les vertus qu'ils n'ont pas. C'est un sentiment pris dans la Nature. Un Amant auroit-il lieu d'être fort satisfait d'un Peintre qui donneroit à sa Maîtresse des traits admirables, mais qui ne seroient point les siens? ne lui diroit-il pas? Eh peignez-la telle qu'elle est, c'est elle-même que je veux voir; ce sont ses traits, ce sont ses défauts peut-être que j'adore, & qui me charment cent fois plus que toutes les insipides perfections que vous leur avez substituées.

L'amour propre auroit-il moins de vivacité que l'amour étranger? L'homme est lui-même son adorateur & son idole, c'est son portrait qu'il veut voir & qu'il préférera toujours à celui d'un Héros & d'un demi-Dieu.

Il me semble que la Poësie est une de ces choses, dont il faut juger plutôt par le sentiment que par le raisonnement; voici, par

exemple, des vers parfaits dans le diſcours de Mithridate à ſes fils.

C'eſt là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom Romain,
Et la triſte Italie encor toute fumante,
Des feux qu'a rallumés ſa Liberté mourante.
Non, Princes, ce n'eſt point au bout de l'Univers
Que Rome fait ſentir tout le poids de ſes fers,
Et de près inſpirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Je dis que ces Vers ſont parfaits. Pourquoi? c'eſt que leur harmonie frappe également toutes les oreilles ignorantes & ſçavantes, délicates & groſſieres, & qu'il n'eſt nullement beſoin d'être connoiſſeur pour la ſentir.

J'ai vû des enfans de ſept ans, qui ne pouvoient réciter ces Vers ſans entrer dans une eſpéce de tranſport & d'enthouſiaſme. Ils n'y entendoient rien, mais ils étoient enchantés; la douceur & la force de ces Vers les pénétroient juſqu'au fond du cœur.

Cette regle de juger par le ſentiment eſt preſque infaillible par rapport au Poëme Dramatique. Toute Tragédie qui arrache

des larmes, toute Comédie qui fait rire, doit néceſſairement être bonne. Quelle ſottiſe de ſe donner la torture, pour examiner ſi on a ri ou pleuré dans les regles ! pourquoi raiſonner contre le ſentiment ?

La Tragédie de Mérope a eû tout le ſuccès qu'elle méritoit ; elle a par conſéquent excité l'envie ; elle a attiré à ſon Auteur je ne ſçais combien de mauvaiſes Epigrammes, une entr'autres où on lui fait un crime de n'avoir point de cheveux & de porter perruque.

Ce n'eſt pas tout. Des Cenſeurs *ſéveres* & jaloux ont prouvé ou prétendu prouver que la conſtruction de cette piéce, eſt vicieuſe & extravagante, & qu'elle péche contre la vraiſemblance & contre toutes les regles du Théâtre. Liſez Mérope ; les Critiques ſont réfutées, les Cenſeurs ſont confondus, & M. de Voltaire triomphe.

J'ai vû vingt fois la Tragédie de Zaïre ; j'en ai toujours été ſi touché & ſi attendri, que je n'ai jamais pû conſerver aſſez de ſang froid, pour m'appercevoir du défaut de vraiſemblance qu'on lui reproche ; j'ai lû les critiques, & elles m'ont fait ouvrir les yeux ſur ce défaut, mais elles m'ont fait comprendre en même tems qu'une piéce très irréguliere, peut être admirable, &

que le plus mince mérite d'une Piéce eſt la régularité.

Réciproquement une Piéce très réguliere peut faire mal au cœur. C'eſt ce que M. l'Abbé d'Aubignac a prouvé d'une maniere invincible par ſon exemple ; il avoit composé un *Traité de la Pratique du Théâtre*, qui contient pluſieurs bonnes choſes, & où il a joint ſenſément des Réflexions toutes neuves aux vieux préceptes du grand Ariſtote.

Tout alloit bien juſques-là ; mais au bout de tout cela, il s'eſt aviſé de faire une Tragédie de Zenobie, conforme à ſes regles, qui a tout gâté.

Il ne faut pas croire cependant que le Théâtre ſoit entiérement abandonné aux caprices du Génie, & ne connoiſſe point de Loix ; on ne ſçauroit douter qu'il n'ait ſes regles particulieres dictées par la Nature & par le bon ſens, & ce ſont ces regles même qui diſtinguent le genre Tragique du genre comique, & qui marquent les limites de ces deux Juriſdictions. Entrons dans le détail.

Section premiere.

De la Tragédie.

LEs plus grandes choſes ont eû de petits commencemens. La Cabane de Romulus eſt devenue la Souveraine des Nations & la Maîtreſſe de l'Univers.

La Tragédie a eû le même ſort ; cette Reine aujourd'hui ſi triomphante, qui enchante nos ames par la nobleſſe de ſes ſentimens, & qui éblouït nos yeux par l'éclat de ſes attraits & par la magnificence de ſes habits, n'étoit autrefois qu'une Payſanne vile & groſſiere, ſans mœurs & ſans éducation, revêtue de haillons & couverte d'ordures.

La Tragédie informe & groſſiere en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des Raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre, un Bouc étoit le prix :
Theſpis fût le premier, qui, barbouillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie,

Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau ;
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les Personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un Théâtre en Public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrût encor la pompe, augmenta l'harmonie ;
Intéressa le Chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Voilà donc quels furent la naissance & les progrès de la Tragédie chez les Grecs.

Parmi nous ses commencemens n'ont pas été plus brillans.

C'étoit d'abord une troupe de vagabonds, *n'ayant ni feu ni lieu*, gens sans aveu, soi-disant Pelerins, qui alloient par les rues & les Places publiques, chantant de pieuses impertinences, le bourdon à la main, le chapeau & le mantelet chargés de coquilles, & d'images peintes de diverses couleurs.

Les Bourgeois de Paris pour qui ce spectacle étoit nouveau, (comme il l'est toujours pour quelques-uns) s'attroupoient en foule autour d'eux ; ils étoient ravis de les

entendre, & si bien ravis qu'ils firent un fonds pour acheter un lieu propre à élever un Théâtre, où ces Pelerins chanterent solemnellement les jours de Fêtes, les Cantiques qu'ils avoient faits sur les Mysteres, & qui servoient alors à l'instruction du Peuple autant qu'à son divertissement.

Un Prévôt de Paris voulut les chicaner, & rendit même contre eux je ne sçais quelle Ordonnance; mais les Pelerins firent si bien, qu'ils se pourvûrent de belles & bonnes Lettres Patentes qui érigerent leur Société en *Confrairie de la Passion de Notre Seigneur;* ils continuerent donc à représenter leurs édifiantes farces publiquement, *sans distourbier & empêchement*, comme le porte la Lettre de Charles VI.

Ils divisoient leurs Mysteres en plusieurs journées, qui sont comme autant de Tragédies;

Les Catalogues de leurs Personnages sont comme de longues Litanies, à la tête desquelles on voit toujours Dieu le Pere, Jesus-Christ, le Saint Esprit, tantôt sous la forme d'une Colombe, tantôt sous celles de langues de feu.

C'est ce qui a fait dire à M. Boileau.

Chez nos dévots Ayeux le Théâtre abhorré,

Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré ;
De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiere,
En Public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge & Dieu par piété.

Les Diables ſont auſſi de la partie.

Dans la ſeconde Scéne du premier *Myſtere*, on voit paroître Lucifer qui les appelle tous à grands cris. Je vais citer quelques morceaux de cette Scéne pour faire juger du ſtyle de ces Piecs.

LUCIFER.

Diables d'Enfer, horribles & cornus,
Gros & menus, ors regardz baſiliques ;
Infames chiens, qu'eſtes-vous devenus ?
Saillez tous nudz, vieulx, jeunes & chanus,
Boſſus, tortus, Serpens diaboliques,
Aſpidiques, rebelles, tyranniques,
Vos Pratiques de jour en jour perdez.
Traîtres, Larrons d'Enfer, ſortez, vuidez.
Parles-tu point, Sathan Accuſateur,
Perſécuteur de tout humain lignaige ?
Toi, Belial, notre grand Procureur,
Faulx Rapineur, infame Détracteur,
Et Inventeur de larcin & pillaige,
Diables d'Enfer, à vous je me complains :

Ton courage canin rempli de rage,
De Cerberus, traître chien à trois têtes;
Tes apprêtes fais de mauvaise sorte.
Esperitz dampnez, désraisonnables Bestes;
Pleins de déceptes, infames, deshonnêtes,
Faites vos quêtes; saillez hors de vos portes,
Grandes Cohortes de nos Diablesses fortes,
Droictes & tortes avecques vous traînez,
Venez à moi, mauldis Esperitz dampnez.

Un semblable appel paroîtroit devoir mettre en fuite les *mauldis Esperitz dampnez*, au lieu de les engager à se rendre auprès de leur Roi; mais accoutumés à ces douceurs, ils se rassemblent à sa voix & s'empressent de sçavoir ses volontés; il est vrai qu'ils le payent de la même monnoye, & qu'ils lui répondent sur le ton dont il les avoit apostrophés.

SATHAN.

Que te fault-il, mastin inraisonnable?
Abhominable, puant, vilain, infaict,
P: nsa, goulu, Esperit insaciable,
Increpable, infame, dampné Diable,
Villénable, quesse que talen fait?
Par toi avons encontre Dieu forfaict,
Dont souffrons maulx plus qu'on ne sçauroit dire;

Prens-tu plaiſir à nous venir mauldire ?

BELIAL.

Orde trongne, ſac plein de pourriture,
Ta nature eſt de nous tourmenter;
Crapaux, aſpitz te faut pour nourriture,
Car ta cure eſt que tousjours procure,
Ta paſture pour humains eſpanter.

Chaque Diable vient ainſi à ſon tour vomir mille injures contre Lucifer. Vous croyez peut-être que celui-ci va ſe fâcher bien fort & châtier leur inſolence. Point du tout, il les remercie au contraire; en effet ils ne l'ont point offenſé. Toutes ces dénominations qui nous paroiſſent ſi dures & ſi choquantes, ſont par rapport à Lucifer, des titres d'honneur & des marques de reſpect; on l'appelloit *puant*, *vilain*, *infaict*, *panſa*, *goulu*, comme on appelleroit un homme titré, *très-haut & très-puiſſant Seigneur*. C'étoient ſes qualités.

Sathan leur apprend la réſolution du Conſeil de Dieu, qui eſt de ſauver les hommes de la damnation éternelle; chacun propoſe ſon avis, pour en empêcher l'exécution; Cerberus donne auſſi le ſien, qui a le bonheur d'être agréé du Monarque des Enfers.

Lucifer.

C'eſt bien dit, Eſperit Cerberique,
J'enrage de joye de te oüyr.

Enſuite il envoye les Diables de tous côtés pour exécuter ſes ordres.

Tel eſt le ſtyle de toutes ces Piéces, dans leſquelles il entre beaucoup d'imagination, mais d'une imagination déréglée, extravagante, qui confond à tout moment le Sacré avec le Profane, la Piété avec la Superſtition, la Vérité avec le Menſonge; Dieu, la Vierge & les Saints avec Satan, Belial, Aſtaroth & tous les Monſtres des Enfers.

C'eſt trop nous arrêter ſur ces objets de pitié qui prouvent ſeulement la honteuſe foibleſſe de l'eſprit humain, & l'imbécillité dont il eſt capable.

Ceux qui voudront voir la ſuite de ces Myſteres, n'ont qu'à lire l'*Hiſtoire du Théatre François* par M. M. Parfait, c'eſt un Ouvrage extrêmement curieux.

Jodelle, Garnier, Mairet, Rotrou, Du-Ryer, Hardy ont tous excellé dans leur tems. On ne les lit plus aujourd'hui, & on leur rend juſtice.

C'eſt au grand Corneille qu'il faut fixer

l'époque de l'élévation du Théâtre François; tous ceux qui sont venus avant lui, peuvent passer pour des Jongleurs & des Troubadours.

Corneille est parmi nous le véritable Pere de la Poësie Dramatique; il fut quelque tems obligé de se plier au goût de ses Contemporains qu'il surpassa tous sans beaucoup d'effort; mais enfin il secoüa le joug, son génie éclata, il terrassa les Préjugés reçus, il réforma le Théâtre, ou plutôt il le créa; il découvrit les sources jusqu'alors inconnues, du beau & du pathétique, & s'élançant d'un vol rapide vers le sommet de la sublimité, il produisit ces chefs-d'œuvre qui seront dans tous les tems l'objet de l'admiration des Gens de goût.

C'est par des traits sublimes que ce grand homme s'est *le plus distingué*, les sentimens qu'il a donnés à ses Héros, sont d'une noblesse infinie.

J'en vais citer quelques exemples.

L'Empereur Auguste honoroit de sa confiance & de son amitié Cinna petit-fils de Pompée; il traitoit aussi avec beaucoup de bonté la jeune Emilie, dont il avoit autrefois proscrit le Pere; mais les bienfaits ne pouvoient rien sur ce cœur ulcéré. L'image sanglante de Toranius toujours présente

ſente à l'eſprit d'Emilie, lui demandoit vengeance.

Cinna ſon amant ſervoit ſes deſſeins, & tramoit pour lui plaire, une conſpiration contre Auguſte qu'il aimoit & dont les faveurs ſe répandoient ſur lui chaque jour. Emilie étoit inébranlable ; en vain pour la détourner de ſon funeſte projet, ſa confidente lui repréſentoit le danger où elle alloit expoſer ſon cher Cinna ; Emilie répond fierement.

Qu'Auguſte ou que Cinna periſſe ;
Aux Manes Paternels je dois ce ſacrifice.

. . . .

. . . .

Joignons à la douceur de vanger nos Parens,
La gloire qu'on remporte à punir les Tyrans ;
Et faiſons publier par toute l'Italie :
La Liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie,
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris,
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

C'eſt ainſi que Porus dans l'Alexandre de M. Racine, dit à Epheſtion.

Je veux que par moi ſeul les Mortels ſecourus,
S'ils ſont libres, le ſoient de la main de Porus ;
Et qu'on diſe par tout dans une paix profonde ;

Alexandre Vainqueur, eût dompté tout le Monde,
Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le Monde entier a vû briser ses fers.

Cependant la conspiration est éventée; Cinna comparoit devant Auguste qui le confond, en lui faisant voir qu'il est instruit de toutes les circonstances de son projet; il confesse son crime, & n'attend plus que la mort.

L'Empereur voyoit à ses pieds un ennemi farouche, toujours conjuré contre lui, auquel il avoit déja accordé une fois la vie après l'avoir vaincu, & dont la noire ingratitude venoit encore de s'armer de ses bienfaits contre lui-même; l'attentat du coupable étoit chargé de toutes les circonstances qui pouvoient le rendre odieux; c'étoit par son conseil qu'Auguste avoit conservé l'Empire qu'il vouloit abdiquer, & cette abdication eût desarmé la rage des Conjurés, qui n'en vouloient qu'à la tyrannie, & non point à la personne d'Auguste; mais Cinna qui ne vouloit point manquer son coup, avoit fait changer de dessein à l'Empereur.

Ce procédé étoit le comble de l'ingratitude & de la perfidie; on y voyoit un dessein refléchi d'assouvir une haine for-

cenée que rien n'avoit pû vaincre.

Pour achever d'irriter la colere d'Auguste, Emilie paroît, cette fiere Emilie que l'Empereur élevoit avec les plus tendres soins qu'une fille puisse attendre d'un Pere, & qui cependant étoit l'ame du complot formé contre lui ; elle vient décharger son amant d'une partie du crime, elle vient dévoiler ce mystere d'iniquité, elle avoue son forfait & demande la mort.

Auguste est saisi d'horreur à ce coup inattendu. La Justice, le bien de l'Etat, sa propre sûreté, tout semble exiger la punition d'un tel crime ; mais ces maximes sont bonnes pour les ames vulgaires. Que fait Auguste? il s'éleve tel qu'un Héros, tel qu'un Dieu au-dessus de tout ressentiment & de tout désir de vengeance.

Je suis Maître de moi comme de l'Univers.

S'écrie-t'il ; puis tendant la main à Cinna, il ajoute :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,
Comme à mon ennemi, je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
. . . .

. . . .
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avois comblé, je veux t'en accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçoi le Consulat pour la prochaine année.

Il s'adresse ensuite à *Emilie*,

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
. . . .
Apprens sur mon exemple à vaincre ta colere,
Te rendant un Epoux, je te rends plus qu'un Pere.

Que cela est beau! que cela est grand! quelle générosité! quel héroïsme! voilà de ces traits qui font vraiment *honneur* à *l'humanité*. Il suffit d'avoir un peu d'ame pour être pénetré de plaisir & d'admiration en lisant ce morceau; aussi ces monstres desarmés *n'ont plus ni haine ni colere;* Emilie s'écrie :

Ah! je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vûe auprès de leurs clartés ;
Je connois mon forfait qui me sembloit justice,
Et ce que n'avoit pû la terreur du supplice,
Je sens naître en mon ame un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'*il y* consent.
Le Ciel a résolu votre grandeur suprême,

Et pour preuve , Seigneur , je n'en veux que moi-même ;
J'ose avec vanité me donner cet éclat ,
Puisqu'il change mon cœur , qu'il veut changer l'Etat.
Ma haine va mourir , que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte , & ce cœur devient Sujet fidelle ,
Et prenant desormais cette haine en horreur ,
L'ardeur de vous servir succede à sa fureur.

CINNA.

Seigneur , que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste, & mon crime plus grand !

Il paroît que M. Racine a voulu imiter cet exemple dans son Alexandre ; ce jeune Héros après avoir vaincu Porus , lui dit :

Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
. . . .
Regnez toujours , Porus. Je vous rends vos Etats ,
Avec mon amitié , recevez Axiane ,
A des liens si doux tous deux je vous condamne ;
. . . .
. . . .

Porus touché de cette générosité, lui répond noblement.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'Univers en allarmes,
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes ;
Mais rien ne me forçoit dans ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertus qu'en moi.
Je me rends. Je vous cede une pleine victoire ;
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire ;
Allez, Seigneur, rangez l'Univers sous vos loix ;
Il me verra moi même appuyer vos exploits ;
Je vous suis, & je crois devoir tout entreprendre,
Pour lui donner un Maître aussi grand qu'Alexandre.

Ce trait est beau sans doute, & très-beau. Mais combien la générosité d'Auguste est-elle au-dessus de celle d'Alexandre ! Porus étoit un Roi vaillant qui avoit combattu avec courage pour sa liberté & pour la deffense de ses Etats ; il n'avoit point attenté à la vie d'Alexandre, il ne l'avoit point offensé. C'étoit Alexandre au contraire qui sur le bruit de sa valeur étoit allé lui déclarer la guerre, uniquement pour avoir la gloire de le vaincre. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où Porus pût être odieux à Alexandre, c'étoit la mort de Taxile son allié & le frere de sa Maîtresse,

mais, comme dit Epheſtion en rapportant ce fait, ce Prince s'étoit livré lui-même aux horreurs de ſon ſort; il étoit allé braver Porus ſur le Champ-de-bataille, & il en avoit reçu le prix de ſa témérité. L'action d'Aléxandre n'a donc rien de fort admirable, puiſqu'il étoit en quelque ſorte obligé de traiter Porus comme il fit.

Les circonſtances de l'action d'Auguſte ſont entierement différentes; il avoit affaire à des traîtres, à des furieux, dont ſes bienfaits n'avoient pû calmer la rage; ſon indulgence pouvoit lui être funeſte; cependant il oublie ſes propres intérêts, il brave tous les dangers, il pardonne à ſon aſſaſſin, il le prie d'être ſon ami.

Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

C'eſt un petit avantage que Corneille a ſur Racine; mais il ne le doit qu'à la force de ſon ſujet; indépendamment de l'art des deux Poëtes, la clémence d'Auguſte étoit bien plus généreuſe que celle d'Alexandre.

Une des plus belles Piéces de Corneille, à mon gré, eſt Dom Sanche d'Arragon. (Je regarde cette Piéce comme une Tragédie, puiſque par la nobleſſe des ſen-

timens dont elle eſt remplie, & par l'importance de ſes Perſonnages, elle s'éleve ſi fort au-deſſus du ton comique.)

Dom Sanche Roi d'Arragon, déguiſé ſous le nom de Carlos, & croyant être Sanche, fils d'un Pêcheur, né dans le Royaume d'Arragon, paſſoit pour un ſoldat de fortune, dont on ignoroit la naiſſance, & qui par ſes exploits étoit parvenu à un ſi haut dégré de gloire & de puiſſance, qu'il inſpiroit de la jalouſie aux Grands de Caſtille; la Reine qu'il ſervoit, brûloit pour lui d'un feu qu'elle n'oſoit faire éclater pour un homme qui n'étoit regardé que comme un illuſtre Avanturier.

Elle étoit obligée de ſe choiſir un epoux entre les trois Comtes Dom Lope de Guſman, Dom Manrique de Lare, & Dom Alvar de Lune; elle avoit remis ſon anneau entre les mains de Carlos, afin qu'il eût l'honneur de faire un Roi, puiſqu'il ne pouvoit pas l'être lui-même.

Carlos irrité de la fierté des Comtes à ſon égard, & plein d'amour pour la Reine, avoit déclaré qu'il ne donneroit l'anneau qu'à celui qui pourroit le vaincre dans un combat ſingulier.

Cependant un bruit ſourd veut que ce Héros déguiſé ſous le nom de Carlos,

los, soit Dom Sanche Roi d'Arragon.

Vainement de ce bruit il vouloit se deffendre,
Et la Cour obstinée à lui changer son nom,
Murmuroit tout autour: Dom Sanche d'Arragon.
Quand un chétif Pêcheur le saisit & l'embrasse;
Lui qui le reconnoît, frémit de sa disgrace,
Puis laissant la Nature à ses pleins mouvemens,
Répond avec tendresse à ses embrassemens.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincere,
On n'entend que soûpirs; *Ah! mon fils! ah mon Pere!*
O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie, & vous m'avez perdu.

Quel funeste rencontre & quel revers affreux pour Carlos! de quelle hauteur & dans quel abîme il se voyoit précipité!

L'amant d'une Reine & même de deux, (car la Princesse d'Arragon avoit aussi beaucoup de tendresse pour lui,) l'Arbitre du sort de trois puissans Seigneurs, & même de tout le Royaume de Castille, n'est plus que le fils d'un pauvre & misérable Pêcheur. Les Comtes aussi généreux qu'ils étoient fiers, font emprisonner cet homme, disant que ç'étoit un suborneur

aposté par les ennemis de Carlos pour le détruire. Carlos s'emporte,

Menace, & bouillant de colere,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son Pere.

Enfin ne pouvant obtenir d'être crû, lors même qu'il avoue sa disgrace, il va demander justice à la Reine de Castille, du traitement qu'on fait à son malheureux Pere.

Eh bien, Madame, enfin on connoît ma naissance.
Voilà le digne fruit de mon obéissance;
J'ai prévû ce malheur, & l'aurois évité,
Si vos Commandemens ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste,
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon Pere, on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis Fils d'un Pêcheur, mais non pas d'un infame;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de Comte & de Marquis;
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de Fils.
Rien n'en peut effacer le sacré caractere,
De grace, commandez qu'on me rende mon Pere;
Ce doit leur être assez de sçavoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

Quels Vers & quels ſentimens ! Peut-on pouſſer plus loin la grandeur d'ame & la généroſité ?

La Reine au déſeſpoir, ne peut qu'admirer & plaindre Dom Sanche.

O vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puiſqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux Héros dont la Gloire refuſe
L'avantageuſe erreur d'un Peuple qui s'abuſe !
Parmi les déplaiſirs que vous en recevez,
Puis-je vous conſoler d'un ſort que vous bravez ?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire ?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel Pere,
Mais je vous tiens enſemble heureux au dernier point,
D'être né d'un tel Pere, & de n'en rougir point ;

Quelle délicateſſe & quelle dignité dans ce diſcours de la Reine de Caſtille ! Que cette penſée eſt belle, & noblement exprimée !

Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel Pere ;
Mais je vous tiens enſemble heureux au dernier point,
D'être né d'un tel Pere, & de n'en rougir point.

Voici encore un trait fort délicat dans cette Piéce.

La Reine de Castille touchée du respect & de l'amour de Carlos, ne peut s'empêcher de lui dire :

Que n'êtes-vous Dom Sanche !

Aussi-tôt elle veut se reprendre,

Ah ! Ciel ! *qu'osai-je dire ?*
Adieu ; ne croyez point ce soûpir indiscret.

Mais il n'est plus tems ; le mot est lâché, & pour cacher sa confusion, elle est obligée de prendre promptement la fuite.

C'est ainsi que Chimene, dans la Tragédie du Cid, dit au cher meurtrier de son Pere, en l'envoyant combattre contre un autre *Dom Sanche :*

Sors Vainqueur d'un combat, dont Chimene est le prix,
Adieu . . . ce mot lâché me fait rougir de honte,

& aussi-tôt elle disparoît. Que ne suis-je celui qu'on évite ainsi, diroit Ovide !

Pour revenir à Carlos, *le mystere* de sa naissance se développe enfin, il est reconnu pour le véritable Dom Sanche, *il*

épouſe la Reine de Caſtille, & monte ſur le Thrône d'Arragon, au grand contentement de ces deux Peuples.

On trouve preſque dans toutes les Piéces de Corneille, de ces traits ſublimes & raviſſans. Qui pourroit n'être pas ſaiſi d'admiration, lorſqu'il voit, par exemple, la Veuve de Pompée, la fiere Cornélie, l'implacable ennemie de Ceſar, avertir elle-même ce Héros du danger qui le menace? & lorſque Ceſar charmé de ſa généroſité, lui témoigne ſa reconnoiſſance; ne crois pas, lui dit-elle, que ma haine ſoit éteinte;

Le ſang de mon époux,
A rompu pour jamais tout commerce entre nous;
J'attens la liberté, qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiere à ta perte.

Quand Céſar lui fait donner la tête de Pompée, & lui dit:

Portez à notre Rome un ſi digne thréſor,
Portez . . . . . .

Elle répond.

Non pas, Céſar, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite & que tes funérailles,

A cette cendre aimée, en ouvrent les murailles.

. . . .

. . . .

. . . . . . Tu verras ſur la Terre & ſur l'Onde,
Le débris de Pharſale armer un autre Monde,
Et moi-même j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des regles,
Qu'ils ſuivent au Combat des Urnes au lieu d'Aigles,
Et que ce triſte objet porte en leur ſouvenir,
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.

Quelle tendreſſe! quelles images & quelle ſublimité dans cette apoſtrophe aux cendres de ſon époux!

O vous, à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſte du grand Pompée, écoutez ſa moitié!

. . . .

. . . .

Ptolomée à Céſar par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un ſacrifice,
Et je n'entrerai point dans tes murs déſolés,
Que le Prêtre & le Dieu ne lui ſoient immolés.
Faites-m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haine,
O cendres, mon eſpoir auſſi bien que ma peine!

Que Nicomede eſt admirable, lorſqu'il brave l'Ambaſſadeur Romain qui inſultoit à la mémoire d'Annibal !

Annibal m'a ſurtout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.
On me croit ſon diſciple, & je le tiens à gloire,
Et quand Flaminius attaque ſa mémoire,
Il doit ſçavoir qu'un jour il me fera raiſon,
D'avoir réduit mon Maître au ſecours du poiſon,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par ſon Pere à triompher de Rome.

F L A M I N I U S.

Ah ! c'eſt trop m'outrager.

N I C O M E D E.

N'outragez plus les Morts.

Veut-on voir un exemple des chûtes de ce grand Corneille ? c'eſt la façon ridicule dont Pruſias interrompt Nicomede ;

Et vous, ne cherchez point à former de diſcords.
Parlez, & nettement ſur ce qu'on vous propoſe.

Nicomede parle donc nettement, & ſi nettement qu'il fâche encore Flaminius.

Vous pouvez, (lui dit-il) faire munir vos Places,
Préparer un obſtacle à mes nouveaux deſſeins,

Disposer de bonne heure un secours de Romains,
Et si Flaminius en est le Capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Thrasymene.

Le bon Prusias demande lâchement pardon à Flaminius de la noble témérité de son fils.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge,
Le tems & la raison pourront le rendre sage.

Ne semble-t'il pas entendre Harpagon dire à Mariamne :

„ Je vous demande pardon, ma belle,
„ de l'impertinence de mon fils. C'est un
„ jeune sot qui ne sçait pas encore la con-
„ séquence des paroles qu'il dit ; le tems
„ le rendra plus sage, & vous verrez qu'il
„ changera de sentimens.

C'est ainsi qu'on trouve dans la plûpart des Tragédies de Corneille, des traits vraiment Comiques, placés à côté des morceaux les plus sublimes.

Cette inégalité est assez ordinaire aux Génies qui prennent un vol extrêmement élevé.

Je ne sçaurois quitter Corneille, sans dire encore quelque chose des grands sentimens de Viriate, Reine de Portugal, &

de la célebre Ariſtie, femme de Pompée, les deux Héroïnes de la Tragédie de Sertorius.

Voyez avec quelle noble fierté la généreuſe Viriate s'éleve en apparence au-deſſus de la retenue de ſon ſexe, en s'offrant elle-même pour épouſe au grand Sertorius.

VIRIATE.

Du haut rang de nos Rois la pompe la plus vaine,
S'efface au ſeul aſpect de la Grandeur Romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuſer un don de votre main?

SERTORIUS.

J'oſe après cet aveu vous faire offre d'un homme,
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome;
Il en a la naiſſance, il en a le grand cœur,
Il eſt couvert de gloire, il eſt plein de valeur;
De toute votre Eſpagne il a gagné l'eſtime,
Liberal, intrépide, affable, magnanime;
Enfin, c'eſt Perpenna ſur qui vous emportez . . .

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités.

Je n'ai pas beſoin de faire remarquer

combien il y a de délicateſſe dans cette réponſe, ni combien cet éloge naïf eſt flatteur pour Sertorius, qui aimoit en ſecret Viriate, mais que des raiſons de politique engageoient à parler à cette Reine en faveur de Perpenna ſon Lieutenant. Charmé d'un diſcours ſi obligeant, mais fâché en même-tems de voir le peu de ſuccès qu'il devoit attendre pour ſon projet, il héſite, il balance, il ne ſçait plus que dire; la fiere Viriate le tire d'embarras par ces paroles hardies.

Parlons net ſur ce choix d'un Epoux.
Etes-vous trop pour moi? *ſuis-je trop peu pour vous?*
C'eſt m'offrir, & ce mot peut bleſſer les oreilles;
Mais un pareil amour ſied *bien* à mes pareilles.

Sertorius s'excuſe ſur la baſſeſſe de ſon ſang, qui ne lui permet point d'aſpirer à un pareil honneur. Je ne veux, dit-il modeſtement à Viriate, que le nom de votre créature.

Viriate répond:

Si vous prenez ce titre, agiſſez *moins* en Maître;
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loi,

Vous n'oſez m'accepter, & diſpoſez de moi.
Accordez le reſpect que mon thrône vous donne,
Avec cet attentat ſur ma propre perſonne;
Voir toute mon eſtime, & n'en pas mieux uſer,
C'en eſt un qu'aucun art ne ſçauroit déguiſer.
Ne m'honorez donc plus juſqu'à me faire injure;
Puiſque vous le voulez ſoyez ma créature,
Et me laiſſant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les juſqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que ſa haute naiſſance
N'affranchit point encor de votre obéiſſance,
Fût-il du ſang des Dieux, auſſi-bien que des
Rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la nobleſſe,
Votre grand Marius nâquit dans la baſſeſſe,
Et c'eſt pourtant le ſeul que le Peuple Romain;
Ait juſques à ſept fois choiſi pour Souverain.

. . . .

. . . .

Parmi vos Romains je prens peu garde au ſang,
Quand j'y vois la Vertu prendre le plus haut rang:
Vous, ſi vous haïſſez, comme eux, le nom de
Reine,
Regardez-moi, Seigneur, comme Dame Romai-
ne;
Le droit de Bourgeoiſie, à nos Peuples donné,
Ne perd rien de ſon prix ſur un front couronné.

Sertorius continue à colorer ſes refus de prétextes honnêtes ; je dois trop à Perpenna, dit-il, pour me réſoudre à déchirer ſon cœur par cet himen.

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?
. . . .
. . . .
. . . . . Si Perpenna m'épouſe,
Du Pouvoir ſouverain je deviendrai jalouſe,
Et le rendrai moi-même aſſez entreprenant,
Pour ne vous pas laiſſer un Roi pour Lieutenant.

Enfin piquée des reſpects offenſans de Sertorius, elle fait ſemblant de condeſcendre à ce qu'il veut, & elle le quitte en lui diſant :

Je vous obéïrai plus que vous ne voulez.

Rien n'eſt plus propre à élever l'ame, que cette magnanime confiance qui éclate dans tous les diſcours de la Reine de Portugal.

Ariſtie n'eſt pas moins admirable dans cette Scéne où elle paroît avec Pompée qui l'avoit quittée pour épouſer Emilie, niéce

de Sylla. Ce Héros aussi fidéle amant que volage époux, veut détourner Aristie du projet qu'elle a conçû de se vanger de son infidélité, en imitant son exemple, & en se jettant entre les bras d'un autre; il lui proteste qu'il n'a que pour elle les sentimens d'amant & d'époux, & il lui explique comment Emilie qui paroissoit sa femme, n'en avoit que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte;
Rendez-le moi, Seigneur, ce grand nom qu'elle porte.
J'aimai votre tendresse & vos empressemens,
Mais je suis au-dessus de ces attachemens,
Et tout me sera doux, si ma trame coupée,
Me rend à mes Ayeux en Femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé,
Montre à tout l'univers que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire & toutes mes délices;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices;
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge & de vous & de lui.

Pompée la prie de différer encore quelque tems; il lui représente que Sylla déja vieux, & accablé du poids de sa Grandeur,

ou mourra, ou abdiquera sa puissance. Puis il ajoute :

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, Madame ?

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'éxil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un calme heureux à nos divisions.

Quelle noble & délicate fierté dans cette réponse, & sur tout dans ce Vers !

Suivre en tous lieux, Seigneur, l'éxil de votre femme.

Sans doute, si Pompée eût été véritablement amoureux, il eût trouvé *plus de gloire* & de *félicité* à *suivre en tous lieux l'éxil* de sa chere Aristie, qu'à triompher à la tête des Armées de Sylla. Mais l'ambition l'emportoit, & dans toutes les Piéces de Corneille l'Amour lui est toujours subordonné.

Les Chefs-d'œuvres de Corneille sont le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, *la mort de Pompée*, Rodogune, Sertorius & Dom Sanche d'Arragon; il y a de très-belles

choſes dans Sophoniſbe, dans Théodore, dans Héraclius, dans Nicomede & dans Œdipe. Mais ſes dernieres Piéces, auſſi bien que ſes premieres, lui ont fait peu d'honneur; ce grand Génie a commencé trop tôt & a fini trop tard.

Voici le jugement que l'Auteur du Temple du Goût en a porté.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plût bien moins à nôtre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna.
Ce Corneille qui crayonna,
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettoit au feu ſa Pulcherie,
Agéſilas & Suréna;
Et ſacrifioit ſans foibleſſe
Tous ces enfans infortunés
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.

Plus doux, plus ſeduiſant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les Portraits
De Britannicus, d'Hyppolite,
De Bajazet & Xipharès;

A peine il diſtingue leurs traits,
Tendres, galans, doux & diſcrets,
Et l'Amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des Courtiſans François.

C'eſt donc la trop grande uniformité dans les caracteres que l'on reproche à notre illuſtre Racine. En effet, il faut convenir que tous ſes Héros ſe reſſemblent un peu trop, & j'avoue que *Porus lui-même* me paroît plus Courtiſan François, que Roi des Indes, lorſqu'il dit à Axiane.

Qu'attendez-vous, Madame?
Pourquoi dès ce moment ne puis-je pas ſçavoir
Si mes triſtes ſoupirs ont pû *vous émouvoir?*
Voulez-vous (car le ſort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne,)
Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit deſtiné?

. . . . !
. . . . . Ah, divine Princeſſe,
Si vous ſentiez pour moi quelque heureuſe foibleſſe,
Ce cœur qui me promet tant d'eſtime en ce jour;
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.

Je ne *parle* point du Héros de cette Piéce, qui toujours ſoupirant auprès de ſa Cléophile, eſt plutôt un Alexandre Paris, qu'un

qu'un Alexandre le Grand, Roi de Macedoine.

Mais après tout, j'ose soutenir que ce caractere doux & tendre que M. Racine a donné à presque tous ses Héros, est si aimable, qu'on ne doit point lui en faire un crime; & je demande à ceux qui lui font ce reproche, si, lorsqu'ils ont lû Bajazet, par exemple, ils sont ennuyés de revoir les mêmes sentimens dans Hippolyte & dans Britannicus; si on veut parler de bonne foi, on m'avouera qu'on lit toutes les Piéces de Racine, les unes après les autres, avec un plaisir toujours vif & toujours nouveau, & qu'il n'y a pas jusqu'à la longue Elégie de Titus & de Berenice qui ne fasse verser des larmes; ce n'est donc que par le raisonnement, & non point par le sentiment qu'on s'apperçoit de ce défaut de variété; ce défaut n'est donc point réel en fait de goût, ou du moins il est bien léger.

Je ne vois pas non plus quel si grand crime c'est, d'avoir un peu adouci le caractere de certains Héros, dont l'humeur farouche & sauvage eût été peu compatible avec nos mœurs.

Il est vrai que ce n'est point les peindre tels qu'ils sont, mais c'est les peindre tels

qu'ils doivent être pour intéresser & pour plaire.

Ainsi personne n'est choqué d'entendre Bajazet dire à sa chere Atalide.

Plus vous me commandez de vous être infidelle,
Madame, plus je vois combien vous méritez,
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi! cet amour si tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter,
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finiroit par une perfidie!

Ces expressions tendres & mille autres aussi passionnées n'en charment pas moins pour être mises dans la bouche d'un Turc.

Mais s'il faut raisonner sur des Ouvrages, dont le sentiment seul doit être l'arbitre, examinons de près les Héros de M. Racine, confrontons-les, & nous verrons que cet homme inimitable a sçû mettre entr'eux des différences très sensibles. Achille & Britannicus sont tous deux jeunes & tous deux amoureux; ils croyent tous les deux avoir sujet de se plaindre de leurs Maîtresses; l'un parce qu'il la croit infidéle; l'autre, parce qu'il trouve qu'elle

n'entre point aſſez dans ſes mouvemens trop impétueux ;

Voyez avec quelle douceur & quel reſpect ſe plaint Britannicus, & par quels tranſports au contraire le furieux Achille ſignale ſon mécontentement.

ACHILLE *à Iphigenie* ;

Madame, vous devez approuver ma penſée,
Il faut que le cruel qui m'a pû mépriſer,
Apprenne de quel nom il oſoit abuſer.

. . . .

. . . .

Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler,
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe !
On me ferme la bouche ! on l'excuſe ! on le plaint !
C'eſt pour lui que l'on tremble, & c'eſt moi ſeul qu'on craint !
Triſte effet de mes ſoins ! Eſt-ce donc là, Madame.
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

La douceur d'une Maîtreſſe eſt un écueil contre lequel ſe briſe toute la fureur d'un Amant vif & emporté. L'aimable Iphige-

nie ſe deffend avec tant de bonté & tant de tendreſſe, qu'Achille deſarmé, s'écrie avec ſa vivacité ordinaire.

Ah! ſi je vous ſuis chere, ma Princeſſe, vivez.

Dans une autre *Scéne*, *Achille* plein d'ardeur vient arracher Iphigenie à la mort; cette Princeſſe toujours vertueuſe au milieu de ſa diſgrace, & toujours ſoumiſe aux ordres de ſon Pere, refuſe le ſecours qui lui eſt préſenté; Achille déſeſpéré de ce refus, reprend toute ſa colere.

Eh bien! n'en parlons plus. Obéiſſez, cruelle,
Et cherchez une mort qui *vous ſemble ſi belle*;
Portez à votre Pere, un cœur où j'entrevoi,
Moins de reſpect pour lui, que de haine pour moi.
Une juſte fureur s'empare de mon ame.
Vous allez à l'*Autel*, & *moi*, *j'y* cours, Madame;
Si de ſang & de Morts le Ciel eſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes Autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout ſera légitime;
Le Prêtre deviendra la premiere Victime,
Le bucher par mes mains détruit & renverſé,
Dans le ſang des Bourreaux nagera diſperſé;
Et ſi dans les horreurs de ce déſordre *extrême*,
Votre Pere frappé, tombe & perit lui-même,
Alors de vos reſpects voyant les triſtes fruits,

Reconnoiſſez les coups que vous aurez conduits.

En achevant ces mots il diſparoît.

Qu'on reconnoît bien, à tous ces traits, le colerique Achille d'Homere ! M. Racine lui a donné de plus un petit vernis de galanterie Françoiſe, qui le rend encore plus aimable.

Britannicus auſſi doux qu'Achille eſt emporté, met dans ſes reproches toute la candeur & toute la tendreſſe de ſon caractere.

Britannicus *à Junie.*

Ah! vous deviez du moins plus long-tems diſputer,
Je ne murmure point, qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la Fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez joüir.
Mais que de ces grandeurs, comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru ſi long-tems détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur deſeſpéré,
Contre ce ſeul malheur n'étoit point preparé.
J'ai vû ſur ma ruine élever l'injuſtice:
De mes perſécuteurs j'ai vû le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuiſé ſon courroux;
Madame, il me reſtoit d'être oublié de vous.

Je pourrois prouver par beaucoup d'autres exemples, que M. Racine a ſçû, auſſi bien que Corneille, donner à ſes Héros des traits propres qui les diſtinguent les uns des autres.

Je crois voir bien autant de différence entre les caracteres d'Achille, de Xipharès & de Titus, qu'entre ceux de Viriate; de Sophoniſbe & de Cornélie.

Les Héroïnes de Corneille, comme nous avons vû, ſont fieres, ambitieuſes & remplies de grands ſentimens.

Celles de Racine ſont tendres, engageantes, & en vérité, elles ſont mille fois plus propres à *inſpirer de l'amour. Il n'y* a perſonne qui n'aimât mieux avoir pour épouſe une Iphigénie ou une Atalide, qu'une Ariſtie ou une Viriate.

Que *Monime eſt touchante, lorſqu'elle* avoue à Xipharès *l'amour* qu'elle a pour lui!

Ma douleur pour ſe taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au ſilence;
Mais il faut bien enfin, malgré ſes dures loix,
Parler pour la premiere & la derniere fois:
Vous m'aimez dès long-tems. Une égale tendreſſe,
Pour vous depuis long tems m'afflige & m'intéreſſe.

Songez depuis quel jour ces funeſtes appas,
Firent naitre un amour qu'ils ne méritoient pas,
Les plaiſirs d'un eſpoir qui ne vous dura guere,
Le trouble où vous jetta l'amour de votre Pere,
Le tourment de me perdre, & de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux;
Vous n'en ſçauriez, Seigneur, rappeller la mémoire,
Ni conter vos malheurs, ſans conter mon hiſtoire,
Et lorſque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes diſcours.
Inutile, ou plutôt funeſte ſympathie!
Trop parfaite union par le ſort démentie!
Ah! par quel ſoin cruel le Ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne deſtinoit point!
Car quelque ſoit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire;
Ma gloire me rappelle, & m'envoye à l'Autel,
Où je vais vous jurer un ſilence éternel.
J'entends, vous gémiſſez. Mais telle eſt ma miſére,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à votre Pere.
Dans ce deſſein vous même, il faut me ſoutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attens du moins, j'attens de votre complaiſance,
Que déſormais par tout vous fuyiez ma préſence.
J'en viens de dire aſſez pour vous perſuader,

Que j'ai trop de raiſons de vous le commander.
Mais après ce moment, ſi ce cœur magnanime,
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos diſcours,
Qu'au ſoin que vous prendrez de m'éviter toujours.

. . . .

. . . .

D'un Héros tel que vous, c'eſt-là l'effort ſuprême;
Cherchez, Prince, cherchez pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour joüir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires Amans.
Enfin je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie.
Je ſçais qu'en vous voyant, un tendre *ſouvenir*,
Peut m'arracher du cœur quelque indigne ſoupir,
Que je verrai mon ame en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont *elle* eſt *ſéparée*.
Mais je ſçais *bien auſſi*, que *s'il dépend de vous*,
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux;
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée,
N'en puniſſe auſſi-tôt la coupable penſée,
Que ma main dans mon cœur ne vous aïlle chercher,
Pour y laver ma honte & vous en arracher.
Que dis-je? en ce moment le dernier qui nous *reſte*,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte.
Plus je vous parle, & plus trop foible que je ſuis;

Je

Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence,
Et sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

Que tous ces sentimens sont doux & naturels ! & qu'on reconnoît bien là le vrai langage d'une jeune & vertueuse Princesse, malheureuse victime de sa grandeur, toujours obligée de combattre un penchant agréable qui l'entraîne, & auquel le commun des hommes a l'avantage de pouvoir se livrer sans conséquence !

Junie dans Britannicus, Atalide dans Bajazet, Iphigénie, Aricie dans Hippolyte parlent toutes du même ton. C'est la même douceur, la même patience dans les maux, la même tendresse dans les sentimens, la même vertu ; enfin elles sont toutes semblables.

Est-ce un défaut ? Non, si c'est un plaisir.

Roxane elle-même, malgré toute sa jalousie, ses menaces & ses emportemens, n'est-elle pas bien tendre & bien aimable, lorsqu'elle dit à Bajazet ?

Bajazet, écoutez ; je sens que je vous aime.

Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir,
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désesperez point une Amante en furie,

Et dans un autre endroit.

Je ne puis vivre enfin ; si je ne vis pour toi.
Je te donne, cruel, des armes contre moi ;
Sans doute, & je devrois retenir ma foiblesse.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté.
De toi dépend ma joye & ma félicité.
De ma sanglante mort, ta mort sera suivie ;
Quel fruit de tant de *soins que j'ai pris pour ta vie !*

On trouve dans toutes les Piéces de Racine cette tristesse majestueuse, qui, comme il le dit lui-même, fait tout le plaisir de la Tragédie, & que Corneille, à mon avis, n'a pas si bien connue que lui.

Les Héros de Corneille sont fiers, ambitieux, sublimes dans leurs sentimens, un peu vains dans leurs discours, un peu sophistes dans leurs raisonnemens ; ils ne connoissent guéres la tendresse, du moins ils parlent & ils agissent comme s'ils ne la connoissoient point ; ceux à qui le Poete a voulu donner de l'amour, ne sont tout au plus que galans & nullement amoureux.

Corneille n'a pas sçû tirer parti de cette passion, si brillante sur le Théatre, si variée dans ses transports & dans ses effets, & si propre à réveiller le sentiment, par la vivacité avec laquelle il l'exprime. (Je parle en général, car il faut convenir que ce reproche ne peut tomber sur Rodrigue, ni sur Polyeucte, qui sont aussi passionnés que Bajazet & Britannicus.)

Les Héros de Racine ont toute la dignité qui leur convient, mais leur fierté est tempérée par l'amour; ils aiment sincerement & ardemment, ils sont agités, ils ont des transports, ils ne sont galans que parce qu'ils sont tendres; ils ont un air de douleur & de sentiment, qui fait qu'on s'intéresse pour eux, & qu'on partage leurs peines; enfin on admire ceux de Corneille, mais on aime & on plaint ceux de Racine.

Et franchement, quoiqu'un peu censuré,
J'aime encor mieux être aimé qu'admiré.

Rousseau.

Les Partisans du grand Corneille ne me sçauront peut-être pas bon gré du paradoxe que je vais avancer, ni du parallele que je vais faire pour le prouver; je les prie cependant d'examiner l'un & l'autre sans pré-

vention, s'ils le peuvent, & de ne céder qu'à la double autorité du ſentiment & de la raiſon.

Je prétends que Corneille, quoiqu'il s'éleve preſque toujours plus haut que ſon illuſtre Rival, ne fait pas cependant parler les grands Hommes avec autant de nobleſſe & de bienſéance que lui.

Un exemple rendra ſenſible ce que je veux dire.

Je ne vois que très-peu de différence entre Dom Rodrigue & Achille; à l'emportement près, qui détermine le caractere d'Achille, ils ſont *tout-à-fait ſemblables*; tous deux jeunes, tous deux vivement amoureux, tous deux bouillans d'ardeur & de courage.

D'un autre côté, *le Comte de Gormas* reſſemble parfaitement à *Agamemnon*; c'eſt le même orgueil joint à la même valeur. La ſituation de ces Héros dans le Cid & dans Iphigénie, eſt auſſi la même.

Achille adore Iphigénie, mais il eſt enflammé de courroux contre Agamemnon, pere de cette Princeſſe, qui a voulu abuſer du nom d'Achille pour la conduire à l'Autel où il avoit deſſein de l'immoler.

Rodrigue pour venger l'honneur de ſon

pere, est obligé de combattre le Comte de Gormas, pere de Chiméne, de laquelle il est éperduement amoureux.

Toutes choses étant donc égales de part & d'autre, voyons de quelle maniere nos deux Rivaux ont sçû traiter cette délicate matiere.

C'est le fameux Dialogue de Rodrigue & du Comte avant leur combat, que je veux comparer avec la dispute d'Achille & d'Agamemnon.

TRAGEDIE DU CID.

ACTE II.

Scene II.

LE COMTE, DOM RODRIGUE.

Rodrigue.

A moi, Comte, deux mots.

Le Comte.

Parle.

Rodrigue.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Dom Diégue ?

Le Comte.

Oui.

RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.
Sçais tu que ce Vieillard fut la même Vertu,
La Vaillance & l'honneur de son tems? le sçais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sçais-tu que c'est son sang? le sçais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le *fais sçavoir.*

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je sçais qu'il y a une sorte de beauté dans ces attaques & dans ces reparties, mais je doute que ce soit celle qui convient à la Tragédie; il me semble que Rodrigue fait paroître plus d'audace que de véritable grandeur. D'ailleurs ce *Style* n'est-il pas un peu trop familier? Pour moi, je n'y vois rien que deux braves Grenadiers ne puissent dire fort bien en pareil cas;

Cet hemiſtiche,

Ote moi d'un doute.

eſt une véritable cheville. Rodrigue pouvoit ſans autre préambule, débuter par dire :

Connois-tu bien Dom Diégue ?

La répétition de ce mot, *le ſçais-tu ?* eſt puérilement affectée.

Je ne dis rien de cette expreſſion :

Fut la même Vertu.

Au lieu de :

Fut la Vertu même.

C'eſt plutôt le défaut du tems, que celui du Poëte.

A quatre pas d'ici je te le fais ſçavoir.

Si ce n'eſt là une vraie fanfaronnade ; qu'on me diſe ce que c'eſt ?

Achille dans Iphigénie parle bien d'un autre ton ; il eſt toujours grand, toujours majeſtueux, toujours Héros juſques dans ſes emportemens & dans ſes menaces. On voit que c'eſt un Roi qui parle à un Roi.

Agamemnon dans ses réponses soûtient avec noblesse son caractére de grandeur & de fierté & sa dignité de Roi des Rois.

Voici le début d'Achille. Il est magnifique.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire,
Que vous même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main;
On dit que sous mon nom, à l'Autel appellée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée,
Et que d'un faux himen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux;
Qu'en dites-vous, Seigneur? que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

Le fier Agamemnon répond.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins,
Ma fille ignore encor mes ordres souverains,
Et quand il sera tems qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort: j'en instruirai l'Armée.

ACHILLE.

Ah ! je sçais trop le sort que vous lui reservez ;

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le sçavez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? ô Ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

Qu'on reconnoît bien Achille à cette saillie !

Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux ;
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?

Mais reprenons la Scéne de Corneille. Rodrigue répond fiérement au Comte :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées ;
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Cette pensée est fort belle ; elle est admirée de tout le monde, on la cite à tout propos ; mais comme elle est à la louange de Rodrigue, ne seroit-elle pas mieux dans

la bouche d'un autre que dans la ſienne ; peut-être que non, après tout ; un peu d'orgueil ne meſſied point aux grands hommes. Pourſuivons.

LE COMTE.

Te meſurer à moi ? qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on n'a jamais vû les armes à la main ?

RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoître ;
Et pour des coups d'eſſai, veulent des coups de Maître.

Voilà encore de la pure rodomontade. J'appliquerois volontiers à Rodrigue ces deux Vers de Moliere dans ſon Tartuffe.

On ne voit point, qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves ſoient ceux qui font le plus de bruit.

Le Comte ne me paroît guéres moins fanfaron, lorſqu'il dit à Rodrigue :

Sçais-tu *bien qui je ſuis* ?

RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi,

Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'ef-
froi.
Les Palmes dont je vois ta tête ſi couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force, ayant aſſez de cœur;
A qui venge ſon Pere, il n'eſt rien d'impoſſible.

Ce dernier trait eſt admirable : il me ſemble que Rodrigue auroit dû appuyer davantage ſur cette penſée. C'étoit dans le déſir de venger ſon Pere, qu'il devoit faire conſiſter l'eſpérance de la Victoire, plutôt que dans ſa bravoure & dans ſon courage, dont il fait un peu trop de bruit.

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

Cette penſée eſt encore très-belle & très-juſte.

Le Comte.

Ce grand cœur qui paroît aux diſcours que tu tiens;
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma Fille.
Je ſçais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cedent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnani-
me,

Que ta haute vertu répond à mon eſtime,
Et que voulant pour gendre un Cavalier parfait;
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe;
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette Victoire,
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire;
On te croiroit toujours abbatu ſans effort,
Et j'aurois ſeulement le regret de ta mort.

RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie:
Qui m'oſe ôter l'honneur, craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

RODRIGUE.

Marchons ſans diſcourir.

LE COMTE.

Es-tu ſi las de vivre?

RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

Je goute médiocrement toutes ces bravades qui s'éloignent un peu de la bienſéance.

Le Comte indigné du reproche qu'on lui fait de craindre la mort, finit enfin cette contestation, en disant à Rodrigue :

Viens ; tu fais ton devoir, & le fils dégénere
Qui survit un moment à l'honneur de son Pere.

Il y a bien plus de plaisir à voir le terrible Achille & le fier Agamemnon s'entre-choquer.

AGAMEMNON.

Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante ;
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez !

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son Pere ? êtes-vous son Epoux ?
Et ne peut-elle ?........

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines ;
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je deffendrai mes droits fondés sur vos sermens.

Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée,
Accusez & Calchas, & le Camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, & vous, tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arrête ;
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le Camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voye,
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ, où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez, sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste Ciel ! puis-je entendre & souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une Mere immortelle,
Et d'un Pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais Vaisseaux partis des Rives du Scamandre,

Aux Champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche Raviſſeur,
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? où ſont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre Armée :
Et quel fut le ſujet qui nous aſſembla tous !
Ne courons-nous pas rendre Helene à ſon époux ?
Depuis quand penſe-t'on, qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une Epouſe que j'aime ?
Seul d'un honteux affront votre frere bleſſé,
A-t'il droit de venger ſon amour offenſé ?
Votre fille me plût, je prétendis lui plaire ;
Elle eſt de mes ſermens ſeule dépoſitaire ;
Content de ſon himen, Vaiſſeaux, Armes, Soldats,
Ma foi lui promit tout, & rien à Menelas ;
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée,
Qu'il cherche une Victoire à mon ſang réſervée.
Je ne connois Priam, Heléne, ni Paris,
Je voulois votre fille, & ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc, retournez dans votre Theſſalie ;
Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie.
Aſſez d'autres viendront, à mes ordres ſoûmis,
Se couvrir des lauriers qui vous étoient promis,
Et par d'heureux exploits forçant la deſtinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge à vos diſcours,
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſecours.
De la Grece déja vous vous rendez l'arbitre ;
Ses Rois, à vous oüir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit *trembler* ſous vos loix.
Un bienfait reproché, tint toujours lieu d'offenſe ;
Je veux moins de valeur, & plus d'obéïſſance.
Fuyez. Je ne crains *point votre impuiſſant* courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colere ;
D'Iphigénie encor je reſpecte le Pere.
Peut-être ſans ce nom, le Chef de tant de Rois,
M'auroit oſé braver pour la derniere *fois*.
Je ne dis plus qu'un mot ; c'eſt à vous de m'entendre ;

J'ai

J'ai votre fille ensemble & ma gloire à deffendre ;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

Cette Scéne toute entiere est un Chef-d'œuvre, & un excellent Modéle de la maniere dont on doit faire parler des Héros.

Cette seule contestation suffiroit pour caractériser parfaitement Achille & Agamemnon. L'un & l'autre ne s'y dément jamais : Agamemnon est toujours orgueilleux, toujours jaloux de son autorité ; Achille est toujours impatient, toujours furieux ; mais on ne voit point qu'ils parlent d'eux-mêmes, qu'ils chantent leurs propres loüanges, ni qu'ils éxaltent ridiculement leur bravoure. Achille menace Agamemnon, mais avec quelle grandeur & quelle délicatesse tout ensemble ! quelle noblesse dans la pensée & dans l'expression, & que tout cela est habilement ménagé !

Rendons à chacun ce qui lui appartient. La plûpart des beautés de cette admirable Scéne, sont empruntées d'Homere : mais combien l'imitateur a-t'il enchéri sur son original !

L'Achille de M. Racine est aussi em-

porté que celui d'Homere, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit auſſi groſſier.

Il n'appelle point Agamemnon *Gueule de Chien, le plus inſolent & le plus avide de tous les hommes, homme revêtu d'impudence, fourbe, impoſteur, yvrogne, qui a les yeux d'un Chien & le cœur d'un Cerf, bête carnaciere qui dévore le Peuple*, &c.

L'Achille François cede ſans peine à l'Achille Grec la gloire d'invectiver ſi mauſſadement.

La ſeule choſe que je puiſſe reprocher à Madame de Sévigné, c'eſt ſon injuſtice à l'égard du grand Racine; entraînée par le préjugé, qui alors étoit favorable à Corneille, elle parle dans quelques-unes de ſes Lettres avec très-peu de circonſpection de ce Rival illuſtre qui le remplaça ſi avantageuſement.

J'ai toujours été très mécontent d'elle, toutes les fois que j'ai lû ces paroles adreſſées à Madame de Grignan.

„ Il y a des choſes agréables dans Ra-
„ cine, & rien de parfaitement beau,
„ rien qui enleve; point de ces tirades
„ de Corneille qui font friſſonner. Ma fille,
„ gardons-nous bien de lui comparer Ra-
„ cine, ſentons-en la différence; il a des
„ endroits froids & foibles, & jamais il n'ira

„ plus loin qu'Andromaque . . . .
„ Racine fait des Comédies* pour la Chammelai, ce n'eſt pas pour les Siécles à
„ venir; ſi jamais il n'eſt plus jeune, &
„ qu'il ceſſe d'être amoureux, ce ne ſera
„ plus la même choſe. Vive donc notre
„ vieil ami Corneille ; pardonnons-lui de
„ méchans vers, en faveur des divines
„ & ſublimes beautés qui nous tranſportent ; ce ſont des traits de Maître qui
„ ſont inimitables : Deſpréaux en dit encore plus que moi ; & en un mot,
„ c'eſt le bon goût ; tenez-vous-y.

Tout cela eſt fort légerement décidé, & prouve ſeulement qu'avec tout le goût poſſible, on peut quelquefois être fort mauvais Juge en matiere de goût.

Il faut plaindre ceux qui ſont aſſez difficiles, ou aſſez aveugles pour ne trouver dans Racine rien de parfaitement beau, rien qui enleve, rien qui faſſe friſſonner;

Il eſt vrai que quand Madame de Sévigné parloit ainſi, elle n'avoit point encore vû les excellentes Tragédies qui ont achevé de mettre le ſceau à la réputation

---

* Je ne ſçais pourquoi Madame de Sévigné ſe ſert toujours du mot de Comédie, pour ſignifier une Tragédie.

de M. Racine, mais elle n'en eſt pas moins inexcuſable, puiſqu'elle avoit vû Britannicus.

Au reſte, je n'examine point ſi M. Racine n'a pas été plus loin qu'Andromaque, mais j'oſe dire que ſon Horoſcope tirée par Madame de Sévigné, a été bien glorieuſement démentie par Mithridate, par *Phédre* & Hippolyte, &c.

Je ne dis rien d'Iphigénie; on prétend que la Chammelay en a fourni le modéle; s'il eſt ainſi, quelle obligation ne lui a-t'on pas?

Mais Athalie, le Chef-d'œuvre de notre *Théâtre, n'a point été* faite aſſurément pour la Chammelay, & *l'*Auteur n'étoit plus jeune, lorſqu'il la compoſa.

Je ſuis perſuadé que ſi Madame de Sévigné eût vû cette *Piéce, elle* ſe ſeroit retractée, comme *elle fit* au *ſujet* de l'Oraiſon Funébre de M. de Turenne, que M. Fléchier prononça, après que M. Maſcaron eût enlevé tous les ſuffrages.

Vive donc notre vieil ami Corneille; à la bonne heure. Mais vive auſſi notre aimable & tendre Racine, *le Pere* des ſentimens, & *le* premier *P*eintre fidéle des foibleſſes du cœur humain.

„ Defpréaux en dit encore plus que
„ moi, ajoute Madame de Sévigné.

Je ne vois point en quel endroit Defpréaux en dit plus, & j'ignore ce qu'il pouvoit en dire dans la converfation; mais je fçais que dans fon Epitre à M. Racine, (qui eft la feptiéme de fes Epitres) il donne à ce grand homme les éloges qui lui font dûs, & tourne en ridicule fes injuftes Cenfeurs. Je fçais encore que dans fa XII. Refléxion fur Longin, il conclut:

„ Que c'eft avec très peu de fonde-
„ ment que les admirateurs outrés de M.
„ Corneille, veulent infinuer que M. Ra-
„ cine lui eft beaucoup inférieur pour le
„ fublime; puifque fans apporter quanti-
„ té de preuves du contraire, il ne pa-
„ roit pas que toute cette grandeur de
„ vertu romaine tant vantée, que ce
„ premier a fi bien exprimée dans plu-
„ fieurs de fes Piéces, & qui a fait fon
„ *exceffive* réputation, foit au-deffus de
„ l'intrépidité plus qu'héroïque, & de la
„ parfaite confiance en Dieu de ce véri-
„ tablement pieux, grand, fage & coura-
„ geux Ifraëlite. (*Joad dans Athalie.*)

Dans un autre endroit, Madame de Sévigné parle de Bajazet avec affez de

mépris. Elle trouve ce Perſonnage glacé, les mœurs des Turcs mal obſervées, le dénouëment mal préparé, & en même tems elle parle avec éloge de la Pulcherie de Corneille. Cela eſt naturel. Qui n'aime point *Bajazet*, doit aimer *Pulcherie*. C'eſt ainſi que Madame Des-Houlieres ſe déclara depuis pour la Phédre de Pradon, & lui donna hautement la préférence ſur la Phédre de M. Racine; elle fit plus, elle hazarda contre cette admirable Tragédie quelques Vers, qui ne font honneur ni à ſon goût, ni à ſon talent d'ailleurs ſi illuſtrés.

Cette injuſtice de Madame de *Sévigné* envers M. Racine, eſt d'autant plus ſurprenante, que le caractere doux & tendre de cette Dame ſe rapportoit fort à celui de cet illuſtre Tragique. *C'eſt elle-même* qui le dit :

„ Je ſuis douce, je ſuis tendre, ma
„ chere enfant, juſques à la folie.

Et toutes ſes Lettres en font foi.

La Piéce de Racine qui lui plaiſoit le plus, étoit Andromaque, parce qu'elle trouvoit dans les ſentimens de cette Troyenne pour ſon *fils*, une image de ceux qu'elle avoit pour ſa chere fille.

Par la même raiſon, qu'elle eût été ſa-

tisfaite de Mérope ! & en effet quel exemple de tendresse maternelle ! quelle Mere eût jamais des sentimens aussi vifs ! quelles allarmes pour la vie de son cher Egysthe ! quels transports d'allégresse lorsqu'elle le revoit ! quelles craintes de le perdre ! quels soins pour le rétablir sur le Thrône des Héraclides ses Ayeux !

Cette Piéce a sur Andromaque l'avantage de la simplicité du sujet, & on ne sçauroit trop admirer l'art infini avec lequel M. de Voltaire a sçû mettre tant d'intérêt dans une Piéce où il n'entre point d'amour, & où tous les sentimens & toutes les situations roulent seulement sur la tendre affection d'une Mere pour son fils ; au lieu que dans Andromaque, l'amour un peu épisodique d'Oreste pour Hermione fait presque le plus grand intérêt de la Piéce.

Des descriptions brillantes, des tirades pompeuses, de grands sentimens, des pensées hardies, fortes, sententieuses & sublimes ; voilà le caractere du style vraiment tragique de M. de Voltaire. D'ailleurs quelle douceur ! quelle tendresse ! quelle noble fierté dans Zaïre, dans Alzire, &c.

M. de Crebillon, comme on sçait,

s'eſt frayé une route nouvelle parmi nous; il a marché ſur les pas d'Eſchyle, il s'eſt attaché particulierement à inſpirer la terreur.

Ses Piéces, quoiqu'elles ne ſoient pas plus ſanglantes que celles de Corneille & de Racine, ſont pleines d'idées noires & funeſtes, de deſcriptions effrayantes & ſublimes qu'on admire en frémiſſant. Son pinceau vigoureux exprime avec tant de force les objets tragiques, qu'il pénétre de frayeur l'ame la plus aguerrie contre cette paſſion.

Le caractere d'Atrée eſt épouventable; cette rage forcenée qui l'anime contre ſon frere, ne l'abandonne pas un moment; il eſt impoſſible de voir cette Piece, ſans éprouver au-dedans de ſoi des tranſports d'indignation & de fureur contre ce Roi déteſtable, qui ſous de fauſſes apparences de reconciliation & de paix, déguiſe la plus horrible de toutes les vengeances, fait maſſacrer barbarement le généreux & vaillant Pliſthene, fils de Thyeſte, & préſente ſon ſang à boire dans la coupe ſacrée à ſon malheureux Pere.

Cette Scéne eſt pleine d'horreur, & fait dreſſer les cheveux à la tête; mais quoiqu'en diſe les gens délicats, dont le goût

goût borné s'épuiſe ſur un ſeul genre, & ne ſçait point s'étendre ſur tout ce qui eſt beau, cette même Scéne eſt peut-être la plus Théatrale qui ſe puiſſe trouver dans tous nos Poëtes Tragiques.

La ſituation de l'infortuné Thyeſte, & les mouvemens que la nature excite au fond de ſon cœur, ſont parfaitement peints. Seigneur, dit-il à Atrée.

Ne vous offenſez point d'une vaine terreur,
Qui ſemble malgré moi s'emparer de mon cœur;
Je le ſens agité d'une douleur mortelle,
Ma conſtance ſuccombe, en vain je la rappelle;
Et depuis un moment mon eſprit abatu,
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous, un je ne ſçais quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'allarme.
Pour raſſûrer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils,
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRE'E.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte, & votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine,

Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthene.
Vous le verrez bien tôt . . . . .
. . . .
. . . .
. . . . . . Mais peu ſûr de ma foi,
Je vois que votre cœur s'allarme auprès de moi:
J'avois crû cependant qu'une pleine aſſûrance
Devoit ſuivre . . . .

THYESTE.

Ah! Seigneur, ce reproche m'offenſe.
. . . .
. . . .

On apporte la Coupe.

ATRE'E.

J'apperçois la Coupe de nos Peres;
Voici le nœud ſacré de la paix de deux Freres.
Elle vient à propos pour raſſûrer un cœur,
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle acheve en ce jour,
De réünir deux cœurs déſunis par l'Amour?
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

Il prend la Coupe de la main d'un de ſes Officiers.

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, Seigneur,

Si vous vous offenſez d'une vaine frayeur ;
Que voudroit déſormais me ravir votre haine ,
Après m'avoir rendu mes Etats & Pliſthene ?
Du plus affreux courroux quelque fût le projet ,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait ?
. . . . . . Donnez , laiſſez-moi l'avantage
De jurer le premier ſur ce précieux gage.
Mon cœur à ſon aſpect de ſon trouble eſt remis :
Donnez ; mais cependant je ne vois point mon fils.

Que ces fréquens retours vers ſon Fils , ſont délicats & naturels !

ATRE'E.

. . . . Raſſurez-vous , mon frere ;
Vous reverrez bien-tôt une tête ſi chere :
C'eſt de notre union le nœud le plus ſacré :
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos Ayeux , & vous , Dieux que j'atteſte !
Puiſſe votre courroux foudroyer déſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous , Frere auſſi cher que ma Fille & Pliſthéne ,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.

Il alloit porter les lévres à cette coupe fatale. Le ſpectacle affreux dont ſes yeux furent frappés, l'arrêta.

Mais que vois-je, perfide? ah! Grands Dieux! quelle horreur!
C'eſt du ſang! tout le mien ſe glace dans mon cœur.
Le Soleil s'obſcurcit *, & la Coupe ſanglante,
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils! qu'êtes-vous devenu?

Théodamie arrive toute déſolée, & les larmes aux yeux, & s'écrie.

L'avez-vous pû ſouffrir, Dieux cruels! qu'ai-je vû?
Ah! Seigneur, votre Fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon Fils eſt mort, Cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la Paix!
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente!
O Terre! en ce moment peux-tu nous ſoutenir!

* Selon la Fable, le Soleil pâlit & rétrograda pour ne point éclairer ce crime déteſtable.

O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir !
Mon Fils ! eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton Pere ?

A t r e' e.

Méconnois-tu ce ſang ?

T h y e s t e.

Je reconnois mon frere.

A t r e' e

Il falloit le connoître , & ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frere , ingrat , à ſe vanger.

T h y e s t e.

Grands Dieux ! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?
Monſtre que les Enfers ont vomi ſur la Terre ,
Aſſouvi la fureur dont ton cœur eſt épris ;
Joins un malheureux Pere à ſon malheureux fils ,
A ſes Manes ſanglans donne cette Victime ;
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare ! peux-tu bien m'épargner en des lieux ,
Dont tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux ?

Atrée inſulte au déſeſpoir de Thyeſte qui ſe poignarde & qui expire entre les bras de Theodamie ſa fille.

Atrée triomphe de la mort de l'un & de la douleur de l'autre.

Cet Atrée , ce Monſtre dont le caractere abominable inſpire tant d'horreur , n'eſt

point de la façon de M. de Crebillon ; il l'a pris tel qu'il l'a trouvé dans Séneque & ailleurs.

„ Cependant (dit-il agréablement dans „ sa Préface) on a la bonté de me laisser „ tout l'honneur de *l'invention* ; on me „ charge de toutes les iniquités d'Atrée, „ & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, „ avec qui il ne fait pas sûr de vivre, com- „ me si tout ce que l'esprit imagine, de- „ voit avoir sa source dans le cœur.

Séneque dont la Tragédie de Thyeste a servi en quelques endroits de modéle à celle-ci, n'a pas donné à son sujet les mêmes adoucissemens que M. de Crebillon. Sans aucun égard pour les bienséances, il s'en est tenu à la Fable ; c'est-à-dire, que chez lui Thyeste dévore les membres de ses propres enfans que son barbare frere lui fait servir.

Cependant la Scéne de M. de Crebillon fait tressaillir d'horreur ; & celle de Séneque, à quelques beautés près, fait plutôt rire qu'elle ne fait trembler.

Pourquoi cela ? C'est que la plûpart des pensées de Séneque sont aussi pueriles, que celles de M. de Crebillon sont fortes & tragiques.

C'eſt que Thyeſte, lorſque ſon frere dénaturé lui apprend quels ſont les mêts horribles dont il vient de ſe raſſaſier, s'amuſe à avoir de l'eſprit, & à diſtiller en pointes épigrammatiques ſa douleur ridiculement ingénieuſe.

» Je vois, dit-il, les têtes de mes en-
» fans, je vois leurs mains arrachées, &
» leurs pieds rompus . . . . . .
» leur chair eſt en mon eſtomach, & cette
» viande funeſte cherche paſſage, & ſe dé-
» bat ſans pouvoir ſortir. O mon frere!
» donnez-moi cette épée que mon ſang a
» déja rougie. Qu'elle leur ouvre le paſſa-
» ge. Vous me la refuſez! briſons-nous
» l'eſtomach à force de le frapper. Ah!
» malheureux! n'y touche pas, épargne
» leurs Ombres. Qui vit jamais une telle
» abomination?

Mais qui vit jamais une telle puérilité?

Le commencement de cette Scéne eſt beau juſqu'à l'endroit où Atrée ſe démaſque. C'eſt dommage que le reſte y réponde ſi mal.

Quoi qu'il en ſoit, cette terrible Tragédie de Thyeſte n'eſt rien encore ſans doute en comparaiſon de l'effrayante Tragédie des *Eumenides* du Poëte Eſchyle, dont la répréſentation fit accoucher de frayeur

plusieurs femmes enceintes & mourir plusieurs enfans, si l'on en croit l'Histoire de ce tems-là qui ressemble fort à la Fable.

Il y a dans M. de Crebillon des morceaux aussi touchans & aussi tendres que dans Racine ; je n'en veux pour témoin que la Scéne d'Electre & d'Itis au cinquiéme Acte.

Electre fille d'Agamemnon, aimoit cet Itis fils du meurtrier de son pere, elle devoit même épouser ce jeune Prince ; mais les apprêts de cet Himen n'étoient qu'un appas pour attirer Egysthe aux Autels, où Oreste frere d'Electre, qu'on croyoit mort, & qui se déguisoit sous le nom de Tydée, devoit immoler ce Tyran, & peut-être son Fils avec lui aux Manes d'Agamemnon.

Electre au moment fatal de cette expédition sanglante, s'anime à la vengeance, & tâche de s'armer de rigueur contre son Amant.

On vient. Hélas ! c'est lui. Que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vûe !
Dieux, qui voyez mon cœur, en ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant ?

ITIS.

. . . .

M'eſt-il enfin permis de revoir ma Princeſſe ?

. . . .

. . . .

Dieux ! ſe peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choiſir ma main pour eſſuyer ſes pleurs ?
Eſt-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ?
Mon bonheur eſt ſi grand, que je ne le puis croire.
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien ſi doux pour moi ?
(Amour, fais, s'il ſe peut, qu'il ne ſoit dû qu'à toi !)
Electre, s'il eſt vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre himen d'un mot de votre bouche;
Laiſſez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux
Lire au moins un aveu qui me fait votre Epoux.
Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux ſilence !
Ma Princeſſe, parlez; vous fait-on violence ?
De tout ce que je vois, que je me ſens troubler !
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le ſecret de vos larmes :
N'en craignez rien ; ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abuſera jamais d'un pouvoir odieux.

Madame, par pitié tournez vers moi les yeux..;

. . . .
. . . .

ELECTRE.

. . . .
. . . .

Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point, je ferois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITIS.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidéle & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine ? eh bien, qui vous arrête ?
Les Autels sont parés & la Victime est prête;
Venez sans differer par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.

. . . .
. . . .

On n'attend plus que vous.

ELECTRE.

. . . .
. . . .

Quoi ! tout est prêt, Seigneur ?

ITIS.

Oui , ma chere Princesse.

ELECTRE.

Hélas !

ITIS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux ;
Livrez-vous à l'Epoux que vous offrent les Dieux.

. . . .

Le plus grand de mes soins dans l'ardeur qui m'anime ,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplaît ; eh bien , j'en sortirai ;
Content du nom d'Epoux , par tout je vous suivrai.
Trop heureux,pour tout prix du feu qui me consume ,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Aussi touché que vous du destin d'un Héros . . . . .

ELECTRE.

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !
Et que ce triste himen où ton amour aspire . . . . .
Cet himen . . . . . . Non , Itis . . . . . je ne puis y souscrire . . . . .

. . . .

. . . .

ITIS.

. . . . ;

; . . . . Demeurez, inhumaine,
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux,
Ma main fera couler tout le ſang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perſeverance ?

ELECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre himen s'avance.

ITIS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels tranſports!

ELECTRE.

Que fais-tu, malheureux! . . . . laiſſe-moi mes remords. . . . .
Leve-toi . . . . ce n'eſt point la haine qui me guide.

Il n'étoit pas poſſible de mieux exprimer le trouble & l'embarras d'Electre, ni de peindre avec plus de force les tranſports paſſionnés du jeune Itis. Quelle tendreſſe! quelle vertu & quels ſentimens de généroſité dans ce jeune Prince! quelle pureté & quel deſintéreſſement dans ſon ardeur pour Electre! L'amour devient un vice pour les cœurs gâtés; mais, (lorſqu'il eſt

légitime) c'eſt une des plus belles vertus des ames généreuſes.

On trouve dans les Piéces de M. de Crébillon , pluſieurs Scénes ſemblables ; mais le genre d'Eſchyle , ce genre noir & terrible éclate toujours au travers de la douceur & de la tendreſſe de ſes amans.

On le reconnoît à ces ſanglantes & funeſtes images :

Feſtins cruels , & vous criminelles ténébres !
Plaintes d'Agamemnon , cris perçans , cris funebres ,
Sang que j'ai vû couler , pitoyables adieux ,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreſte & les Dieux !

On le reconnoît auſſi à ce magnifique monologue d'Electre, qui ſert de début à cette Piéce.

Témoin du crime affreux que pourſuit ma vengeance ,
O nuit , dont tant de fois j'ai troublé le ſilence ,
Inſenſible témoin de mes vives douleurs ,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur las de nourrir un déſeſpoir timide ,
Se livre enfin ſans crainte au tranſport qui le guide.
Favoriſez , grands Dieux ! un ſi juſte courroux ,
Electre vous implore , & s'abandonne à vous,

Pour punir les forfaits d'une race funeſte,
J'ai compté trop long-tems ſur le retour d'Oreſte.
C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus ;
Mon frere malheureux ſans doute ne vit plus.
Et vous, Manes ſanglans du plus grand Roi du Monde,
Triſte & cruel objet de ma douleur profonde !
Mon Pere, s'il eſt vrai que ſur les ſombres bords,
Les malheurs des Vivans puiſſent toucher les Morts ;
Ah ! combien doit fremir ton Ombre infortunée,
Des maux où ta famille eſt encor deſtinée ! &c.

On retrouve ce genre terrible & funeſte dans la Tragédie même de *Pyrrhus*, où perſonne ne meurt non plus que dans Bérénice, & où la Vertu eſt à la fin triomphante & couronnée. On éprouve d'un bout à l'autre de cette Piéce une ſecrette frayeur qui va toujours en augmentant, à meſure que l'on approche du dénouëment, & qui eſt tout d'un coup changée en une agréable & heureuſe ſurpriſe.

Tous les connoiſſeurs, tous les véritables gens de goût conviennent que M. de Campiſtron excelloit dans la diſpoſition des ſujets de ſes Tragédies ; c'eſt un talent fort eſtimable ſans doute, & qui manque ſouvent aux plus brillans génies ; mais je crois

qu'on peut dire, ſans faire outrage à la mémoire de cet Auteur, qu'il ne poſſédoit pas tout-à-fait l'art d'être éloquent en vers. Sa Verſification, en général un peu traînante, un peu foible, & tirant un peu ſur la Proſe, jette ſeulement quelquefois d'aſſez vives étincelles.

Il me ſemble qu'on pourroit lui appliquer avec aſſez de juſtice, ce que Madame de Sévigné diſoit injuſtement de M. Racine : » qu'il y a dans ſes Ouvrages des choſes » agréables & rien de parfaitement beau, » rien qui enleve ; point de ces tirades » qui font friſſonner. Gardons-nous de le » comparer à un Crébillon ou à un Vol- » taire, ſentons-en la différence ; il a » des endroits froids & foibles, & jamais » il n'a été plus loin que Tiridate.

Il y a cependant de belles choſes dans Alcibiade, & encore plus dans Andronic. La ſévérité infléxible de l'Empereur Calo-Jean eſt aſſez bien exprimée pour inſpirer une certaine terreur, & le déplorable ſort de la jeune Iréne ne laiſſe pas d'arracher quelques larmes.

On trouve même de beaux Vers dans cette Tragédie.

Tels ſont ceux-ci dans leſquels Iréne apoſtrophe avec tendreſſe les lieux qui

avoient vû élever ſon enfance.

O bienheureux ſéjour ! aimable Trébiſonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde !
Que n'ai-je en vous quittant, de mes funeſtes
jours,
Vû terminer le cours !

Dans la troiſiéme Scéne du quatriéme Acte, Andronic témoigne un généreux mépris de la vie.

Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un ſoûpir.

Cette penſée exprime un ſentiment fort noble.

Les réfléxions que fait ce malheureux Prince ſur ſon état, avant d'entrer dans le bain où il devoit expirer, ſont belles & intéreſſantes.

Sorti du plus beau ſang qu'adore l'Univers,
Maître dès le berceau de cent peuples divers,
Quand je crois m'affranchir de l'affreux eſclavage,
Dont le joug ſi long-tems fit gémir mon courage;
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les
plaiſirs
Devoient de toutes parts s'offrir à mes déſirs;
Je péris, & j'entends, pour comble de miſere,
Mon

Mon arrêt prononcé par la bouche d'un Pere.

. . . .

Furieux ſans effet, Amant ſans eſpérance
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vengeance,
Pénétré de tendreſſe, agité de courroux,
Je n'oſe ſignaler ni mes vœux, ni mes coups.

. . . .

Irene, de mon Pere évitez le courroux,
Ma mort vous coûtera de dangereuſes larmes.

. . . .

Et que ſçais-je, peut-être en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.

. . . .

Quel péril pour Irene, ô Ciel! s'il la ſoupçonne!

. . . .

Ciel! je t'offre ma mort, appaiſe ta rigueur,
Puiſſes-tu loin de moi porter ton bras vengeur!
Contre un barbare Epoux protege l'innocence;
Ne te laſſe jamais d'embraſſer ſa deffenſe.

Dans la derniere Scéne on voit paroître Irene mourante, empoiſonnée par le ſoupçonneux & impitoyable Calo-Jean.

Avant d'expirer, elle parle à ce cruel

Empereur, & par ses dernieres paroles fait luire à son esprit d'odieuses clartés.

Seigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler.

. . . .

Ni votre fils ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir.
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidéle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle:
C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux,
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire;
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort;
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'himen qui nous lie;
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie,
Otez-moi de ces lieux, & que je puisse au moins,
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

On retrouve dans ce discours, très-convenable à la situation de la malheureuse Irene, le style doux, tendre & touchant du discours d'Atalide à Roxane dans le cinquiéme Acte de Bajazet.

La Tragédie qui a fait le plus d'honneur

à M. de Campiſtron, & qui a le mieux prouvé qu'il ſçavoit manier les Paſſions, eſt ſans contredit Tiridate.

Suivant le rapport de l'Hiſtoire, ce malheureux Prince des Parthes mourut au plus beau de ſes jours, conſumé d'une funeſte langueur, dont la cauſe fût toujours inconnue.

Ce ſilence de l'Hiſtoire ſur le ſujet de la maladie de Tiridate, laiſſoit un champ libre à l'imagination & aux conjectures.

La Calprenéde dans ſon énorme Roman de Cléopatre, le fait mourir d'amour pour la charmante & vertueuſe Mariamne, épouſe du cruel Herode.

M. de Campiſtron ſuppoſe que ce Prince eût pour ſa ſœur Erinice les mêmes ſentimens qu'Amnon fils de David avoit eûs pour Thamar, & que la honte & l'horreur que ſon crime lui inſpiroit, les tranſports qui l'agitoient, & les remords dont il étoit rongé, le livrerent à un ſecret déſeſpoir qui le conduiſit au tombeau.

Tous ces mouvemens & les ſituations qui en réſultent, ſont expoſés avec beaucoup d'art & de délicateſſe.

Tiridate toujours abbatu & toujours mourant, intéreſſe tout le monde; il eſt accablé d'un chagrin dont il s'obſtine à ne vou-

loir pas révéler le sujet ; on le voit se dérober tristement aux plaisirs de la Cour de son pere , pour pleurer en liberté sa honte & la flamme incestueuse dont il est dévoré , & qu'il voudroit se cacher à lui-même ; il éprouve au-dedans de lui tous ces horribles combats qui déchirent un grand cœur, lorsqu'il succombe au crime sans cesser d'aimer la vertu. Il frémit, il tremble au seul nom d'Erinice , il l'évite sans cesse , il craint de la voir , & il ne respire qu'en sa présence.

Cette Erinice avoit pour amant un Seigneur aimable , aussi vertueux que vaillant. Tiridate l'avoit autrefois chéri ; il l'estimoit encore ; mais le titre de Rival le lui rendoit odieux.

Abradate (c'étoit le nom de ce Rival) cherchoit en vain tous les moyens de se rendre ce Prince favorable ; ses respects , ses soumissions ne servoient qu'à aigrir ce cœur ulcéré ; il le voyoit toujours inflé-xible & toujours ennemi , traverser constamment tous ses vœux & s'opposer à son union avec Erinice ; il plaignoit Tiridate , il déploroit son sort , & ne pouvoit concevoir cet étrange caprice.

Erinice qui aimoit autant Abradate qu'elle en étoit aimée , s'unit avec lui pour

fléchir ſon frere ; elle paroît devant ce frere malheureux que trop de tendreſſe rendoit inéxorable ; elle a recours aux larmes, aux prieres ; elle lui témoigne d'abord avec bonté combien elle eſt ſenſible à la triſteſſe dont elle le voit accablé ; Tiridate tranſporté, ſe livre, ſans le ſçavoir, à ſon horrible penchant ; il reproche à ſa ſœur d'un air paſſionné, que ſes ſentimens pour lui ſont trop foibles, & qu'elle les lui déclare avec une froideur bien contraire au zéle impétueux d'une amitié véritable. Le titre de frere rend équivoques les tranſports un peu trop échauffés de Tiridate, & ſa ſœur les interpréte bien.

Voici cette Scéne dans laquelle il entre beaucoup d'art.

ERINICE.

Dans l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes ſentimens je n'avois mérité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeſte !

. . . .

. . . .

TIRIDATE.

Ah ! ma ſœur, eſt-il vrai que mon malheur vous touche ?

Que cet aveu me plaît, ſortant de votre bouche !
Que j'en ſuis ſoulagé ! Dieux ! quel puiſſant ſecours,
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours !
Mais quoique vous diſiez pour flatter votre frere,
L'intérêt de mon ſort ne vous occupe guére.
D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos déſirs ;
La Cour à votre cœur offre mille plaiſirs,
Et leur appas flatteur vous y retient ſans ceſſe.

ERINICE.

Helas ! que ce reproche offenſe ma tendreſſe !
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans,
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans . . . .
. . . .

TIRIDATE.

. . . .Non ; votre amitié n'égale point la mienne.
. . . .
. . . .
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame !
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis,
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorſqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joie ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ces plaiſirs que le mien ?
Et pour vous en donner une preuve ſincere,

Je viens vous reveler le plus ſecret myſtére .....

TIRIDATE *à part.*

Quoi !..... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'oſe, je crains .....

Le trouble de vos yeux confond tous mes deſſeins;
Encor plus que jamais, quoique je me propoſe,
Votre injuſte chagrin à mes déſirs s'oppoſe.
Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir
Le ſort.....

TIRIDATE *à part.*

Quelle penſée à mes yeux vient s'offrir !

ERINICE.

Mais c'eſt trop balancer, toute ma crainte eſt vaine.
Eclatez, mouvemens dont la force m'entraîne !
J'aime. . . . .
. . . .
Abradate.... à ce nom je rougis, je ſoupire;
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ? . . .

TIRIDATE *à part.*

Dieux ! quel funeſte coup vient de tomber ſur moi !

ERINICE.

. . . .
Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flamme ;

. . . .

J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts,
Mes yeux, comme les siens, aux larmes sont ouverts;
Et même en cet instant un intérêt si tendre,
Mes craintes, mes transports me forcent d'en répandre.

. . . .

. . . .

TIRIDATE.

Quoi, ma sœur, vous pleurez!

ERINICE.

. . . . . Ce n'est que par des larmes,
Qu'un amour violent exprime ses allarmes,
Le mien l'est cent fois plus *qu'on ne le peut penser.*

TIRIDATE.

Ciel! de combien de traits mon cœur se sent percer!

ERINICE.

. . . .

Assurez mon bonheur . . . . .
Mon frere, au nom des Dieux . . . . .

TIRIDATE.

Ah! c'est trop combattu.
Contre tant de malheur je manque de vertu.
Laissez-moi.

ERINICE.

Quels regards! quelle sombre tristesse?

Mon

Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foiblesse.

Je me meurs.

ERINICE.

Ah ! rentrons, je conduirai vos pas.

Venez......

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me secourez pas.

Que cet aveu trop sincere étoit accablant pour Tiridate ! mais qu'il est heureusement amené ! & qu'on doit sçavoir gré à M. de Campistron de l'adresse ingénieuse avec laquelle tout cela est ménagé & suspendu ! La façon dont Erinice s'y prend pour révéler son secret, induit d'abord son frere dans une flateuse erreur. Peu s'en faut qu'il ne soupçonne sa sœur d'être éprise comme lui, d'un feu coupable ; déja il se livroit à cette agréable idée ; mais qu'il en est désabusé cruellement, & quel est son désespoir, lorsqu'il voit que tout ce détour dont Erinice se sert, n'aboutit qu'à couronner son rival, & qu'à faire éclater hautement l'amour qu'elle a pour lui !

La confusion de Tiridate est parfaitement exprimée. Le grand Racine n'auroit pas désavoué cette Scéne, non plus que deux

autres dont je vais parler.

Abradate vient se jetter aux genoux de Tiridate, & lui demander Erinice ou la mort. Quel nouveau contre-tems pour ce Prince infortuné ! de quel prétexte colorer son injustice ? & quel aspect désolant que celui d'un homme estimable par cent vertus, d'un Héros qu'on est forcé d'admirer, qu'on voudroit aimer, & qu'on déteste, parce qu'on est son rival, sans oser l'avoüer !

Les discours embarrassés & les transports irréguliers de Tiridate, conviennent fort bien à sa situation.

ABRADATE.

Je viens de vos bontés implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace.
Me sera t'il permis, Seigneur ? . . . . .

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutés ?
Ne pourrai-je à vos pieds ? . . . . . .

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne..

Plus que tous mes malheurs votre respect m'étonne.
Je le crains, il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

ABRADATE.

. . . .

. . . .

De quoi suis-je coupable ? expliquez-vous, Seigneur.

. . . .

. . . .

Quand vous me haïssez, vous me rendez justice ;
Je le crois ; mais je jure à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux ;
Je ne le connois point ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perdue . . . . . .

. . . .

ABRADATE.

Dieux ! que de sentimens opposés l'un à l'autre !

. . . .

. . . .

Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez ?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte légitime,
Lorsque je vous parois digne de votre estime ?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable, hélas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flatter que malgré votre haine,

. . . .

. . . .

Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Votre ame aux cruautés n'est point accoutumée ;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.

(Ce Vers n'est là que pour la rime.)

Elle reçût du Ciel un penchant généreux
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.

Je suis le seul, ajoute respectueusement Abradate, je suis le seul parmi un peuple innombrable qui n'éprouve point votre pitié ; tendre & compatissant pour tous les autres, vous n'êtes cruel & infléxible que pour moi. Ah ! Seigneur, souvenez vous de cette clémence que vous avez signalée par tout, & dont j'ai moi-même autrefois senti les effets ; rappellez-vous ces plaisirs que vous trouviez dans la félicité des autres.. . . . .
Tiridate aussi peu sensible à ces louanges,

qu'aux larmes de ſon rival, l'arrête & lui dit froidement.

Vos diſcours n'entraînent point mon ame.

Abradate déſeſpéré veut ſe donner la mort.

TIRIDATE.

Non, vivez. . . . . . :

ABRADATE.

Vivrai-je pour ſentir un éternel tourment ?
Je ne puis . . . . . .

TIRIDATE.

Je le veux. Armez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moi d'en dire davantage.
. . . .
. . . .
Vivez, je vous l'ordonne, & ſur tout déſormais,
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

Dans ce moment fatal, Erinice arrive ; elle vient eſſayer encore une fois de faire violence à l'injuſte caprice de ſon frere.
Tiridate, en la voyant, s'écrie,

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

Voici en effet le moment où ſa conſtance

va ſuccomber, & où ſon ſecret va lui échapper.

Erinice lui reproche ſa cruauté, & le plaiſir barbare qu'il goute à faire couler ſes larmes & à la déſeſperer.

Mes jours, (*dit-elle*) ſont attachés à des liens ſi doux,

TIRIDATE.

Eh! ne mourrai-je point, s'il devient votre époux!

ERINICE.

Vous, mon frere?

TIRIDATE.

Ah! laiſſez ce nom qui m'importune,
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune,
Ce nom par qui mes vœux ſont toujours traverſés,
Ce nom qui me confond, quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel!

TIRIDATE.

Helas! pourquoi le ſort impitoyable
Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnue à l'Aſie, inconnue à mon Pere,

Où vos divins appas auroient pû se cacher,

(Voilà encore un Vers oisif.)

Ne me permit-il pas de vous aller chercher ?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée !

Cette déclaration est bien tournée & fait honneur au génie du Poëte, quoiqu'elle soit peut-être un peu trop semblable à celle que Phedre fait à Hippolyte dans M. Racine.

C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours,
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours;
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante,
Compagne du péril, qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher,
Et Phedre au Labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

Erinice étonnée du discours de son frere, lui dit :

Que pense en ce moment votre esprit agité ?
Est-ce une vaine erreur ? est-ce une vérité ?
Quel crime, quelle horreur me faites-vous entendre ?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait, malheureux ? n'ai-je pû m'en deffendre ?

C'eſt ma ſœur qui me parle ! ...... Ah ! grands Dieux ! qu'ai-je dit ?

Je rappelle en tremblant mes ſens & mon eſprit.

Je regarde.... je ſonge .... & tout me déſeſpere.

Ma ſœur...... que ce regard exprime de colere !

Il m'eſt donc échappé ce ſecret odieux !

. . . .

Les Dieux n'ont pas voulu, que comblant ma victoire,

Je finiſſe ma courſe avec toute ma gloire ;

Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,

Et je n'ai pû deux fois réſiſter à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis.

Tiridate pour expier ſon crime, tire ſon épée & veut ſe percer. Erinice auſſi effrayée de ce ſpectacle, que ſaiſie d'horreur de ce qu'elle vient d'entendre, s'écrie :

Ah ! je vous aime aſſez pour vous ſauver *la vie* :

Arrêtez, malheureux ; ne me condamnez pas,

Pour comble d'infortune, à voir votre trépas;

Tiridate pour avancer la fin de ses jours languissans, a recours au poison. Lorsqu'il commence à en sentir les atteintes, il vient expirer à la vûe de toute sa famille réunie, qui donnoit à son malheur d'inutiles larmes.

Ne prononcez jamais le nom de Tiridate:

Dit-il à Erinice avant de mourir.

Oubliez-moi; pour vous, généreux Abradate,
Jouissez d'un bonheur par ma mort affermi;
Enfin souvenez-vous que je meurs votre ami.

Malgré quelques foiblesses qui se rencontrent dans la Versification de cette Piéce, il faut convenir qu'elle a un grand nombre de vraies beautés, & qu'il n'étoit guéres possible de manier un pareil sujet avec plus d'esprit & de délicatesse; mais aussi voilà à peu près tout ce qu'on peut trouver de vraiment tragique dans le Théâtre de M. de Campistron, (quoiqu'il y ait de beaux morceaux dans toutes ses Piéces.)

Du reste, lorsqu'un Apologiste de ce Poëte, a dit que c'étoit lui qui avoit consolé Paris & la Cour de la perte du grand Racine; un zelé Raciniste auroit pû lui répondre que c'étoit une assez foible con-

ſolation d'une douleur bien grande.

Nous avons encore d'autres Poëtes Tragiques qui peuvent être mis au rang des modéles. De ce nombre ſont Meſſieurs Duché, de la Grange, le célébre Auteur de Manlius (M. de la Foſſe) & quelques autres plus modernes qui ont parû, & qui paroîtront peut-être encore avec ſuccès ſur notre Théatre. On ne ſçauroit les nommer tous.

SECTION II.

Des Régles de la Tragédie.

LA premiere & la principale régle eſt de toucher & de plaire; toutes les autres n'ont été faites que pour faciliter les moyens de parvenir à ce but.

Ces régles dont on fait tant de bruit peuvent fort bien ſe réduire à un très petit nombre.

Je vais me borner à une expoſition des principaux préceptes d'Horace, qui ſont eux-mêmes le précis de ceux d'Ariſtote, & j'ajouterai des exemples.

Le ſtyle de la Tragédie doit être fort, & ſe ſoutenir toujours ſur un ton plein de nobleſſe & de dignité; mais il ne doit s'é-

lever que rarement à la majesté de l'Epopée; le sublime doit consister dans les sentimens plus que dans les paroles.

La raison de cette différence est sensible. La narration qui fait l'essence de l'Epopée ne sçauroit plaire, si elle n'est relevée par l'éclat de la diction; mais dans la Tragédie, lorsque le cœur est entraîné par le sentiment, qu'importe que l'oreille soit chatouillée par un son agréable ?

Ainsi ce Vers que prononce Egysthe avec transport dans Mérope :

Je suis le sang d'Hercule , & je suis dans les fers.

Ce Vers, dis-je, dans l'endroit où il est placé, exprime un sentiment sublime & ravissant, quoique les expressions n'en soient peut-être pas aussi éclatantes que celles des Vers de la Henriade. Mais si la fiere Melpomene cede à Calliope l'harmonie de l'expression; elle rougiroit de s'abaisser jusqu'à la simplicité familiere de la Comédie.

Les Héros doivent toujours être Héros dans leurs transports, dans leur ambition, dans leurs amours, dans leurs fureurs. Un évenement funeste, tel que le festin abo-

minable de Thyeſte, demande des Vers énergiques & terribles, ſemblables à ceux que nous avons admirés dans la Scéne de M. de Crebillon.

Le but du Poëte Tragique eſt d'exciter dans le cœur des ſpectateurs tous les mouvemens & toutes les paſſions qu'il donne à ſes perſonnages. Il faut donc que ces mouvemens & ces paſſions ſoient exprimés par tous les ſignes qui leur conviennent; un Héros que l'on ſuppoſeroit éperduement amoureux, & qui au lieu de faire éclater ſes tranſports avec cette vivacité que l'amour ſeul inſpire, s'amuſeroit à dire à ſa Maîtreſſe d'agréables fadeurs & à faire des comparaiſons ſottement ingénieuſes de ſa beauté avec les aſtres & autres lieux communs de galanterie, feroit rire ou endormiroit & n'intéreſſeroit point; chaque paſſion a ſon caractere particulier qu'il faut étudier dans la Nature; quand on le connoît, on l'exprime bien. Mais qu'il y a peu de perſonnes qui connoiſſent véritablement le cœur humain, quoique tous ceux qui ont vêcu ſe flattent de le connoître!

Les diſcours des Héros tragiques doivent toujours être conformes aux ſituations où ils ſe trouvent.

On ne doit jamais perdre de vûë la considération des lieux, des tems & ſur tout des perſonnes.

Je l'ai déja dit, chaque âge a ſon caractere qu'il faut lui conſerver.

> Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
> Un vieillard en jeune homme, un jeune homme
> en vieillard.

Si l'on met ſur la Scéne des Perſonnages connus par la Fable ou par l'Hiſtoire, il faut reſpecter les opinions reçues, & ne rien changer (autant que la bienſéance & le goût de la Nation le permettent) aux idées que l'on s'eſt formé de leur caractere.

Achille doit toujours être ardent, impétueux, emporté, inéxorable; il doit braver l'autorité des loix, & ne reconnoître d'autre droit que la force & la violence.

Que Médée ſoit farouche & inébranlable, Ino plaintive, Ixion perfide, Io errante, Oreſte triſte & livré aux Furies vengereſſes, &c. M. Racine s'eſt un peu trop écarté de cette regle dans ſon Aléxandre, qu'il a preſque entierement métamorphoſé.

Mais lorſqu'un Génie créateur fait paroître ſur le Théâtre un perſonnage de ſon invention, c'eſt à lui de ſuivre les loix qu'il s'eſt lui même preſcrites, & de faire en ſorte que ſon Héros ne ſe démente jamais, & qu'il ſoit tel à la fin qu'il s'eſt annoncé dès l'abord.

Que M. de Crebillon a bien ſuivi cette régle dans ſa Tragédie de Rhadamiſte! Ce Héros farouche eſt repréſenté d'abord comme un amant impétueux dans ſa ſauvage tendreſſe, terrible dans ſes ſoupçons jaloux, furieux dans ſes tranſports. Il paroît au ſecond Acte avec l'Ambaſſadeur d'Armenie, il ſe peint lui-même de ces mêmes traits.

Je ſuis un furieux, dit-il à Hieron.

Trop digne du courroux des hommes & des Dieux,
Qu'a proſcrit dès long-tems la colere céleſte;
De crimes, de remords, aſſemblage funeſte;
Indigne de la vie & de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;
Traître envers la Nature, envers l'amour perfide,
Uſurpateur, ingrat, parjure, parricide;
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hieron, j'oublierois qu'il eſt un Ciel vengeur.

Lui-même raconte en frémissant cette action horrible par laquelle il signala sa jalouse fureur, en plongeant dans les eaux du fleuve Araxe, sa tendre & fidelle Zénobie, pour frustrer de sa possession le Roi des Parthes, qui étoit prêt de l'enlever à main armée.

Je voulois m'immoler ; mais Zenobie en larmes ;
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir, embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hieron ! quel objet pour mon ame éperdue !
Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vûë,
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi, dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête,
Va donc à Tiridate assûrer sa conquête !
Les pleurs de Zenobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort,
Et n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussi tôt je la traînai moi-même ;
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre himen j'éteignis le flambeau.

Il retrouve dans la ſuite , contre toute eſpérance , cette chere Zenobie à la Cour de ſon pere ; il fait éclater par les plus vifs tranſports la joie qu'il a de la revoir & le regret de l'avoir ſi cruellement traitée ; mais en même tems il ne peut s'empêcher de laiſſer entrevoir la jalouſie que lui inſpire l'amour du Prince Arſame ſon frere pour Zenobie ; ſes ſoupçons augmentent bien davantage , lorſqu'il voit qu'Arſame eſt inſtruit de ſon ſecret par Zenobie elle-même.

Dieux ! (*s'écrie-t'il)* qu'eſt-ce que j'entends ! quoi, Prince , Zenobie
Vient de vous confier le ſecret de ma vie !
Ce ſecret de lui-même eſt aſſez important ,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant ;
Vous connoiſſez le prix de ce qu'on vous confie ,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret ,
Qu'on vous ait révélé cet important ſecret ,
Du moins ſans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple enfin on devoit vous le taire ,
Et ſi j'avois voulu vous en voir éclairci ,
Ma tendreſſe pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon ſecret devenir infidéle ,

Ne

Ne peut, quoi qu'il en ſoit, n'être point criminelle.
Je connois, il eſt vrai, toute votre vertu,
Mais mon cœur de ſoupçons n'eſt pas moins combattu.

On retrouve dans ce diſcours plein de défiance & de jalouſie, ce même Rhadamiſte qui avoit voulu tuer ſa femme par excès de tendreſſe.

Horace prétend qu'une Tragédie, pour exciter la curioſité & les applaudiſſemens des Spectateurs, doit avoir préciſément cinq Actes, ſans plus & ſans moins.

Cette régle eſt aſſez généralement pratiquée, & on s'en trouve fort bien; mais je ne ſçaurois croire qu'elle influe ſur le mérite & ſur le ſuccès d'une Piéce.

La Tragédie de *la Mort de Céſar* par M. de Voltaire, n'a que trois Actes, & n'en eſt pas moins une Piéce admirable.

J'ai vû dans quelques éditions des Œuvres de notre illuſtre Racine la Tragédie d'*Eſther* diſtribuée en trois Actes; dans d'autres je l'ai vûe diſtribuée en cinq; je demande ſi elle eſt meilleure dans les unes que dans les autres.

Le judicieux Boileau fait dépendre l'empreſſement du Public d'une cauſe bien différente.

O vous, (*dit-il*) qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Scéne étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toujours plus beaux, *plus ils ſont regardés*,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
Que dans tous vos diſcours la paſſion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.

Quand les paſſions ſont excitées, quand le cœur eſt attendri, toutes les régles ſont obſervées, ou ſi elles ne le ſont pas, tant pis pour *elles*.

Voici les devoirs du Poëte tragique :

Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du ſujet m'applaniſſe *l'entrée* :
Je me ris d'un *Auteur*, *qui lent à s'exprimer*,
De ce qu'il veut d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débroüillant mal une penible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.

La Tragédie d'Heraclius par le grand Corneille, péche contre ce précepte important.

De la Cataſtrophe.

Ou la Cataſtrophe ſe paſſe ſur la Scéne & aux yeux des Spectateurs, comme lorſque dans Bajazet, Atalide ſe tue pour ne pas ſurvivre à ſon amant, ou lorſque Cléopatre dans Rodogune avale elle-même le poiſon qu'elle avoit préparé pour ſon fils Antiochus & pour la Princeſſe des Parthes.

Ou bien, on la met en récit, comme dans Pompée, dans Iphigénie, dans Phédre, &c.

Mais les actions qui ne ſont que racontées font bien moins d'impreſſion ſur les eſprits que celles qui ſe paſſent à la vûë des Spectateurs & dont ils peuvent ſe rendre compte à eux-mêmes.

Il y a cependant des choſes qui feroient horreur, ſi elles étoient produites ſur la Scéne, ou qu'il eſt impoſſible d'y produire; il y en a d'autres auſſi que la bienſéance & le goût du Public obligent de dérober aux yeux; ce ſont celles-là qu'il faut mettre en récit.

Tous les yeux ſeroient choqués, par exemple, ſi Médée égorgeoit ſes enfans en préſence du peuple, ſi Progné ſur le

Théatre étoit changée en oiſeau, ou Cadmus en ſerpent, & ſi l'exécrable Atrée faiſoit boüillir publiquement les entrailles fumantes des enfans de Thyeſte.

Séneque s'eſt moqué de cette régle; s'il ne fait pas boüillir leurs membres ſur la Scéne, il les fait dévorer par Thyeſte, ce qui eſt encore plus horrible.

Souvent un pur effet du hazard, un bon mot, une bouffonnerie, le caprice d'une certaine partie du Public, qui n'eſt aſſûrément point la plus reſpectable, & qui cependant fait le ſuccès ou la chûte d'une Piéce de Théâtre, oblige un Auteur à mettre en récit ce qui ſeroit peut-être mieux en action.

Chacun ſçait que lorſque la nouvelle Tragédie d'Herode & Mariamne parut pour la premiere fois, Mariamne avaloit du poiſon ſur la Scéne; il n'y avoit à cela rien qui fût contre la bienſéance, rien dont on n'eût vû l'exemple dans Rodogune; mais le hazard voulut qu'un plaiſant ſe trouva là, qui s'écria : *la Reine boit, la Reine boit*; cette ſaillie bonne ou mauvaiſe fit tort à la Piéce, & obligea l'Auteur de mettre en récit la Mort de Mariamne; ce changement fût d'autant plus goûté, que ce récit eſt un chef-d'œuvre de Poëſie.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'à la fin d'une Tragédie le crime soit toujours puni & la vertu récompensée.

Dans la Tragédie de Phedre le vertueux Hippolyte est la victime de son indigne Marâtre & de la détestable Œnone.

Dans la Tragédie de Zaïre, cette Captive innocente est immolée aux soupçons jaloux d'Orosmane.

Il faut avouer cependant que ces malheureuses Catastrophes ne satisfont point les Spectateurs, & laissent dans les esprits des mouvemens d'une secrette indignation; il vaut mieux sans doute que le crime & la vertu ayent le destin qu'ils méritent; le Spectateur allarmé & affligé pendant tout le cours d'une Piéce, a besoin à la fin de cette petite consolation.

Après avoir tremblé long-tems pour Mardochée & pour tout le Peuple Juif dans la Tragédie d'Esther, on est bien plus content de voir l'impie Aman expier par une mort ignominieuse ses desseins criminels, que si on voyoit les malheureux Juifs sacrifiés à la vengeance de ce barbare Amalécite.

La Catastrophe d'Athalie est fort équivoque; on ne sçait si elle est heureuse ou malheureuse. On n'a point conçu assez d'hor-

reur contre Athalie, pour voir d'un œil ſatisfait cette Reine livrée à une mort violente, par ordre du Grand-Prêtre & du conſentement de ſon propre fils. On aime cependant mieux que ce ſoit elle qui ſuccombe que Joas.

Des trois Unités ; de Lieu, de Tems, & d'Action.

Que le lieu de la Scéne y ſoit fixe & marqué.
. . . .
. . . .
Qu'en un *lieu*, qu'en un *jour* un ſeul *fait* accompli,
Tienne juſqu'à la fin le Théâtre *rempli*.

Cette régle eſt très-bonne à obſerver ſans doute ; mais je crois concevoir très-clairement qu'un génie éclatant & vigoureux pourroit s'en écarter, ſans pour cela ceſſer de plaire, pourvû que par des ſentimens ſublimes & pathétiques, par des Scénes tendres & touchantes, par un ſtyle vif & nerveux, par des ſituations intéreſſantes & habilement ménagées, il ſçût émouvoir les cœurs, enchanter les ames & allumer les paſſions. Qu'importe alors qu'il nous tranſporte d'un lieu dans un au-

tre ? qu'importe, qu'il se renferme ou non dans l'espace de vingt-quatre heures ? nous le suivrons par tout avec plaisir, nous l'écouterons avec avidité tant qu'il nous attachera, & nous le dispenserons volontiers des loix communes, pourvû que sans blesser grossiérement la vraisemblance, il nous touche, il nous attendrisse & nous arrache des larmes.

Il me semble que nous ne le dispenserions pas si volontiers de l'unité d'action; un sujet trop chargé d'Incidens fatigue l'esprit, & la complication d'intérêts en partageant le cœur, le rend moins sensible. Le seul défaut de la Tragédie d'Andromaque, est peut-être la duplicité d'action.

L'amour d'Oreste pour Hermione, n'a rien à démêler avec celui de Pyrrhus pour Andromaque, ni avec la tendresse de cette Troyenne pour son fils; aussi n'entre-t'on point dans les sentimens d'Andromaque pour Astyanax avec la même vivacité que dans ceux de Merope pour Egysthe, ou dans ceux de Madame de Sévigné pour Madame de Grignan. Le cœur est partagé entre Oreste & Andromaqne, & il se trouve même qu'à la fin Oreste est le seul pour qui on s'intéresse véritablement; on est médiocrement affligé de la mort de

Pyrrhus, & on ne s'embarrasse point seulement de ce que deviennent Andromaque & Astyanax.

Cependant quoique cet amour d'Oreste paroisse purement épisodique, on peut dire qu'il ne l'est point & qu'il tient à l'action principale par le moyen d'Hermione, qui aime Pyrrhus, qui n'en est point aimée, & qui désespérée de se voir préférer une rivale, engage Oreste à la venger en massacrant Pyrrhus.

La duplicité d'action est bien plus visible & bien plus inexcusable dans le Cid, où la fiére Infante aime à part & en secret le jeune Rodrigue, sans en rien dire à personne, & sans que son amour produise aucun effet; au contraire, elle est la bonne amie de Chiméne sa rivale, & elle lui sert en quelque façon de premiere fille de confiance.

Antiochus dans Bérénice est tout aussi inutile; Titus & Bérénice pourroient fort bien s'aimer & pleurer ensemble sans lui; au reste il est bon Prince; il ne fait ni grand bien, ni grand mal à son rival, & il sert du moins à grossir le nombre des amans de la Reine Bérénice.

On sçait l'heureuse *saillie* d'un grand Prince, qui se trouvant à une représentation

tion de Bérénice, disoit ; & Antiochus, qu'en ferons-nous? il faut le marier avec l'Infante du Cid.

Toutes ces régles dont les Sçavans font tant de mystere, & qui par succession de tems sont devenues, dans la théorie & non dans la pratique, des Loix presque inviolables, n'étoient originairement que des observations faites par d'habiles Rhéteurs sur les Ouvrages des Poëtes célébres qui avoient plû. On sçavoit que ces Ouvrages étoient beaux, & l'on a voulu sçavoir pourquoi ils étoient beaux; de-là les régles.

Mais qui peut nous assûrer que ces Observateurs n'ayent jamais pris le change?

Ces régles, après tout, ne sont que des moyens qu'ils nous ont fournis, pour approcher autant qu'il est possible, de la perfection; mais si d'autres Génies plus éclairés ou plus heureux, découvroient des routes plus sûres & plus courtes pour y parvenir, faudroit-il les rejetter, parce qu'elles n'auroient point été apperçues par le grand Aristote?

J'ose le dire; ce seroit un grand malheur pour le Public, que les Auteurs se rendissent esclaves des regles. De combien de chefs-d'œuvre ne serions-nous pas privés, si des Poetes animés d'une géné-

reuſe audace, n'avoient oſé ſecouer à propos le joug? Que d'heureuſes innovations dans nos excellens Tragiques modernes! Un homme d'eſprit & de goût qui entreprendroit aujourd'hui de faire des obſervations ſur leurs Ouvrages, (comme ces anciens Rhéteurs en ont fait autrefois ſur Sophocle & ſur Euripide,) ſeroit obligé de fabriquer un nouveau ſyſtême de Poëtique, entierement différent de celui du Prince des Philoſophes. A quels dangers une pareille entrepriſe n'expoſeroit-elle pas! Quand on ſe ſentiroit aſſez de courage pour la concevoir, il ſeroit toujours téméraire de l'exécuter. Mais la précaution que je prens d'en détourner eſt fort inutile. Eh! qui voudroit, pour obtenir le ſtérile ſuffrage d'une poignée de gens ſenſés, attirer ſur ſoi les brocards maſſifs & les aſſommantes décharges de la troupe des Sçavans en *US* zélateurs ardens de l'Antiquité.

Les Deſcriptions, les Songes, les Reconnoiſſances & les Recits font un très-bel effet dans les Tragédies.

Je vais donner des exemples de ces quatre parties.

Des Descriptions.

Les Descriptions sont des ornemens dont presque aucun genre de Poësie ne peut se passer.

Elles tiennent sur tout fort bien leur place dans une Tragédie. Quoi de plus brillant & de plus magnifique que le tableau de la mort de Cresfonte & de la désolation de Messene dans Mérope !

O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au Monde !
O Mort, toujours présente à ma douleur profonde !
J'entens encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris » Sauvez le Roi, son Epouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans ; le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & soüillé de poussiére,
Tournant encor vers moi sa mourante paupiére,
Cresfonte en expirant, me serra dans ses bras ;
Là, deux fils malheureux condamnés au trépas ;
Tendres & premiers fruits d'une union si chere,
Sanglans & renversés sur le sein de leur pere,
A peine soulevoient leurs innocentes mains.

Helas ! ils m'imploroient contre leurs aſſaſſins.
Egyſthe échappa ſeul, un Dieu prit ſa deffenſe ;
Veille ſur lui, Grand Dieu ! qui ſauvas ſon enfance !
Qu'il vienne ; que Narbas le ramene à mes yeux,
Du fond de ſes déſerts au rang de ſes ayeux.
J'ai ſupporté quinze ans mes fers & ſon abſence,
Qu'il regne au lieu de moi ; voilà ma récompenſe.

Il faut en vérité concevoir bien vivement les choſes pour les rendre avec cette vivacité.

Oreſte dans Electre exprime auſſi d'une maniere bien vive & bien forte, ce qui lui arriva dans le Temple de *Micénes*, lorſqu'il alla conſulter l'Oracle.

. . . . A peine aux Autels je me fûs proſterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné.
Le Temple retentit d'un funébre murmure.
. . . .
. . . .
Le Prêtre épouvanté recule à mon aſpect ;
Et ſourd à mes ſouhaits refuſe de répondre.
Sous ſes pieds & les miens tout ſemble ſe confondre ;
L'Autel tremble ; le Dieu ſe voile à nos regards.
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de Tonnerre,

Que le Ciel en courroux fait gronder sous la Terre.
. . . . Je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succéde un long silence
. . . .
Alors parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots;
Cesse de me presser sur le destin d'Oreste;
Pour en être éclairci tu m'implores en vain;
Jamais Destin ne fut plus triste & plus funeste;
. . . .
Appaise cependant les Manes de son Pere;
Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere;
Mais crains en le vengeant le sort le plus affreux.

Ptolomée dans la Tragédie de Pompée, débute par une sublime peinture de la Bataille de Pharsale.

Le Destin se déclare, & nous venons d'entendre,
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre:
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de Parricides;
Cet horrible débris d'Aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,

Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la Nature force à se vanger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des Vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Justifiant Cesar a condamné Pompée.

Voici un tableau plein de douceur & d'agrément dans la Tragédie d'Iphigénie. C'est Eriphile qui raconte à sa confidente, comment le hazard avoit fait naître son amour pour Achille.

Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long tems sans lumiere & sans vie ;
Enfin mes foibles yeux chercherent la clarté,
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, & d'un Vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant la vûë avec horreur.
Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.

Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer,
J'oubliai ma colere, & ne sçûs que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide,
Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.

Des Songes.

Les Songes dans les Tragédies ne doivent jamais être indifférens ; ils ſont faits pour annoncer quelque évenement ſiniſtre, & *ils* doivent auſſi bien que les Oracles avoir à la ſin leur accompliſſement. En voici des exemples.

Pauline, fille de Felix Gouverneur d'Arménie, avoit autrefois aimé un Chevalier Romain nommé Severe, que mille vertus rendoient digne de ſa tendreſſe.

Mais que ſert le mérite, où manque la fortune ?

Cette aveugle Fortune ne relevoit point en lui les dons de la Nature ; Felix, ſuivant la louable coutume établie de tout tems parmi ce qu'on appelle les honnêtes gens, ſacriſia généreuſement ſa fille à l'intérêt, & la pourvût ſagement d'un bon & riche parti. C'étoit Polyeucte un des plus grands Seigneurs de l'Arménie, auquel *Pauline* donna par devoir ce que Severe avoit par inclination.

Cependant Severe déſeſpéré d'avoir perdu ſa chere Pauline, alla chercher dans les combats une mort glorieuſe ; il ne la trouva point ; mais il ſe couvrit de gloire par mille exploits mémorables.

Pauline raconte tout ceci à sa Confidente, & elle ajoute :

Je l'ai vû cette nuit, ce malheureux Severe,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colere.
Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux,
Qu'une Ombre désolée apporte des tombeaux ;
Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
Qui retranchant sa vie, assûrent sa mémoire.
Il sembloit triomphant, & tel que sur son char,
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vûë,
Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûë,
Ingrate, m'a-t'il dit, *& ce jour expiré*,
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préferé.
A ces mots j'ai frémi, mon ame s'est troublée ;
Aussi tôt des Chrétiens une Impie Assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jetté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon Pere ;
Helas ! c'est de tout point ce qui me désespere,
J'ai vû mon Pere même, un poignard à la main,
Entrer, le bras levé, pour lui percer le sein.
Là, ma douleur trop forte a broüillé ces images,
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages ;
Je ne sçais ni comment, ni quand ils l'ont tué ;
Mais je sçais qu'à sa mort tous ont contribué.

Voici encore un exemple des chûtes de Corneille. Pauline ajoute :

Voilà quel eſt mon ſonge.

Sa confidente lui répond :

Il eſt vrai qu'il eſt triſte.

Ce Songe a ſon effet ; Polyeucte nouvellement éclairé du flambeau de la Foi, va dans le Temple renverſer d'une main hardie les ſimulachres des faux Dieux ; il eſt arrêté, on eſſaye ſur lui tout ce que les larmes, les prieres & les menaces ont de plus fort pour ramener un cœur ; il demeure inébranlable dans ſes ſentimens.

Severe, tout généreux qu'il étoit, fut malgré lui la cauſe de ſa mort ; le politique Felix craignit que s'il ſauvoit ſon gendre, ce Severe qui étoit alors en Armenie, ne fût un témoin qui dépoſât contre lui auprès de l'Empereur Décie, implacable Perſécuteur des Chrétiens ; il aima mieux ſe montrer barbare en condamnant Polyeucte à la mort, que de s'expoſer a une diſgrace incertaine en le ſauvant.

Songe d'Athalie.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jeſabel devant moi s'eſt montrée,
Comme au jour de ſa mort pompeuſement parée ;
Ses malheurs n'avoient point abbatu ſa fierté,
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,

Dont elle eût ſoin de peindre & d'orner ſon viſage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t'elle dit, Fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte auſſi ſur toi.
Je te plains de tomber dans ſes mains redoutables;
Ma Fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru ſe baiſſer.
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embraſſer.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris & traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de ſang, & des membres affreux,
Que des chiens dévorans ſe diſputoient entr'eux.
. . . . Dans ce déſordre à mes yeux ſe préſente
Un jeune enfant couvert d'une robbe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prêtres revêtus.
Sa vûë a ranimé mes eſprits abbatus.
Mais lorſque revenant de mon trouble funeſte,
J'admirois ſa douceur, *ſon air noble & modeſte*,
J'ai ſenti tout-à-coup un homicide acier
Que le Traître en mon ſein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre aſſemblage
Peut-être du hazard vous paroît un ouvrage.
Moi-même quelque tems honteuſe de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une ſombre vapeur.
Mais de ce ſouvenir mon ame poſſédée,
A deux fois en dormant, revû la même idée.
Deux fois mes triſtes yeux ſe ſont vû retracer

Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Laſſe enfin des horreurs dont j'étois pourſuivie,
J'allois prier Baal de veiller ſur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ſes Autels.
Que ne peut la frayeur ſur l'eſprit des Mortels!
Dans le Temple des Juifs un inſtinct m'a pouſſée;
Et d'appaiſer leur Dieu j'ai conçu la penſée.
J'ai crû que des préſens calmeroient ſon courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il ſoit, en deviendroit plus
doux.
Pontife de Baal, excuſez ma foibleſſe.
J'entre. Le peuple fuit. Le ſacrifice ceſſe.
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô ſurpriſe! ô terreur!
J'ai vû ce même enfant dont je ſuis menacée,
Tel qu'un ſonge effrayant l'a peint à ma penſée.
Je l'ai vû. Son même air, ſon même habit de lin,
Sa démarche, ſes yeux & tous ſes traits enfin.
C'eſt lui-même; il marchoit à côté du Grand-
Prêtre.
Mais bientôt à ma vûë on l'a fait diſparoître.

Songe de Clytemneſtre dans Electre.

Deux fois mes ſens frappés par un triſte reveil,
Pour la troiſiéme fois ſe livroient au ſommeil,
Quand j'ai cru par des cris terribles & funèbres,
Me ſentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.

Je ſuivois, malgré moi, de ſi lugubres cris,
Je ne ſçais quel remords agitoit mes eſprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui ſembloient cependant ceder à mon paſſage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'eſt ouvert;
L'affreux ſéjour des Morts à mes yeux s'eſt offert:
A travers l'Acheron, la malheureuſe Electre
A grands pas, où j'étois, ſembloit guider un ſpec-
tre.
Je fuyois; il me ſuit. Ah! Seigneur, à ce nom,
Mon ſang ſe glace: helas! c'étoit Agamemnon.
Arrête, m'a-t'il dit, d'une voix formidable,
Voici de tes forſaits le terme redoutable;
Arrête, épouſe indigne, & frémis à ce ſang
Que le cruel Egyſthe a tiré de mon flanc.
Ce ſang qui ruiſſeloit d'une large bleſſure,
Sembloit en s'écoulant pouſſer un long murmure.
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien;
Mais malheureuſe! à peine a-t'il touché le ſien,
Que j'en ai vû renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ſes mugiſſemens,
A long-tems répondu par des gémiſſemens;
Vous êtes accouru; mais le Monſtre en furie,
D'un ſeul coup à mes pieds vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le tems de ſentir votre mort.

Oreſte accomplit ce Songe, en immolant aux Manes d'Agamemnon, le cruel Egyſthe ſon meurtrier, & Clytemneſtre même qu'il ne reconnut point pour ſa mere, dans l'ardeur du combat.

Songe de Thyeſte dans Atrée.

Près de ces noirs détours que la Rive infernale ;
Forme à replis divers dans cette Iſle fatale,
J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux
Que des Manes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux :
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
J'ai crû d'Ærope en pleurs, entendre gémir l'Ombre,
Bien plus, j'ai crû la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi ;
» Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte,
» Sui-moi, m'a-t'elle dit, infortuné Thyeſte !
Le Spectre à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau :
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant & la vûe égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens
Que le tombeau, le ſpectre & ſes gémiſſemens.
J'ai crû voir le Barbare entouré de Furies ;
Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies,

Et ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux;
Ærope à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée;
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée;
Le cruel d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abbreuver de mon ſang;
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre;
Et le Songe a fini par un coup de tonnerre.

Nous avons vû d'avance comment ce Songe eût ſon effet.

On peut comparer enſemble ces quatre Songes; ce ſont aſſûrément quatre chefs-d'œuvre. *Il ſeroit difficile de décider lequel* mérite la préférence: cependant ſi j'avois à choiſir, j'oſerois avoüer la prédilection que j'ai pour le Songe de Thyeſte; je ſçais qu'il eſt horrible, & c'eſt préciſément en cela qu'il eſt plus parfait; toutes ces idées noires & terribles, toutes ces images infernales, épouventables & funébres, ſont les ornemens les plus convenables à un Songe qui doit être l'avant-

toureur d'une cataſtrophe tragique & ſanglante.

Des Reconnoiſſances.

Les Songes & les Reconnoiſſances ſont en quelque ſorte les lieux communs de la Poëſie dramatique. C'eſt la reſſource des Génies peu inventifs ; mais ces mêmes Génies les font tomber dans le décri par le pitoyable uſage qu'ils en font ; il n'appartient qu'aux Maîtres de l'Art de ſçavoir en tirer parti, ſur tout des Reconnoiſſances, qui demandent à être ménagées avec une adreſſe infinie, & qui doivent être conduites à leur perfection par une gradation inſenſible d'idées bien enchaînées, dont l'une amene l'autre naturellement ; il faut que l'intérêt croiſſe à chaque pas, & que le Spectateur friſſonnant demeure ſuſpendu juſqu'au moment déciſif entre l'eſpérance & la crainte.

Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver rien de plus parfait dans ce genre que la Reconnoiſſance de Rhadamiſte & de Zenobie, & celle de Luſignan & de Zaïre.

Ce Rhadamiſte dont nous avons déja parlé, croyoit avoir perdu ſans reſſource ſa chere Zenobie, qu'il avoit lui-même

plongée dans l'Araxe ; il s'étoit fait donner le titre d'Ambaſſadeur Romain auprès de Pharaſmane ſon pere, Roi d'Iberie, qui ne le reconnoiſſoit point.

Zenobie ayant été tirée des eaux par des Pêcheurs avoit été conduite à la Cour de Pharaſmane, où ce Roi & Arſame ſon fils avoient conçu de l'amour pour elle.

Arſame pour ſouſtraire Zenobie à la tyrannie de ſon pere, prie l'Ambaſſadeur Romain, qu'il ne reconnoiſſoit point pour ſon frere, de l'enlever & de lui procurer un azile où elle pût vivre en liberté. Il y conſent.

Zenobie vient elle-même lui demander la même grace ; elle débute du ton le plus doux, le plus touchant, & le plus propre à intéreſſer.

Seigneur, eſt-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier Tyran le ſort tient enchaînées,
D'oſer avoir recours dans la honte des fers,
A ces mêmes Romains, Maîtres de l'Univers ?
En effet, quel emploi pour ces Maîtres du Monde,
Que le ſoin d'adoucir ma miſere profonde ?
Le Ciel qui ſoûmit tout à leurs auguſtes loix.....

RHADAMISTE,

Rhadamiste.

Que vois-je ? ah, malheureux ! quels traits ! quel
son de voix !
Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vûë ?

Zenobie.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émûe ?
Seigneur ?

Rhadamiste.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour . . .

Zenobie.

Qu'entens-je ? quels regrets ! & que vois-je à mon
tour ?
Triste ressouvenir ! . . . . . je frémis . . . . . . je frissonne . . . . .
Où suis-je ? . . . . & quel objet ! . . . . la force
m'abandonne.
Ah ! Seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur;
Tout mon sang est glacé jusqu'au fond de mon
cœur.

Rhadamiste.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime ?
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, déséspéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zenobie ?

ZENOBIE.

Zenobie ! ah ! Grands Dieux ! cruel, mais cher
Epoux,
Après tant de malheurs, Rhadamiſte, eſt-ce vous?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puiſſent méconnoître ?
Oüi, je ſuis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet Epoux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous euſſiez oublié ſes crimes avec lui !
O Dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle !

Quels mouvemens ! quels tranſports, & quelles peintures ! ces remords violens dont Rhadamiſte eſt déchiré, cet air féroce & jaloux qui éclate toujours à travers ſa tendreſſe, la ſituation touchante où ſe trouve Zenobie, la frayeur dont elle eſt ſaiſie à cet aſpect inopiné ; le contraſte de la vivacité de Rhadamiſte avec la douceur de cette tendre & vertueuſe Zenobie ; tout cela forme un tableau admirable.

Quelle heureuſe progreſſion d'idées dans la reconnoiſſance de Luſignan avec ſes enfans !

Zaïre touchée d'un mouvement de compaſſion, ou plutôt attendrie par la Nature qui ſe déclaroit déja dans ſon cœur, avoit

obtenu du Soudan de Jerusalem l'élargissement de Lusignan.

Ce vénérable vieillard blanchi dans les fers & dans les travaux guerriers, est enfin rendu aux vœux des Chevaliers Chrétiens ravis de retrouver leur deffenseur & leur pere ; il s'entretient avec eux de ses malheurs passés & de la perte de ses enfans qu'il honore des plus tendres regrets.

Nérestan croit se reconnoître à certaines circonstances du discours de Lusignan ; déja il entroit en éclaircissemens, quand Lusignan apperçût sur la tête de Zaïre une croix dont il avoit fait présent autrefois à son épouse ; à ce spectacle il s'écrie plein de surprise & d'agitation.

Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux!
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAIRE.

Depuis que je respire.
Seigneur..... eh quoi! d'où vient que votre ame soupire ?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

Elle lui donne la Croix.

ZAIRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!

Il l'approche de sa bouche en pleurant.

Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance !

Seroit-il bien possible ? oüi, c'est-elle, ... je voi

Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,

Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,

Lorsque de leur naissance on célébroit la fête ;

Je revois .... je succombe à mon saisissement.

Z A I R E.

Qu'entens-je ? & quel soupçon m'agite en ce moment ?

Ah ! Seigneur !....

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,

Ne m'abandonnez point, Dieu, qui voyez mes larmes !

Dieu mort sur cette Croix, & qui revis pour nous,

Parle, acheve ; ô mon Dieu ! ce sont-là de tes coups.

Quoi ! Madame, en vos mains elle étoit demeurée ?

Quoi ! tous les deux Captifs, & pris dans Cesarée !

Z A I R E.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits
De leur mere en effet ſont les vivans portraits :
Oüi, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voye .....
Dieu, Ranime mes ſens trop foibles pour ma joie !
Madame ..... Nereſtan ..... ſoûtiens-moi, Châtillon .....
Nereſtan. . . . Si je dois nommer encor ce nom ;
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe .....

NERESTAN.

Oüi, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte ! heureux moment !

Quelle tendreſſe & quels ſentimens ! non, je ne connois rien de plus beau que toute cette admirable Scéne.

La Tragédie de Pénélope abonde en Reconnoiſſances ; il y en a juſqu'à trois qui ſont toutes aſſez agréables, & aſſez bien variées.

Des Recits.

J'ai déja dit qu'il y avoit des Cataſtrophes que la bienſéance obligeoit de mettre

en recit ; ces recits ſervent auſſi pour l'ornement ; c'eſt ce qu'il y a de plus brillant dans les Tragédies ; ce ſont des chefs-d'œuvre d'Eloquence & de Poëſie ; la moindre froideur les rendroit inſupportables.

On ne reprochera point aſſurément ce défaut au Recit de la Mort du Tyran Poliphonte dans Mérope ; quoi de plus animé, de plus ſublime, de plus brillant !

La victime étoit prête, & de fleurs couronnée ;
L'Autel étinceloit des flambeaux d'himenée ;
Poliphonte l'œil fixe & d'un front inhumain,
Préſentoit à *Mérope* une odieuſe main :
Le Prêtre prononçoit les paroles ſacrées ;
Et la Reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'himénée, invoquoit le trépas :
Le *Peuple obſervoit tout dans un profond ſilence* :
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros ſemblable aux Immortels ;
Il court ; c'étoit Egyſthe, il s'élance aux Autels ;
Il monte, il y ſaiſit d'une main aſſurée,
Pour la Fête des Dieux la hache préparée.
Les éclairs ſont moins prompts ; je l'ai vû de mes yeux,
Je l'ai vû qui frappoit ce monſtre audacieux ;

Meurs, Tyran, disoit-il. Dieux, prenez vos victimes.
Erox qui de son Maître a servi tous les crimes,
Erox qui dans son sang voit ce monstre nager,
Leve une main hardie, & pense le venger.
Egysthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son Maître il le jette sans vie.
Le Tyran se releve, il blesse le Héros;
De leur sang confondu j'ai vû couler les flots.
Déja la Garde accourt avec des cris de rage;
Sa Mere ...... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animoit ses efforts & ses pas!

Que cette réflexion est belle & juste! que cette vive exclamation, que cette interruption si naturelle font ici un effet charmant!

Mais quelle vivacité dans la description des transports de Mérope!

Sa Mere ...... elle s'élance au milieu des Soldats.
C'est mon Fils, arrêtez, cessez troupe inhumaine;
C'est mon Fils, déchirez sa Mere & votre Reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le Peuple est agité.
Un gros de nos amis que son danger excite,
Entre elle & ces soldats vole & se précipite.

Vous eûssiez vû soudain les Autels renversés ;
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés,
Les enfans écrasés dans les bras de leurs meres ;
Les freres méconnus, immolés par leurs freres ;
Soldats, Prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans ;
On marche, on est porté sur les corps des mourans ;
On veut fuir, on revient, & la troupe pressée
D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux,
Roule & dérobe Egysthe & la Reine à mes yeux ;
Parmi les combattans je vole ensanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée ;
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur ;
On s'écrie : *il est mort, il tombe, il est vainqueur.*
Je cours, je me consume, & le Peuple m'entraîne ;
Me jette en ce Palais éplorée, incertaine,
Au milieu des Mourans, des Morts & des débris.

Le récit de la Mort d'Eriphile, immolée au lieu d'Iphigénie, est parfaitement beau, aussi est-il mis dans la bouche de l'éloquent Ulysse.

Ce Prince vient annoncer à Clytemnestre, que sa chere fille lui est rendue par un miracle inopiné.

Vous

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie & de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.
Déja de tout le camp la Discorde Maîtresse;
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal;
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille allarmée,
Voyoit pour elle Achille & contre elle l'armée;
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée & partageoit les Dieux.
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage,
Déja couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, & le poil hérissé.
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute.
Vous Achille, a-t'il dit, *& vous Grecs, qu'on m'écoute.*
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix;
M'explique son Oracle, & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Helene, une autre Iphigenie
Sur ce bord immolée y doit laisser la vie.
Thésée avec Helene uni secrettement,
Fit succeder l'hymen à son enlevement.
Une fille en sortit que sa mere a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours,

D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.
Sous un nom emprunté ſa noire deſtinée
Et ſes propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle eſt devant vos yeux,
Et c'eſt elle en un mot que demandent les Dieux.
Ainſi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, & regarde Eryphile.
Elle étoit à l'Autel, & peut-être en ſon cœur,
Du fatal ſacrifice accuſoit la lenteur.
Elle-même tantôt d'une courſe ſubite
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en ſecret ſa naiſſance & ſon ſort;
Mais puiſque Troye enfin eſt le prix de ſa mort,
L'armée à haute voix ſe déclare contre elle,
Et prononce à Calchas ſa Sentence mortelle.
Déja pour la ſaiſir Calchas leve le bras.
Arrête, a-t'elle dit, *& ne m'approche pas;*
Le ſang de ces Héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſçaura bien ſe répandre.
Furieuſe elle vole, & ſur l'Autel prochain,
Prend le ſacré couteau, le plonge dans ſon ſein.
A peine ſon ſang coule & fait rougir la Terre;
Les Dieux font ſur l'Autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémiſſemens,
Et la Mer leur répond par ſes mugiſſemens.
La rive au loin gémit blanchiſſante d'écume;
La flamme du bucher d'elle-même s'allume.
Le Ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, & parmi nous,

Jette une ſainte horreur qui nous raſſure tous.
Le ſoldat étonné dit que dans une nue
Juſques ſur le bucher Diane eſt deſcendue,
Et croit que s'élevant au travers de ſes feux;
Elle portoit au Ciel notre encens & nos vœux.
Tout s'empreſſe, tout part. La ſeule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure ſon ennemie.

Je ſuppoſe qu'il n'y a perſonne qui ne ſache par cœur le magnifique Recit de la Mort d'Hippolyte.

A peine nous ſortions des portes de Trezene, &c.

Les Recits ne ſont pas uniquement conſacrés à annoncer la Cataſtrophe. On en trouve aſſez ſouvent au milieu d'une Piéce.

Tel eſt dans la Tragédie de *la Mort de Ceſar*, le Recit que fait Cimber aux Conjurés de ce qui s'eſt paſſé au Capitole. Tel eſt auſſi celui que fait Théſée à Hippolyte dans le troiſiéme Acte.

Je n'avois qu'un ami. Son impudente flamme
Du Tyran de l'Epire alloit ravir la femme.
Je ſervois à regret ſes deſſeins amoureux;
Mais le ſort irrité nous aveugloit tous deux.
Le Tyran m'a ſurpris ſans deffenſe & ſans armes.
J'ai vû Pirithoüs, triſte objet de mes larmes,

Livré par ce barbare à des monſtres cruels ;
Qu'il nourriſſoit du ſang des malheureux Mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes ſombres,
Lieux profonds & voiſins de l'*Empire* des Ombres.
Les Dieux après ſix mois enfin m'ont regardé.
J'ai ſçû tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la Nature.
A ſes Monſtres lui-même a ſervi de pâture.

Le but de la Tragédie eſt de toucher & d'inſtruire, autant qu'il eſt poſſible, par la peinture ſenſible des *foibleſſes* de l'humanité.

Le moyen d'y parvenir eſt de joindre l'intéreſſant au vrai-ſemblable.

Du reſte, *nous avons d'excellens* modéles qu'il faut ſçavoir imiter ſans les copier.

Fin du premier Volume.

